

Jamieson (JOHN), philologue écossais, né à Forfar, 1758-1838, pasteur d'une communauté dissidente à Edimbourg, a publié plusieurs ouvrages poétiques et théologiques. On a de lui un *Essai sur les anciens cultes d'Iona ou clergé de la primitive Eglise scoto-celtique*. Il est surtout connu par son *Etymological Dictionary of the scottish language*, dont la meilleure édition est de 1840.

Jansilla (NICOLAS DE), historien italien du XIII^e s., a écrit une *Historia de rebus gestis Friderici II imperatoris, et filiorum Conradi et Manfredi*. Elle est dans Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, t. VIII.

Jamyn (AMADIS), poète, né à Chaource (Champagne), vers 1530, mort vers 1585, fut élevé par Ronsard, qui le fit nommer secrétaire de la chambre de Charles IX. Il a composé des sonnets, des églogues, des élégies, des épîtres, réunis sous le nom d'*Œuvres poétiques*. Il a continué la traduction de l'*Iliade* de Hugues Salel, en vers alexandrins; il a aussi traduit les trois premiers livres de l'*Odyssée*; il y a des passages assez heureux.

Janesville, v. de l'Etat de Wisconsin (Etats-Unis), sur le Rock, au S. E. de Madison. Industrie très-développée; commerce actif; plus de 5,000 hab.

Janet, famille de peintres français du XVI^e s., dont le nom véritable est *Clouet* ou *Cloët*. On les a souvent confondus. — **Jean CLOËT**, peintre, flamand de naissance, fréquenta l'école de Van Eyck, habita Bruxelles, et vint à la cour de France, vers la fin de sa carrière. Il mourut vers 1490. — **Jean CLOËT**, fils du précédent, 1485-1545, fut peintre de François I^{er}; il a exécuté de nombreux portraits; il y en a deux du roi, à Florence et à Versailles, qui sont remarquables. — **François CLOËT**, dit **JANET**, fils du précédent, 1510-1580, fut le plus célèbre de tous. Il fut peintre et valet de chambre du roi jusqu'à la fin du règne de Charles IX. Il a été célébré par tous ses contemporains, et a beaucoup produit; mais plusieurs artistes inconnus l'ont imité ou copié. On cite ses portraits de Henri II, de Charles IX, d'Elisabeth d'Autriche, de François II enfant, de Catherine de Médicis et de ses enfants, de François II dauphin et de Marie Stuart, du duc d'Anjou, etc.

Janicule (Mont), l'une des collines de Rome, sur la rive droite du Tibre, fut fortifiée par Ancus Martius et jointe à la ville par le pont *Sublicius*. Les plébéiens s'y retirèrent, 287 av. J. C.

Janina (en turc *Yania*), ch.-l. de l'eyalet de son nom, ou Albanie méridionale (Turquie d'Europe), sur le bord méridional du lac de Janina, à 700 kil. S. O. de Constantinople. Archevêché grec; deux forteresses la protègent; 25,000 hab., la plupart grecs. — Fondée par un Jean Cantacuzène, vers 1560, prise par les Turcs en 1425, capitale de l'Albanie, elle devint surtout florissante sous Ali-Pacha, de 1788 à 1822; c'est là qu'il fut assiégé et qu'il périt. Elle est maintenant bien déchue. — L'eyalet de Janina correspond au N. O. de l'Acarmanie et à l'E. de Epire; c'est un pays montagneux et pauvre.

Janissaires (des mots turcs *ieni tchéri*, nouvelle troupe), milice instituée par le sultan Orkhan, accrue par Amurat I^{er} et par Bajazet I^{er}. C'était d'abord un corps d'infanterie, composé de jeunes enfants qu'on enlevait à leurs familles chrétiennes et qu'on instruisait dans l'islamisme. Il n'y eut primitivement que 6,000 janissaires, puis 10,000, puis un plus grand nombre, et on les recruta parmi les Turcs. Les grades de leurs officiers étaient désignés par des noms empruntés aux emplois de la cuisine; ils se réunissaient autour du chaudron; quand les janissaires se soulevaient, ils commençaient par renverser les marmites. Cette troupe d'élite, régulièrement organisée, fut l'une des principales causes de la grandeur des Turcs ottomans; mais bientôt les janissaires, comme jadis les prétoriens de Rome, se rendirent redoutables par leur insubordination et souvent déposèrent les sultans. Ennemis des réformes, ils se soulevèrent contre Mahamoud II, qui les mitrilla à Constantinople, les décima en Asie, et prononça leur dissolution, 1826.

Jankowitz, bourg de Bohême, où les Autrichiens furent défaits par les Suédois de Torstenson, en 1645.

Jannequin (CLÉMENT), musicien français du XVI^e s., mort vers 1560, mérita sa réputation, et fut l'un des premiers à tenir compte de la mélodie et de l'expression. Il a publié, en 1544, un recueil de pièces originales, *Inventions musicales à quatre et cinq parties*; on y trouve des morceaux d'harmonie imitative: *les Oiseaux, le Caquet des Femmes, la Bataille ou défaite des Suisses à Marignan*. On lui doit encore un recueil

de *Chansons composées à quatre parties*, in-4^o, 1557, et des *Messes*.

Jansenius (CORNEILLE **Jansen** ou **Janssen**, en latin), né au village d'Acquoy, près de Leerdam (Hollande), 1585-1638, étudia à Louvain, se lia à Paris avec l'abbé de Saint-Cyran, qui le fit mettre à la tête d'un collège ecclésiastique, à Bayonne, 1611-1617. Jansénius, de retour à Louvain, principal du collège de Sainte-Pulchérie, docteur, professeur d'écriture sainte à l'université, fit défendre aux jésuites l'enseignement à Louvain, et gagna les bonnes grâces du gouvernement espagnol, en publiant contre la France un pamphlet énergique, *Mars Gallicus*; il en fut récompensé par l'évêché d'Ypres, 1636, et mourut de la peste en 1638. Il avait composé des *Commentaires sur les Evangiles, sur le Pentateuque, les Proverbes, l'Ecclésiaste*; ses *Lettres* à Saint-Cyran furent publiées en 1654, sous le titre de *Naissance du Jansénisme découverte*; mais il est surtout célèbre par son livre de l'*Augustinus*, Louvain, 1640, qui a donné naissance au *jansénisme*.

Après 20 ans de travail, Jansénius s'était proposé d'exposer les vraies opinions de saint Augustin sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination; renouvelant les doctrines désolantes de Calvin et les opinions de Baïus, qui avaient été condamnées par l'Eglise, il établissait une doctrine sévère, peu favorable à la liberté de l'homme, et attaquait les opinions du jésuite Molina. Le système de Jansénius, propagé en France par Saint-Cyran, trouva de nombreux et illustres prosélytes, les Arnauld, Nicole, Pascal, etc. Deux partis ardents commencèrent alors la longue lutte du *jansénisme* contre le *molinisme*. Urbain VIII avait censuré l'*Augustinus* en 1641; Innocent X condamna, en 1653, cinq propositions, extraites du livre de Jansénius par le syndic de la faculté de théologie de Paris, Cornet. Les jansénistes, sans nier l'autorité du pape, soutinrent que les propositions déclarées hérétiques n'étaient pas de Jansénius ou n'avaient pas été comprises par lui dans le sens qu'on y attachait. Cette distinction du *fait* et du *droit* troubla de nouveau les esprits; c'est l'époque de la condamnation d'Arnauld par la Sorbonne, des *Lettres provinciales* de Pascal. Les jansénistes furent encore condamnés sur la question de fait comme sur la question de droit; le pape et le roi prescrivirent la signature d'un formulaire de foi, 1665, qui fut accepté par les évêques; les jansénistes, surtout à Port-Royal, gardèrent leurs opinions, mais parurent se soumettre, en gardant un *silence respectueux*. La *paix de Clément IX*, 1669, parut rétablir la concorde; mais l'esprit d'opposition du jansénisme persista, malgré la décision nouvelle de Clément XI, qui condamna la doctrine du *Cas de conscience*, favorable au silence respectueux, 1705. La publication du livre du P. Quesnel, *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, fit renaître les luttes du jansénisme; la bulle *Unigenitus* frappa de censure 101 propositions tirées de l'ouvrage, 1713. On voulut reconnaître dans cette condamnation la main des jésuites; plusieurs évêques et surtout l'archevêque de Paris, de Noailles, manifestèrent leur opposition à la bulle; le gouvernement de Louis XIV accepta et soutint la bulle; les persécutions attristèrent les dernières années du règne. Les jansénistes en appelèrent à un futur concile, et, sous le nom d'*appelants*, troublèrent de nouveau l'Eglise et la société tout entière. L'*Appel* fut définitivement condamné par Clément XI et Innocent XIII; l'évêque de Senes, Soanen, l'un des appelants les plus opiniâtres et les plus vertueux, fut également condamné par le concile d'Embrun, 1727, et le cardinal de Noailles finit par accepter la bulle purement et simplement. Le jansénisme trouva des défenseurs dans les magistrats des parlements, qui condamnèrent à leur tour le *refus des sacrements* fait aux jansénistes et les *billets de confession* exigés au moment de la mort, pour éloigner les prêtres jansénistes. C'est l'époque de la décadence de la secte, qui eut alors recours aux *miracles*, aux *convulsions*, sur le tombeau du diacre Paris, au cimetière Saint-Médard. Les jansénistes eurent un journal, les *Nouvelles ecclésiastiques*, qui entretenait l'esprit d'opposition, une caisse secrète, qu'on appela la *boîte à Perrette*, pour subvenir aux frais de la lutte et payer de nombreux pamphlets, maintenant bien oubliés; enfin des auxiliaires opiniâtres dans les Parlements. Benoît XIV approuva le refus des sacrements. Les jansénistes contribuèrent à la ruine des jésuites, et leur esprit, comme leurs passions, se retrouve jusqu'à l'époque de la Révolution; on peut le découvrir dans le comité ecclésiastique de l'Assemblée constituante et dans la constitution civile du clergé.

V. Hist. générale du Jansénisme, par dom Gerberon, 3 vol. in-12, 1703; **Hist. des cinq propositions**, par l'abbé Dumas, 3 vol. in-12, 1702; **Hist. de la constitution Unigenitus**, par Lafitau, 2 vol. in-12, 1737 et 1738; **Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le xviii^e siècle**, par Picot; **Hist. de Port-Royal**, par Sainte-Beuve.

Janson ou Jenson (NICOLAS), graveur et imprimeur français, mort vers 1481, fut chargé par Charles VII, en 1458, d'aller surprendre, à Mayence, les secrets de l'art nouveau trouvé par Gutenberg. Janson, à son retour, fut probablement mal accueilli par Louis XI, et alla s'établir à Venise vers 1470. Il y grava des caractères ronds d'un type harmonieux, fut nommé, par Sixte IV, comte palatin, donna, jusqu'en 1480, une suite d'éditions célèbres, et peut être regardé comme le précurseur des Aldes.

Janssens (ABRAHAM), peintre flamand, né à Anvers, 1569-1631, étudia longtemps en Italie, puis, jaloux de Rubens, prétendit l'égaliser, et produisit des œuvres remarquables par le coloris brillant et la richesse de la composition. Ses chefs-d'œuvre sont à l'église des Carmes à Anvers.

Janssens (DANIEL), peintre flamand, né à Malines en 1636, mort au commencement du xviii^e s. Son chef-d'œuvre est l'*Arc de Triomphe* à Malines.

Januales, Janualia, fêtes de Janus, célébrées à Rome le 1^{er} janvier; on se faisait alors des présents, *strenæ*, consistant en friandises et en médailles de cuivre représentant d'un côté la double tête de Janus et de l'autre un vaisseau.

Janus, fils d'Apollon et d'une fille d'Erechthée, roi d'Athènes, suivant la fable, vint s'établir dans le Latium, sur les bords du Tibre, donna, dit-on, son nom au *Janicule*, accueillit Saturne chassé du ciel, et reçut de lui le don de lire dans le passé et dans l'avenir. Il répandit la civilisation parmi les peuples barbares de l'Italie, et leur inspira l'amour de la paix. Romulus ou Numa lui éleva un temple dont les portes étaient ouvertes pendant la guerre et fermées pendant la paix. On le représentait avec une tête à deux faces, tenant une clef à la main et ouvrant l'année. Quelquefois Janus a quatre têtes (*quadrifrons*), parce qu'il présidait aux quatre saisons. Il paraît que *Janus* et *Jana* étaient d'anciennes divinités latines, adorées comme le soleil et la lune, *Dianus, Diana* (du mot *dies*, jour). — Il y avait, à Rome, le temple de *Janus Bifrons*, entre le Capitulin et le Quirinal; le temple de *Janus Geminus*, au S. du mont Capitulin; c'est celui dont il est parlé plus haut; c'était plutôt un passage couvert qu'un temple.

Janvier, Januarius, mois de l'année qui tirait son nom de Janus. Il était jadis le onzième dans l'année romaine; il fut le premier depuis la réforme de Jules César.

Janvier (Saint), né à Naples, évêque de Bénévent, fut martyrisé à Pouzzoles, sous le règne de Dioclétien, en 291 ou 305. Son corps fut transporté à Naples, où on l'honore comme patron du pays. On le fête le 21 avril et le 19 septembre. Ses reliques sont dans une chapelle fameuse; plusieurs fois, dit-on, sa châsse, portée au pied du Vésuve, a arrêté les ravages du volcan; on conserve dans des fioles du sang de saint Janvier; lorsque l'on approche une de ces fioles de son chef, le sang paraît liquide et bouillant.

Janvier (ANTIDE), horloger et mécanicien, né à Saint-Claude, 1751-1835, exécuta de bonne heure une sphère où il représentait mécaniquement les mouvements des corps célestes et qui reçut les éloges de Delambre. Plus tard, il représenta le mouvement vrai de la lune, et construisit un grand planétaire où l'on voyait les inégalités des planètes, leurs excentricités, etc. Louis XVI, en 1784, le nomma horloger-mécanicien du roi, et lui donna un logement au Louvre. Il fit des horloges savantes, une machine pour indiquer l'heure des marées, une pendule planétaire; dirigea l'école d'horlogerie pendant la Révolution, et, par ses inventions, ses perfectionnements, mérita une médaille d'or à l'Exposition de 1802, et cette déclaration du jury de 1825: « que personne n'avait contribué plus que lui à porter l'horlogerie française à l'état de prospérité où elle était parvenue. » Il mourut pauvre à l'hôpital. On lui doit plusieurs ouvrages spéciaux, et surtout un *Manuel de l'horloger*, dans la *Collection Roret*.

Janvier (Ordre de Saint-), fondé par Charles, roi de Naples, en 1738. La croix est en or, à 8 pointes, avec l'effigie de saint Janvier, attachée par un ruban ponceau.

Janville, ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. S. E. de Chartres (Eure-et-Loir). Patrie de Colardeau; 1,346 hab.

Janzé, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. E. de Rennes (Ille-et-Vilaine). Toiles à voiles; élève de volailles et surtout de poulardes; 4,540 hab.

Japet, fils d'Uranus, roi de Thessalie, aurait eu pour fils, suivant les fables grecques, Atlas, Prométhée et Epiméthée.

Japhet (en héb., *qui s'étend au loin*), l'un des fils de Noé, eut, suivant l'Écriture, sept fils, dont les descendants peuplèrent l'Asie, du Caucase et de l'Asie Mineure jusqu'au Gange, puis la plupart des contrées de l'Europe. Gomer fut père des Cimbriens et des Germains; Magog, père des Scythes; Madaï, père des Mèdes; Javan, père des Ioniens ou Grecs; Thiras, père des Thraces; Tubal et Mosoch, pères des Ibériens et des Cappadociens. On a rapproché Japhet du titan grec *Japet*.

Japon, en japonais *Nippon* ou *Nippon*, en chinois *Zi-pen* (contrée du soleil levant), en anglais et en hollandais *Japan*, empire à l'E. de l'Asie, composé de 4 grandes îles, Nippon, Kioussiou, Sikok, Yéso, et d'un grand nombre de petites (plus de 3,850), parmi lesquelles Tsousima, Iki, Itouroup, Kounachir, Okosiri, Figami, Fatsiziou, Gotto, Tanega-Sima, Yakoumo-Sima, les îles Lieou-Kieou, etc. L'archipel japonais a pour limites: les Kouriles russes et l'île de Tarrakaï au N., le détroit de Corée et la mer du Japon à l'O., le Grand Océan au S. et à l'E. La superficie est d'environ 7 à 8,000 lieues carrées, la population est d'environ 35,000,000 d'hab. De nombreux détroits (Van-Diemen, Van-der-Capellen, Boungo, Kini, Sangar, de la Pérouse, de Yéso, de Pico, de Vries) séparent les principales îles du Japon. La mer, surtout à l'O., est très-poissonneuse. Ces îles sont montagneuses et volcaniques; les principaux volcans (*yama*) sont le Fousi-Yama (3,795 m. ?), à l'O. de Yédo, le Sira-Yama et l'Asama-Yama, dans l'île de Nippon. Le climat est froid au N. et à l'O.; chaud, comme dans le midi de la France, au S. et à l'E., partout sec et sain. Les tempêtes et les tremblements de terre sont fréquents. Les rivières sont de petits cours d'eau torrentiels; le pays paraît beau, fertile, bien cultivé, bien peuplé. On y trouve de l'or, de l'argent, du cuivre très-beau, du fer excellent, du mercure, du plomb, de l'étain magnifique, du soufre, du salpêtre, du kaolin, des mines de houille, des eaux minérales. La terre produit des céréales, du riz (nourriture ordinaire), du sagou, des légumes et des fruits excellents, du thé, très-estimé en Amérique, du coton, de la soie, du chanvre, de l'indigo, du tabac, de l'opium, du camphre, de la laque, des épices, etc. Les pâturages et le bétail sont rares; la volaille est très-abondante; on élève le ver-à-soie. L'industrie est très-avancée; les Japonais sont intelligents et habiles; ils travaillent les métaux; leurs ouvrages en laque et en porcelaine sont très-estimés; leurs dessins sont curieux, et l'imprimerie, connue depuis longtemps, donne chaque année de nombreux volumes. Les Japonais paraissent être de race mongole, avec un mélange des races chinoise et malaise; ils sont braves, adroits, fiers, aimant à s'instruire, et connaissant bien les arts et les découvertes de l'Europe; les Aïnos paraissent avoir été les habitants primitifs de tout l'archipel; ils ont été détruits ou soumis par les Japonais; on les trouve encore, à demi-sauvages, dans les îles Kouriles et à Yéso. Les langues parlées au Japon sont: le japonais, l'aïnos et la langue mandarine; l'écriture descend de haut en bas. Les religions sont: le culte de *Sinto* ou des aïeux, le bouddhisme et la religion de Confucius. Le gouvernement est une sorte de despotisme religieux et féodal, encore assez mal connu; la loi punit de mort presque tous les crimes. Le souverain est le *mikado* ou *Kwô-teï*, qui réside à Kioto; l'origine de sa souveraineté remonte au 1^{er} siècle av. J. C.; vers la fin du xii^e s., le *siogoun* ou *taïkoun*, chef de l'armée, commença à s'emparer du pouvoir et joua le rôle d'une sorte de maire du palais, surtout depuis qu'en 1610 le taïkoun Héas eut remporté la victoire de Séqutaurab sur les princes ou daimios opposants. C'était lui qui possédait le pouvoir temporel, par droit d'hérédité; mais le mikado était toujours considéré comme seul et suprême souverain, quoiqu'il eût peu de pouvoir. L'autorité du taïkoun était limitée par les princes ou daimios, grands seigneurs féodaux, qui, presque indépendants, devaient résider une année sur deux à Yédo et y laisser des otages. Il est difficile d'évaluer les impôts, qui, d'après l'Almanach officiel japonais, s'élèvent à 1,028 millions de francs. On n'a qu'une idée très-

imparfaite de l'armée japonaise; plusieurs prétendent que les troupes du taïcoun se composent de 120,000 h. armés à l'européenne, et de 800,000 h. armés à l'ancienne mode; il y a exagération évidente. Les Japonais ont une flottille de bâtiments de guerre à vapeur. — La capitale du Japon est *Myako* ou *Kioto*, résidence du mikado; la plus grande ville, où réside le taïcoun, est Yédo; les autres villes sont : Yokohama, Kanagava, Oasaka, Kagosima, Nagasaki, Hakodadi, etc.

HISTOIRE. — Marco-Polo, à la fin du xiii^e s., a parlé du Japon, qu'il appelle *Zipangu*. Un naufrage y poussa, en 1542, le portugais Ferd. Mendez Pinto; de nombreux missionnaires, sur les pas de saint François Xavier, y furent bien accueillis et firent beaucoup de prosélytes. Plus tard, le gouvernement japonais craignit la conquête espagnole, et des persécutions frappèrent le christianisme et les étrangers, dès la fin du xvi^e s. Les Hollandais avaient été autorisés à fonder un comptoir en 1611, les Anglais, en 1613, et l'empereur avait même écrit au roi Jacques I^{er} une lettre très-favorable au commerce de l'Angleterre. Mais, dès 1623, les Anglais quittèrent d'eux-mêmes ou furent forcés de quitter leur factorerie de Firando; les Portugais furent expulsés en 1640, et les Hollandais restèrent seuls dans l'île de Décima, soumis à une surveillance rigoureuse et à des formalités humiliantes. Les Américains, en 1854, les Russes, puis les Français et les Anglais, le Portugal, la Prusse, la Suisse, les Pays-Bas, ont fait des traités de commerce avec le gouvernement du taïcoun, qui leur a ouvert plusieurs des ports du Japon; mais malgré plusieurs ambassades japonaises dans notre Occident, des attentats commis contre les marchands et les représentants européens ont jusqu'ici rendu assez précaires les relations avec le Japon. Le pouvoir du taïcoun, qui seul avait traité avec les étrangers, est menacé par la plupart des daïmios, qui protestent contre ses usurpations, et se groupent autour du mikado, sortant enfin de sa longue léthargie. Les trois principaux ports ouverts au commerce étranger sont : Yokohama-Kanagava, près de Yédo, Nagasaki et Hakodadi. Malgré plusieurs relations récentes sur le Japon, on lit avec intérêt les descriptions faites par Kämpfer, qui visita Yédo, 1690-91, par Thunberg, 1772 et 1776, et surtout par M. de Siebold, qui parcourut l'empire japonais de 1823 à 1830.

Japon (Mer du), partie du grand Océan, entre l'archipel du Japon et la Chine. Le détroit de Corée la fait communiquer avec la mer Jaune; le détroit de Matsmaï avec le grand Océan; le détroit de la Pérouse avec la mer d'Okhotsk.

Japura ou **Caqueta**, affl. de l'Amazone, vient des Andes de l'Equateur, sépare les républiques de l'Equateur et de la Nouvelle-Grenade, puis l'Equateur du Brésil, reçoit de nombreux cours d'eau, mais il renferme beaucoup de cataractes qui gênent la navigation. Son cours est d'environ 1,500 kil.

Jaquotot (MARIE-VICTOIRE), peintre sur porcelaine, née à Paris, 1778-1855, fut de bonne heure attachée à la manufacture de Sèvres et montra les plus belles qualités d'artiste, dans ses copies d'après Raphaël et les grands maîtres, ainsi que dans ses portraits.

Jarama, affl. de droite du Tage, vient de la Sierra Guadarrama, reçoit le Mançanarez, le Henarez, le Tajuna et finit près d'Aranjuez.

Jaransk, v. du gouver. de Viatka (Russie), sur le Jaran. Peaux, miel; 5,000 hab.

Jarchi. V. RASCHI.

Jargeau (*Gargosilum*), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. E. d'Orléans (Loiret), sur la rive gauche de la Loire, que l'on y passe sur un pont. Fabr. de couvertures et de pressoirs; grains, vins, vinaigres; 2,578 hab. Jeanne d'Arc la reprit sur les Anglais, en 1429.

Jarnac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. E. de Cognac (Charente), sur la rive droite de la Charente. Commerce considérable d'eaux-de-vie; 4,245 hab. Anc. baronnie, qui appartint aux Lusignan, aux Craon, aux Chabot; elle est célèbre par la victoire du duc d'Anjou, sur les calvinistes, commandés par le prince de Condé, qui y fut tué, 13 mars 1569; un monument a été élevé sur le champ de bataille.

Jarnac (Gui Chabot, seigneur DE), gentilhomme de la chambre du roi, sous François I^{er}, attaché à la maison de son 2^e fils, le duc d'Orléans, connu par sa valeur, eut une querelle d'honneur avec la Châtaigneraye, qui se déclara l'auteur d'un propos injurieux, attribué au roi Henri II. Le combat, autorisé par le roi, eut lieu à St-Germain-en-Laye, le 10 juillet 1547, en présence de toute la cour. La Châtaigneraye tomba,

blessé au jarret d'un coup inattendu; d'où est venu le nom de *coup de Jarnac*. Henri II, quoiqu'il fût ouvertement favorable au vaincu, ne put s'empêcher de dire à Jarnac: « Vous avez combattu en César, et parlé en Aristote. » La Châtaigneraye se laissa mourir de dépit, et Henri II accorda sa faveur à Jarnac. Celui-ci se distingua à la défense de Saint-Quentin, 1557, servit les Guise, et mourut pendant les guerres civiles.

Jarnages, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 30 kil. S. O. de Boussac (Creuse); anc. place forte; commerce de bestiaux; 816 hab.

Jarretière (Ordre de la), ordre de chevalerie, fondé par Edouard III, roi d'Angleterre, à Windsor, 1349, en souvenir de la victoire de Crécy. Il lui donna pour insigne une jarretière bleue, qui se porte à la jambe gauche, parce qu'il avait donné pour mot de ralliement à Crécy le mot *garter* (jarretière). Suivant une tradition populaire, il aurait institué cet ordre en l'honneur de la comtesse de Salisbury, qu'il aimait, et qui, dans un bal, aurait laissé tomber une jarretière; le roi l'aurait relevée, en disant: *Honni soit qui mal y pense*. Le nombre des chevaliers est de 26, en y comprenant le roi, chef de l'ordre, les princes du sang et les princes étrangers.

Jarrie (La), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. S. E. de La Rochelle (Charente-Inférieure); grains, eaux-de-vie; 1,246 hab.

Jarrow, v. du comté et à 24 kil. N. E. de Durham (Angleterre). Mines de houille. Patrie de Bède le Vénéral; 24,000 hab.

Jarry (NICOLAS), calligraphe, né à Paris vers 1620, mort vers 1670, fut nommé par Louis XIV son *écrivain et noteur de musique*. Il a exécuté, pour le roi ou pour les seigneurs, des ouvrages qui sont considérés comme des chefs-d'œuvre: *Heures de Notre-Dame*, *la Guirlande de Julie* pour le duc de Montausier, *Missale solenne*, *Livre d'emblèmes*, *Livre de prières de Louis XIV* (enfant); etc., etc. Ces manuscrits, très-recherchés par les curieux, ont toujours été vendus très-cher.

Jarville, village à 3 kil. S. E. de Nancy (Meurthe), où fut tué Charles le Téméraire, 5 janv. 1477.

Jason, fils d'Éson, roi d'Iolcos, en Thessalie, fut élevé par le centaure Chiron. Son père avait été dépouillé par Pélias, son frère utérin; Jason fut excité par l'usurpateur à la conquête de la Toison d'or. Il réunit les héros de la Grèce, partit avec eux sur le navire *Argo* (d'où leur nom d'*Argonautes*), et, avec l'aide de la magicienne Médée, fille du roi de Colchide, parvint à s'emparer du précieux trésor. Il épousa Médée, qui l'avait suivi; de retour à Iolcos, elle persuada aux filles de Pélias d'égorger leur père, en promettant de lui rendre la jeunesse avec la vie. Mais Acaste, fils de Pélias, chassa Jason et Médée. Jason se retira à Corinthe, où il délaissa Médée pour épouser Créüse, fille du roi Créon. Dans sa fureur, Médée égorga sa rivale, Créon, les deux enfants qu'elle avait eus de Jason. Celui-ci, suivant les uns, revint à Iolcos; suivant d'autres, mourut misérablement dans l'exil.

Jason, tyran de Phères en Thessalie, peut-être fils de Lycophron, était maître de toutes les cités thessaliennes, vers 375 av. J. C., allié d'Alcétas, roi d'Épire, et des Thébains, qui recherchaient sa protection contre Sparte. Il fut nommé *tagus* ou chef suprême de Thessalie, en 374, s'unit à la Macédoine et à Athènes, menaça les trésors du temple de Delphes; il songeait, dit-on, à s'emparer de la suprématie en Grèce et à commencer une guerre nationale contre les Perses, lorsqu'il fut assassiné par sept jeunes gens, 369.

Jason, fils d'Onias, obtint, à prix d'argent, d'Antiochus Epiphane la dignité de grand-prêtre des Juifs, vers 175 av. J. C. Supplanté par Ménélaüs, il se réfugia chez les Arabes, en Égypte, et alla mourir à Sparte.

Jativa, jadis *San-Felipe*, v. de la prov. et à 60 kil. S. O. de Valence (Espagne), près du Guardamar. Plâtreries, teintureries, savons, tuiles. Elle était jadis fortifiée; 14,000 hab.

Jaubert (PIERRE-AMÉDÉE-EMILIEN-PROBE, chevalier), orientaliste, né à Aix, 1779-1847, élève de Sylvestre de Sacy, fut adjoint à l'expédition d'Égypte comme interprète. Il rendit de grands services à Bonaparte dans la campagne de 1799, revint avec lui en France, et fut chargé de missions importantes à Constantinople et en Perse; le pacha de Bayazid le retint pendant quatre mois au fond d'une citerne desséchée, 1805. En 1818, il fut chargé par le gouvernement d'acheter et de ramener en France des chèvres thibétaines qui fournissent la laine cachemire. Professeur de persan au Collège de

France, directeur de l'École des langues orientales, membre de l'Académie des inscriptions, en 1830, il fut créé pair de France en 1841. On a de lui : *Voyage en Arménie et en Perse, fait dans les années 1805 et 1806*; *Eléments de la Grammaire turque*; *Géographie d'Edrissi*, trad. de l'arabe en français, 2 vol. in-4°, etc.

Jaucourt (Louis, chevalier DE), d'une famille très-ancienne, né à Paris, 1704-1779; étudia à Genève avec les théologiens, en Angleterre avec les savants, fut en Hollande élève de Boerhaave, fut l'ami de Tronchin, et se fit recevoir docteur en médecine. Il se fit connaître par une *Histoire de la vie et des mœurs de Leibnitz*, 1754, ouvrage excellent, et rédigea de nombreux articles pour l'*Encyclopédie*, la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe*, etc.

Jaucourt (ARNAIL-FRANÇOIS, marquis DE), homme politique, né à Paris, 1757-1852, neveu du précédent; descendait par les femmes de Duplessis-Mornay. En 1789, colonel du régiment de Condé-Dragons, il adopta les idées de réforme; fut président de l'administration de Seine-et-Marne, député à l'Assemblée législative, et y soutint avec fermeté et talent la cause constitutionnelle. Incarcéré en 1792, il fut tiré de l'Abbaye par Manuel, sur les instances de M^{me} de Staël, se réfugia en Angleterre avec Talleyrand, puis en Suisse. Il rentra en France après le 9 thermidor, devint membre, puis président du tribunal, 1802, fut nommé sénateur en 1803, puis attaché à Joseph Bonaparte qu'il suivit à Naples. Il resta fidèle à Napoléon jusqu'au départ de Marie-Louise, 1814. Il consentit à faire partie du gouvernement provisoire, fut nommé pair de France par Louis XVIII, chargé des affaires étrangères pendant que Talleyrand était au congrès de Vienne. En 1815, il suivit Louis XVIII à Gand, et fut proscrit par Napoléon. Sous la seconde Restauration, il fut un instant ministre de la marine, puis resta étranger à la politique. Protestant, il s'occupa avec zèle des intérêts du protestantisme, fonda la Société Biblique protestante de Paris et la Société d'encouragement de l'instruction primaire parmi les protestants de France. Il se rallia franchement au gouvernement de Juillet.

Jauffret (GASPARD-JEAN-ANDRÉ-JOSEPH), prélat, né à la Roque-Brussane (Provence), 1759-1823, fonda à Paris, en 1791, les *Annales de la religion et du sentiment* et combattit la constitution civile du clergé. Il fut plus tard un des principaux rédacteurs des *Annales religieuses*. Il accepta le Concordat, s'attacha au cardinal Fesch, rendit des services à Lyon, à Paris, contribua à l'établissement de beaucoup de congrégations, fut chapelain de Napoléon, évêque de Metz, en 1806, archevêque d'Aix, en 1811, mais ne prit pas possession de ce diocèse. Il a composé de nombreux ouvrages; plusieurs sont intéressants: *Du culte public*, 1795, 2 vol. in-8°; *les Consolations, ou recueil choisi de tout ce que la raison et la religion peuvent offrir de consolation aux malheureux*, 1796, 15 vol. in-18; *Mémoire pour servir à l'Histoire de la religion et de la philosophie à la fin du XVIII^e siècle*, 1802, in-8°, etc., etc.

Jauffret (LOUIS-FRANÇOIS), frère du précédent, né à Paris, 1770-1850, proviseur du lycée de Montbrison, bibliothécaire à Marseille, a composé beaucoup de bons ouvrages pour la jeunesse, à la manière de Berquin, dont il a donné une édition.

Jauffret (JOSEPH), frère des précédents, né à la Roque-Brussane, 1781-1856, aida Portalis dans les travaux qui préparèrent le Concordat, fut secrétaire général du ministère des cultes, puis maître des requêtes au conseil d'Etat, en 1814. On a de lui: *Examen des articles organiques*, 1817, in-8°; *Mémoires historiques sur les affaires ecclésiastiques de France pendant les premières années du XIX^e siècle*, 1819-1824, 5 vol. in-8°; *du Célibat des prêtres*, 1828, in-8°, etc.

Jauja, v. du Pérou, dans la fertile vallée du *Jauja*, affluent du Rio do Sal. Mines d'argent; grains et fruits en abondance; 15,000 hab.

Jaujac, bourg de l'arr. et à 16 kil. N. de Largentière (Ardèche), sur l'Alignon. Soieries; mines de houille, dans un pays volcanique. Sources minérales du Peschier. Patrie de Victorin et d'Antoine Fabre; 2,509 hab.

Jaunaye (La), château à 20 kil. S. O. de Nantes (Loire-Inférieure), où la paix fut signée, fév. 1795, entre Charette et les commissaires de la Convention.

Jaune (Fleuve et mer). V. HOANG-HO et HOANG-HAI.

Jaureguy y Aguilar (DON JUAN), poète et peintre espagnol, né en Biscaye, vers 1570, mort en 1640, chevalier de Calatrava, étudia les grands-maitres en Italie, et fut un excellent dessinateur; ses tableaux et surtout

ses portraits se distinguent par la beauté du coloris. Sa traduction de l'*Aminia* du Tasse le mit au nombre des bons écrivains, 1618, in-4°. Il attaqua les exagérations de Gongora et publia le poème d'*Orfeo*, en 5 chants, 1624, et la *Farsalia*, imitation libre de Lucain. Ses *Oeuvres* ont été réimprimées par Fernandez, dans sa *Collection*, t. VI, VII, VIII.

Jauru, affl. du Paraguay, arrose la prov. de Mato-Grosso, au Brésil, et a 300 kil. de cours. Un obélisque a été élevé, en 1754, à son confluent, pour marquer les limites du Brésil et du Paraguay, alors espagnol.

Java, grande île de l'archipel de la Sonde (Malaisie), est séparée au N., de Bornéo par la mer de Java; à l'O., de Sumatra par le détroit de la Sonde; à l'E., de Bali par le détroit de ce nom; au S., elle est baignée par l'océan Indien. Elle est située entre 5° 55' et 8° 48' lat. N. et entre 102° 40' et 112° long. E. Longue de 1,000 kil. de l'O. à l'E., large de 100 à 150 du N. au S., elle a environ 118,000 kil. carrés. On trouve à l'ouest des plateaux élevés que dominent de nombreux volcans; à l'est, le pays est formé de plaines immenses, au milieu desquelles s'élève une ligne de hauts volcans qui lancent des gaz, des cendres, de l'eau chaude. Les côtes sont escarpées et dangereuses au sud, basses et marécageuses au nord. Le climat est chaud, énervant, généralement sain; il y a cependant des fièvres endémiques. Le sol est très-fertile, parce qu'il est volcanique et bien arrosé; on le cultive, même sur les montagnes, jusqu'à 1,600 m. de hauteur; les deux tiers des terres cultivées appartiennent au gouvernement hollandais, qui fait travailler les indigènes, à titre de corvée, et les produits sont vendus par la grande Compagnie des Indes. On y trouve le riz, qui forme la base de l'alimentation, le blé, le maïs, les légumes, le cocotier, le bananier, l'arbre à pain, le palmier, le figuier, l'ananas, des fruits en abondance, le café, récolté surtout dans la belle province de Préanger, au sud de Batavia (il y a près de 300 millions de caféiers), le sucre (la récolte est d'environ 100 millions de kilogrammes), le thé, d'assez médiocre qualité, les épices, le tabac, etc. Il y a des bois de construction magnifiques; des mines d'étain, de fer, de cuivre, d'or, peu exploitées; de riches houillères dans la résidence de Tagal. Dans l'Est sont de beaux pâturages sur lesquels on élève des buffles et des bœufs de grande taille, des chevaux de petite race. Dans les forêts, on trouve un grand nombre d'animaux féroces, tigres, panthères noires, rhinocéros, sangliers, singes, serpents de toute espèce; il y a beaucoup de sortes d'oiseaux; l'hirondelle de mer ou salangane abonde sur tout le littoral. L'industrie manufacturière est peu avancée; le commerce est important; on évalue à plus de 400 millions de francs l'ensemble des échanges de Java et de Madoura avec la métropole et les étrangers. Le revenu annuel de Java monte à 235 millions de francs; toute dépense payée, il y a pour le trésor des Pays-Bas un excédant qui varie de 20 à 65 millions. — La population, en y comprenant celle de Madoura, s'élève à 16,000,000 hab., presque tous Javanais ou *Bhouni*: il y a environ 150,000 Chinois, 25,000 Arabes et 25,000 Européens. Les Javanais appartiennent à la race des Malais; ils sont musulmans, et ne manquent pas d'intelligence et d'activité. L'île entière appartient maintenant aux Hollandais, qui l'ont divisée en 20 résidences, depuis 1825. La capitale est Batavia, où séjourne le gouverneur général des Indes néerlandaises; les villes princ. sont: Buitenzorg, Sourabaya, Passouaran, Chérison, Samarang, Sourakarta, Djokjakarta, Magelang, Japarâ, etc. — Java a des annales très-anciennes, mais fabuleuses; au XIII^e s., elle avait pour capitale *Madjapahit*, dont il ne reste que des ruines; l'islamisme y fut introduit vers 1400. Les Portugais y abordèrent vers 1511, les Hollandais vers 1596. La Compagnie des Indes de Hollande fut peu après créée, et Batavia fut fondée, en 1619, sur les ruines de Jacatra. Les Anglais s'en emparèrent de 1811 à 1816.

Java (Mer de), partie du grand Océan, comprise entre Java au S., Sumatra à l'O., Banca, Billiton, Bornéo au N., et se confondant vers l'E. avec la mer de la Sonde.

Javan, 4^e fils de Japhet, père des Ioniens ou Grecs.

Javelle ou **Javel**, anc. hameau qui dépendait de la commune de Vaugirard, sur la rive gauche de la Seine, célèbre par sa fabrique de produits chimiques, d'où le nom populaire d'*eau de Javelle*.

Javic (La), ch.-l. de canton de l'arr. et à 21 kil. N. E. de Digne (Basses-Alpes); 455 hab.

Javols ou **Javouls** (*Gabali*, puis *Anderitum*), bourg de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Marvejols (Lozère).

Anc. capitale des *Gabali*, puis du *Gévaudan*; anc. évêché. Cette ville, saccagée par les Vandales au v^e s., par les Arabes au viii^e, ne s'est jamais relevée; aux environs, sources d'eaux thermales; 1,400 hab.

Jay (JOHN), homme d'Etat américain, né à New-York, 1745-1829, d'une famille originaire de Guyenne, fut délégué par la colonie de New-York au premier congrès, fut l'un des signataires de la déclaration d'indépendance, en 1776; ambassadeur en Espagne, chargé des négociations qui amenèrent la paix, et ministre plénipotentiaire à Londres, il signa le traité de commerce qui porte son nom, et où l'on admettait que le pavillon ne couvre pas la marchandise, 1784. Il perdit ainsi la popularité qu'il avait acquise; mais fut cependant gouverneur de l'Etat de New-York et grand juge de l'Union.

Jay (ANTOINE), littérateur, né à Guitres (Gironde), 1770-1854, fut l'élève de Fouché aux Oratoriens de Niort, était avocat à la Révolution, l'accueillit avec enthousiasme, puis se rendit en Amérique, 1795, et apprit à y connaître les Etats-Unis. A son retour, 1802, Fouché lui confia l'éducation de ses trois fils; puis Jay revint à Paris, où il se fit inscrire au tableau des avocats. Il fut couronné par l'Académie française, pour son *Tableau littéraire du dix-huitième siècle*, 1810, pour l'*Eloge de Montaigne*, 1811. Il eut la direction du *Journal de Paris*, publia un recueil humoristique, *le Glaneur*, enseigna l'histoire à l'Athénée de Paris; joua un certain rôle dans la Chambre des Cent Jours, et publia, peu de temps après, son meilleur ouvrage historique, *l'Histoire du ministère de Richelieu*, 2 vol, in-8°. Sous la Restauration, il fut célèbre comme journaliste, fonda *l'Indépendant*, devenu bientôt *le Constitutionnel*, et, en 1818, *la Minerve*, qui eurent une si grande influence dans le parti libéral. Avec Arnault, Jouy et Norvins, il publia la *Biographie des contemporains*, 1823. *Les Hermites en prison et les Hermites en liberté* eurent un succès de vogue. Il entra à l'Académie française en 1832. Il a écrit dans un grand nombre de journaux ou de revues, et s'est toujours vigoureusement élevé contre l'école dite romantique; la *Conversion d'un romantique*, 1830, est un pamphlet mordant et spirituel; son *Essai sur l'éloquence politique*, 1826, est un de ses meilleurs morceaux. Ses *Œuvres littéraires* ont été publiées par lui-même, 1831, 4 vol. in-8°.

Jay. V. LE JAY.

Jayme. V. JACQUES.

Jean-Baptiste (Saint), dit le *Précurseur*, mort vers l'an 31, fils du prêtre Zacharie et d'Élisabeth, qui descendait d'Aaron, naquit six mois avant Jésus-Christ. Sa naissance avait été prédite à son père par l'ange Gabriel. Il se retira de bonne heure dans la solitude, et prêcha sur les bords du Jourdain la venue du Messie. Couvert d'un vêtement en poil de chameau et une ceinture de peau autour des reins, il baptisait les juifs, qui venaient en foule pour l'entendre. Jésus lui-même voulut être baptisé de sa main et le proclama le plus grand des enfants des hommes. Il fut jeté en prison par Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, à qui il avait reproché son mariage incestueux avec Hérodiade, la femme de son frère Philippe. Salomé, la fille d'Hérodiade, avait charmé Hérode, en dansant devant lui; il promit de lui donner ce qu'elle demanderait; elle demanda la tête de Jean, qui lui fut apportée sur un plat. La nativité de saint Jean-Baptiste est célébrée le 24 juin; sa décollation, le 29 août.

Jean l'Évangéliste (Saint), l'apôtre chéri de Jésus-Christ, fils de Zébédée et de Salomé, frère de saint Jacques, né à Bethsaïde en Galilée, fut d'abord pêcheur, suivit de bonne heure Jésus-Christ, fut admis dans son intimité, l'accompagna jusqu'au Calvaire, et fut chargé par son maître de consoler Marie. Il assista au concile de Jérusalem, parcourut l'Asie Mineure, en prêchant l'Évangile, séjourna longtemps à Ephèse, fut, suivant Tertullien et saint Jérôme, conduit à Rome sous Domitien, jeté dans un tonneau d'huile bouillante, sauvé miraculeusement, puis relégué à Pathmos. Il mourut, très-âgé, à Ephèse, au commencement du règne de Trajan. Il a écrit à Ephèse son *Évangile*, rédigé en grec. On lui attribue également l'*Apocalypse*, prophétie pleine d'imagination mystique, et trois *Épîtres*, qui sont au nombre des livres canoniques. L'aigle est son emblème. On le fête le 27 décembre.

Jean Chrysostome (Saint), père de l'Église grecque, né à Antioche, 347-407, fils de Secundus, maître de la milice en Syrie, fut élevé avec soin par sa mère, Anthuse, restée veuve à 20 ans, et eut pour maître Libanius. Il se destinait au barreau, mais déjà il s'était

attaché à l'évêque d'Antioche, Mélèce; puis il s'enfuit dans la solitude, dès 374, et, enfin, après la mort de sa mère, il fut ordonné prêtre par Flavien, successeur de Mélèce, 386. Ses écrits l'avaient rendu célèbre, son éloquence lui avait mérité le surnom de Chrysostome (Bouche d'or); il contribua surtout à sauver ses compatriotes de la colère de Théodose, et sa réputation se répandit dans tout l'Orient. Protégé par le ministre Eutrope, il fut nommé par Arcadius archevêque de Constantinople, 398. Il put alors déployer son génie et ses vertus sur un plus vaste théâtre, opérant de grandes réformes dans son Église, usant de sa popularité pour soulager les pauvres, faire la leçon aux riches, protéger les malheureux, comme le coupable Eutrope lui-même, qu'il sauva de la colère du prince et de celle du peuple. Mais il excita contre lui beaucoup de haines; un rival jaloux, Théophile, patriarche d'Alexandrie, suscita contre lui Epiphane, évêque en Chypre, qui voulut le forcer à condamner Origène; l'Église d'Orient fut pleine de troubles. L'impératrice Eudoxie, fatiguée des censures indirectes de Jean Chrysostome, décida le faible Arcadius à réunir un concile à Constantinople; Jean fut condamné sans avoir été entendu, et enlevé pendant la nuit, puis conduit en exil à Prinetos, dans le golfe de Nicomédie, 403. Mais le peuple se souleva, un tremblement de terre effraya l'impératrice, et il fut rappelé au milieu des acclamations universelles. Bientôt il blessa de nouveau l'impératrice par la franchise de ses paroles; un nouveau concile le condamna, 404. Il réclama vainement l'appui du pape; malgré des émeutes populaires en sa faveur, il fut enlevé par les soldats, traîné de ville en ville, à Cucuse, dans le Taurus, au fort d'Arabisus; de là on le dirigea vers Pityonte en Abasie, à pied, la tête nue, sous une escorte de soldats. Épuisé de fatigues, il expira près de Comana du Pont. Dès 414, le pape Innocent I^{er} le portait sur la liste des saints; ses cendres furent transférées à Constantinople en 438; on l'honora comme un martyr, le 27 janvier. Il a laissé de nombreux ouvrages, qui, malgré beaucoup de répétitions et trop de prolixité, justifient sa réputation. Élève de l'antiquité grecque et latine, abondant, véhément, d'une éloquence emportée, il a écrit avec pureté et élégance; son style rappelle souvent la belle époque des lettres grecques. On lui a reproché la violence de ses invectives; il était cependant tolérant, surtout à l'égard des personnes. Ses *Œuvres*, Traités sur le dogme, Discours, Homélie, Panégyriques, Lettres, Commentaires, etc., ont été souvent publiées. Les principales éditions sont celles de H. Savile, Eton, 1612, 8 vol. in-fol.; Fronton du Duc, grec-latin, Paris, 13 vol. in-fol.; Montfaucon et les bénédictins, 13 vol. in-fol., 1718-1738; Dübner et Fix, 13 vol. in-4°, 1838-1840; Gaume, 26 vol. in-8°, 1838-1840, etc. Les *Homélie* et les *Œuvres choisies* ont été traduites par Auger, 1785, 4 vol. in-8°. V. Villemain, *Eloquence chrétienne* au iv^e siècle.

Jean l'Aumônier (Saint), peut-être né à Amathonte (Chypre), dont son père était gouverneur, fut patriarche d'Alexandrie, en 606 ou en 609, et mourut avant 616. Il se rendit célèbre par sa charité inépuisable. Les Grecs célèbrent sa fête le 11 novembre, Rome le 23 janvier, la France le 9 avril.

Jean Damascène ou **de Damas** (Saint), écrivain ecclésiastique, né vers 676, mort vers 756, était, dit-on, fils d'un gouverneur chrétien de Damas, au nom des Khalifes. Il eut pour maître un religieux italien, appelé Cosme, et se retira dans le monastère de Saint-Sabas, en Palestine. Il combattit courageusement les Iconoclastes, et est surtout célèbre par ses nombreux ouvrages de théologie et de philosophie. Il a été le précurseur des scolastiques. Les Grecs l'honorent le 29 nov. et le 4 déc.; les Latins, le 6 mai. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de Mic. Le Quien, Paris, 1712, 2 vol. in-fol.; on y trouve: *Sur les Hérésies, Exposition de la foi orthodoxe, Contre les Adversaires des saintes images, Contre les Manichéens, sur la sainte Trinité*, etc. On lui attribue la restauration du chant de l'église grecque, un grand nombre d'hymnes et de cantiques encore en usage, un *Traité de la musique ecclésiastique*, publié par l'abbé Gerbert, et traduit par M. Villoteau.

Jean Gualbert (Saint). V. GUALBERT.

Jean Climacque (Saint), docteur de l'Église, né en Palestine vers 525, fut abbé du Mont-Sinai, 600, et y mourut en 605. Il tire son nom de son principal ouvrage, *Climax* ou *Échelle du ciel*, traduit par Arnould d'Andilly. Ses *Œuvres* ont été publiées, en 1633, in-fol., grec-latin. Fête, le 30 mars.

Jean Colombin (Saint), riche citoyen de Sienne, fondateur de l'ordre des *Jésuates*, en 1565. On l'honore le 8 février.

Jean de Matha (Saint), né près de Barcelonnette (Provence), 1160-1213, docteur en théologie à Paris, prêtre, s'unit à Félix de Valois pour fonder, à Cerfroi, près de Meaux, l'ordre de la Sainte-Trinité ou de la Rédemption des Captifs, qui fut confirmé par Innocent III, 1199. Les religieux portaient une robe blanche, avec une croix rouge et bleue sur la poitrine. Cerfroi devint chef d'ordre. Philippe Auguste protégea les religieux, qu'on appela à Paris les *Mathurins* (de leur chapelle, dédiée à saint Mathurin), et en Espagne les *Pères de la Merci*. Jean de Matha alla plusieurs fois en Afrique racheter des captifs, et mourut à Rome. Innocent XI l'a canonisé en 1679; on le fête le 8 février.

Jean de Meda (Saint), né à Meda, près de Côme, à la fin du XI^e s., mort en 1159, ecclésiastique, se retira dans une solitude près de Côme, entra dans la compagnie des *Humiliés*, et en fit un ordre religieux. Il fut canonisé par Alexandre III.

Jean de Dieu (Saint), né en Portugal, à Montemor-el-Novo, 1495-1550, de parents pauvres, berger, soldat dans les troupes de Charles-Quint, colporteur, fit pénitence pour les désordres de sa jeunesse et se consacra au service des malades. Il prit le nom de *Dieu*, s'établit à Grenade et y fonda l'ordre de la *Charité*, qui reçut sa règle de Pie V, en 1572. Les religieux de la *Charité*, établis en France en 1601, reçurent, de Marie de Médicis, la place où existe aujourd'hui l'hôpital de la *Charité*. Les Italiens les appelaient encore *Fate bene, Fratelli* (faites bien, Frères); les Espagnols, *Frères de l'Hospitalité*. Jean de Dieu, canonisé en 1690, est fête le 16 mai.

Jean de la Croix (Saint). V. CROIX.

Jean Capistran (Saint). V. CAPISTRAN.

Jean Népomucène (Saint). V. NÉPOMUCÈNE.

Jean François de Régis (Saint). V. RÉGIS.

Jean de Brito (Le Bienheureux), né à Lisbonne au XVII^e s., de l'ordre des jésuites, missionnaire dans l'Inde, fit beaucoup de conversions et subit le martyre en 1693. Pie IX l'a béatifié en 1851.

PAPES.

Jean I^{er} (Saint), toscan de naissance, pape de 523 à 526, fut envoyé à l'empereur Justin par le roi des Ostrogoths, Théodoric, pour parler en faveur des ariens persécutés. Il sacra l'empereur à Constantinople, 525; mais ne réussit pas dans sa mission. Théodoric le jeta dans une prison, où il mourut. On le fête le 27 mai.

Jean II, né à Rome, surnommé *Mercure* à cause de son éloquence, pape de 532 à 535, reçut et approuva la profession de foi de Justinien I^{er}.

Jean III, noble romain, pape de 560 à 573, termina à Rome la basilique des Douze-Apôtres.

Jean IV, né à Zara en Dalmatie, pape de 640 à 642, condamna les monothélites et l'*Ecthèse* de l'empereur Héraclius. Il racheta beaucoup de chrétiens, prisonniers des Slaves.

Jean V, né en Syrie, pape de 686 à 687.

Jean VI, grec de naissance, pape de 701 à 705, fut menacé par l'empereur Tibère II, et arrêta les dévastations de Gisulfe, duc de Bénévent.

Jean VII, grec de naissance, pape de 705 à 707, montra quelque faiblesse dans ses rapports avec l'empereur Justinien II, et reçut d'Aribert, roi des Lombards, en 707, les domaines enlevés jadis au saint-siège dans les Alpes Cottiennes.

Jean VIII, né à Rome, pape de 872 à 882, montra beaucoup d'activité, mais vécut dans des temps difficiles. Il fut forcé de payer tribut aux Arabes, et, chassé de Rome par le duc de Spolète, Lambert, se réfugia en France. Il couronna Louis le Bègue, réunit un concile à Troyes, et ne put obtenir de secours. Il essaya de réconcilier Photius, patriarche de Constantinople, avec l'Eglise romaine. Il couronna Charles le Gros empereur, mais ne reçut de lui aucune aide. On lui a reproché d'avoir prodigué les excommunications. On trouve un grand nombre de lettres de ce pontife dans le *Recueil des Conciles* de Labbe, t. IX.

Jean IX, né à Tibur, pape de 898 à 900, avait été moine de Saint-Benoît. Il réhabilita la mémoire du pape Formose.

Jean X, d'abord évêque de Bologne, et archevêque de Ravenne, fut pape de 914 à 928, par la faveur de la puissante Théodora. Il montra de la justice et de la fermeté, réunit les princes de l'Italie méridionale, et battit

les Sarrasins sur les bords du Garigliano. Après la mort de Théodora, sa fille, Marozia, et son mari, Guido, firent jeter le pape dans un cachot, où il fut mis à mort.

Jean XI, fils de Marozia, élu pape par l'influence de sa mère, en 931, fut renversé par son frère Albéric, qui le fit enfermer dans une prison, où il mourut en 936.

Jean XII, fils du patrice Albéric, s'appelait Octavien, et fut le premier pape qui changea de nom. Il se fit nommer pape en 956, à l'âge de 18 ans. Il appela contre son ennemi, Béranger, roi d'Italie, le puissant Otton I^{er}, roi d'Allemagne, et le couronna empereur à Rome, en 962. Bientôt ils se brouillèrent, et Otton réunit un concile pour juger Jean XII et le déposer, 963. Mais, après le départ de l'empereur, les Romains chassèrent Léon VIII et rappelèrent Jean XII, qui mourut peu de temps après, en 964.

Jean XIII, romain, évêque de Narni, pape de 965 à 972, par la grâce des Allemands, fut chassé par les Romains, et, lorsqu'il eut été rétabli par Otton I^{er}, se vengea cruellement. Il couronna Otton II comme empereur en 967.

Jean XIV, né à Pavie, évêque de cette ville, pape de 984 à 985, par la faveur d'Otton II, mourut emprisonné au château Saint-Ange par l'antipape Boniface.

Jean XV, pape en 985, paraît n'avoir pas même été sacré.

Jean XVI, pape de 986 à 996, fut chassé de Rome par le tribun Crescentius, appela Otton III à son secours, et rentra dans la ville. Alors eut lieu la première canonisation solennelle, celle de saint Uldaric, évêque d'Augsbourg.

Jean XVI, antipape de 997 à 998, grec d'origine, fut opposé, par Crescentius, à Grégoire V, qui le fit périr.

Jean XVII, pape en 1003.

Jean XVIII, romain, pape de 1003 à 1009, abdiqua pour se faire moine à Saint-Paul de Rome.

Jean XIX, pape de 1024 à 1033, succéda à son frère, Benoît VIII. Il couronna Conrad II en 1027, fut chassé de Rome par les nobles, en 1033, et ramené par Conrad II.

Jean XXI, Pierre, fils de Julien, né à Lisbonne, d'une noble famille, médecin et philosophe distingué, archevêque de Braga, évêque-cardinal de Frascati, fut pape de 1276 à 1277. Il voulut rétablir la paix entre les princes chrétiens, la concorde entre les deux Eglises, pour décider une nouvelle croisade. Il fut écrasé par la chute d'une chambre de son palais de Viterbe.

Jean XXII, Jacques d'Euse, né à Cahors, vers 1244, évêque de Fréjus, archevêque d'Avignon, cardinal-évêque de Porto. Après un interrègne de plus de deux ans, depuis la mort de Clément V, il fut nommé pape à Lyon, 1316, et fixa sa résidence à Avignon. Il montra beaucoup d'activité pour toutes les affaires de l'Eglise: il avait l'esprit réformateur. Il fonda beaucoup d'évêchés nouveaux, et promulgua les Constitutions de Clément V, qui furent un nouveau manuel de jurisprudence canonique. Il chercha à apaiser les grandes querelles qui divisaient alors l'ordre de Saint-François, et se prononça pour le parti de la *commune observance* contre ceux qui prêchaient le plus absolu renoncement à toute possession temporelle. Il s'attira ainsi de nombreux ennemis. Il n'était pas d'avis d'entreprendre une nouvelle croisade, dans l'état de division où se trouvait alors la chrétienté, et il fut forcé d'excommunier et de combattre les bandes de Pastoureaux, qui voulaient commencer la croisade en massacrant les juifs. Il eut pour ennemi l'empereur Louis de Bavière, qui fut soutenu par les franciscains rigides, par le célèbre docteur Guillaume d'Ockam, et par le général même de l'ordre, Michel de Césène. Jean XXII excommunia l'Empereur, qui se fit couronner à Rome roi des Romains, 1327, et lui opposa Pierre de Corbario. De toutes parts, les docteurs, les princes et même les peuples se soulevaient contre la puissance pontificale; on alla même jusqu'à accuser Jean d'être hérétique. Il épuisa dans ces luttes les dernières années de sa vie, et mourut en 1334.

Jean XXIII, Balthazar Cossa, né à Naples, avait eu une vie très-aventureuse. Noble, il avait exercé le métier de corsaire, puis il était devenu archidiacre de Bologne, cardinal-diacre de Saint-Eustache et légat à Bologne. Il fut forcé d'assiéger cette ville qui s'était soulevée, et la traita si durement que Grégoire XII blâma énergiquement sa conduite. A la mort d'Alexandre V, il fut élu pape à Bologne, 1410. Il y avait alors deux autres papes: Benoît XIII, élu par les cardinaux d'Avignon, et Grégoire XII, reconnu par quelques princes d'Allemagne et d'Italie. Jean XXIII eut pour ennemi le roi de Naples, Ladislas, et chercha un protecteur dans

l'empereur Sigismond, dont il avait favorisé l'élection; vainement il excommunia Ladislas et prêcha une croisade contre lui. Sigismond ne lui fut pas beaucoup plus favorable. L'anarchie était à son comble dans l'Église; Jean XXIII fut forcé de convoquer le concile général de Constance, 1414. L'assemblée lui demanda de renoncer à la tiare; il dut signer l'acte d'abdication, et Sigismond le fit garder à vue. Jean acheta l'appui du duc d'Autriche et parvint à fuir, déguisé en palfrenier; il protesta vainement contre la violence qui lui avait été faite. Le concile, entraîné par l'Empereur et par l'éloquence de Gerson, se déclara supérieur au pape, et Jean, arrêté à Fribourg, fut déposé solennellement, 1415. Renfermé au château d'Heidelberg, il recouvra sa liberté au bout de quatre ans, alla se jeter aux pieds de Martin V, et fut créé par lui cardinal-évêque de Frascati. Il mourut doyen du sacré collège, en 1419.

EMPEREURS, ROIS ET PRINCES.

Jean, secrétaire de l'empereur Honorius, fut proclamé empereur et soutenu par Aétius, en 424; surpris à Ravenne, il fut mis à mort à Aquilée, par l'ordre de Placidie, mère de Valentinien III, 425.

Jean I^{er} Zimiscès, emper. d'Orient. V. ZIMISCÈS.

Jean II Comnène ou Calo-Jean, fils de l'empereur Alexis I^{er}, né en 1088, fut surnommé par ironie Calo-Jean (Jean le Beau), à cause de sa laideur. Il succéda à son père, 1118, réprima une conspiration de sa sœur Anne, qui voulait placer sur le trône son mari, Nicéphore Bryenne, et gouverna avec sagesse et fermeté; on l'a surnommé le *Marc-Aurèle byzantin*. Il combattit heureusement les Turcs, repoussa les Petchenègues au delà du Danube, soumit les Serbes, battit les Hongrois, réunit les Etats du prince arménien Livon, qui formèrent la 4^e Arménie, 1151, et reçut les hommages de Raymond, prince d'Antioche. Il se blessa à la chasse et mourut de ses blessures, en 1143. Son fils Manuel lui succéda.

Jean III Vatatzes. V. VATACE.

Jean IV Lascaris. V. LASCARIS.

Jean V Cantacuzène. V. CANTACUZÈNE.

Jean VI et Jean VII Paléologue. V. PALÉOLOGUE.

Jean, surnommé *sans Terre* (parce que, dans un premier partage, il n'avait reçu de son père aucun domaine, à cause de sa jeunesse), roi d'Angleterre, 4^e fils de Henri II et d'Éléonore d'Aquitaine, né en 1166, prit part à la révolte de son frère Richard contre le vieux roi, et hâta ainsi la mort de Henri, 1189. Richard, devenu roi, donna à Jean de nombreux domaines; mais pendant la 3^e croisade celui-ci voulut s'emparer du pouvoir, malgré le chancelier Guillaume Longchamp, et, lorsqu'il apprit la captivité de Richard, s'entendit avec Philippe Auguste pour le dépouiller. Richard, rendu à la liberté, lui pardonna. A la mort de son frère, 1199, Jean s'empara de son héritage, malgré les droits de son neveu Arthur, qui fut forcé de se résigner, lorsque Philippe Auguste eut vendu la paix à Jean, moyennant le comté d'Evreux. Jean, prince vicieux, débauché, cruel et lâche, excita bientôt contre lui de nombreux ennemis. Il enleva Isabelle d'Angoulême à Hugues, comte de la Marche, qui obtint les secours du roi de France. Il s'empara à Mirebeau (Poitou) du jeune Arthur, qui avait repris les armes, le traîna de prison en prison, et l'assassina lui-même à Rouen, suivant la tradition populaire, 1202. Cité par Philippe Auguste devant la cour des pairs de France, il refusa de comparaître, fut déclaré félon et déchu de tous ses fiefs français. Philippe lui enleva la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, sans que Jean, plongé dans de grossiers plaisirs, fit le moindre effort pour se défendre. Il entra même en lutte contre l'Église; il avait voulu, malgré les moines de Cantorbéry, nommer archevêque l'une de ses créatures; Innocent III, pris pour arbitre, désigna le cardinal Etienne Langton. Jean ne voulut pas le reconnaître, épouvanta l'Angleterre de ses fureurs et força le pape à prononcer l'interdit contre son royaume. Philippe Auguste, chargé d'exécuter la sentence de déposition, réunit une grande flotte pour passer en Angleterre. Jean, furieux, sollicitait, dit-on, les secours du chef des Almohades d'Espagne; il avait réuni 60,000 hommes; mais craignant, avec raison, le soulèvement de son armée, il s'humilia et se reconnut vassal du saint-siège, 1213. — Il voulut se venger de Philippe Auguste et forma une coalition contre lui; mais, tandis que ses alliés étaient battus à Bouvines, 1214, lui-même, repoussé de Nantes, défait à la Roche-aux-Moines, près de la Loire, fuyait à La Rochelle, puis en Angleterre. Il y trouva les barons armés, dirigés par

Etienne Langton, et soutenus par les bourgeois de Londres; il fut forcé de signer à Runnymede la *grande charte des libertés anglaises*, 1215, et la charte dite des *forêts*. Mais bientôt, plein de colère, il réunit une grande armée de mercenaires brabançons et picards, obtint d'Innocent III l'annulation de la grande charte et commença une guerre épouvantable de dévastations. Les barons offrirent alors la couronne d'Angleterre au fils de Philippe Auguste, Louis, qui avait épousé Blanche de Castille, nièce de Jean. Le tyran avait encore de nombreuses forteresses, lorsque ses trésors furent engloutis au passage du Ward; il en mourut de chagrin, à Newark, 1216. Son fils, Henri III, lui succéda.

Jean de Luxembourg, roi de Bohême, fils aîné de l'empereur Henri VII, né en 1295, épousa en 1310 Elisabeth, fille de Wenceslas IV, roi de Bohême, et devint roi de ce pays, en 1311. Il soutint Louis de Bavière contre son rival Frédéric d'Autriche, s'empara de la Silésie sur les Polonais, 1327, et perdit un œil en allant au secours des chevaliers teutoniques, 1329. Nommé par Louis de Bavière vicaire impérial en Italie, 1330, il prit Crémone, Parme, Pavie, Modène; excita les soupçons de l'empereur, lorsque Jean XXII lui offrit la couronne d'Italie, et revint apaiser une révolte des Bohémiens. Il s'agrandit encore de la Moravie. Plus d'une fois, entraîné par son humeur chevaleresque, il avait combattu pour le roi de France, Philippe VI; plusieurs mariages unissaient sa famille à la maison des Valois; en 1340, il avait perdu l'œil qui lui restait. *Jean l'Aveugle* n'en voulut pas moins frapper un bon coup d'épée à la bataille de Crécy, et se fit tuer dans la mêlée avec les chevaliers qui le conduisaient, 1346. Son fils, Charles IV, lui succéda en Bohême, et fut empereur.

Jean, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Léopold II, 1782-1859, fut vaincu par Moreau à Hohenlinden, 1800; dirigea les travaux du génie et des fortifications en Autriche; fut chargé de défendre le Tyrol, en 1805; fut battu, en 1809, par le prince Eugène à Raab, et prit Huningue, en 1815. Il était estimé pour ses qualités militaires, son goût des sciences naturelles et son honnêteté. Il fonda le *Johanneum* à Grätz, en 1811. L'assemblée nationale allemande de 1848 le nomma vicaire de l'Empire; il fit peu de chose et résigna ses fonctions, décembre 1849.

Jean, roi de Danemark et de Norvège, né à Aalborg, 1455, succéda à son père, Christian I^{er}, en 1481. Il ne fut reconnu en Norvège qu'après avoir signé une *capitulation*, favorable à la noblesse et au clergé; mais ne put soumettre les Suédois qu'après deux victoires gagnées sur l'administrateur Steen Sture, 1497. Il montra de la douceur et de l'habileté. Il partagea avec son frère Frédéric, 1490, les duchés de Slesvig et de Holstein, mais tenta vainement de soumettre le petit peuple des Dithmarses, 1500; il échappa avec peine et perdit même la bannière nationale ou *Danebrog*. Les Suédois se soulevèrent et Steen Sture reprit Stockholm, malgré la défense héroïque de la reine Christine. Jean ne cessa de leur faire la guerre, et eut à lutter contre les Norvégiens et contre les villes Hanséatiques. Il mourut d'une chute de cheval, 1513; Christian II lui succéda.

Jean I^{er}, roi d'Aragon, né en 1350, succéda à Pierre IV, son père, 1387, et mourut en 1395. Il laissa les soins du gouvernement à sa femme Yolande, et ne s'occupa que de festins et de poésie; il fonda une académie de la gaie science à Barcelone. Ses sujets se soulevèrent; le comte d'Armagnac ravagea ses Etats, 1390; mais Jean comprima une révolte de la Sardaigne en 1392.

Jean II, roi d'Aragon, né en 1397, 2^e fils de Ferdinand le Juste, se mêla très-activement et sans résultat sérieux aux intrigues de la cour de Castille. Il devint roi de Navarre, 1425, par suite de son mariage avec Blanche, fille de Charles III. A la mort de Blanche, 1441, il garda la couronne. Il eut à lutter contre son fils, don Carlos, le souverain légitime, en 1452, 1455, et succéda en Aragon à son frère aîné, Alphonse V, 1458. La lutte recommença contre le malheureux don Carlos, qui mourut peut-être empoisonné, en 1461. Alors les Catalans se soulevèrent et offrirent la couronne à dom Pèdre, infant de Portugal, puis à Jean de Calabre, fils de René d'Anjou; pour obtenir quelques secours de Louis XI, il lui engagea le Roussillon et la Cerdagne; puis, pour reprendre ses provinces, sans rien payer, entra dans les liguees formées contre le roi de France. Il mourut en 1479, laissant le trône d'Aragon à

son fils Ferdinand, et la Navarre à sa seconde fille, Léonore, comtesse de Foix.

Jean I^{er}, roi de Castille, fils de Henri de Transtamare, né en 1358, succéda à son père, 1379, fit la guerre au roi de Portugal, Ferdinand, et voulut vainement s'emparer de ce royaume, à la mort du prince dont il avait épousé la fille. Il fut battu par Jean I^{er} (V ce nom) à Aljubarota, 1385. Il eut de son côté à repousser les prétentions du duc de Lancastre, qui avait épousé une fille de Pierre le Cruel, 1386-1388. Il avait de grandes qualités et fut renommé pour sa justice et sa générosité. Il mourut d'une chute de cheval, en 1390.

Jean II, roi de Castille, né en 1405, succéda à son père Henri III, en 1406, sous la tutelle de sa mère, Catherine, et de son oncle Ferdinand. Il abandonna le pouvoir à un favori, Alvaro de Luna, détesté des grands, sans cesse en lutte avec eux, et qui finit par être décapité après un procès inique, en 1453. Jean avait montré du courage dans la guerre contre les Maures de Grenade; il favorisa la poésie et la littérature; mais les guerres civiles désolèrent son règne. Il mourut en 1454, laissant le trône à Henri IV; la célèbre Isabelle de Castille était sa fille.

Jean, roi de Portugal. V. JOAO.

Jean, dit *le Posthume*, fils de Louis X, roi de France, et de Clémence de Hongrie, naquit cinq mois après la mort de son père, 1316, et mourut quelques jours après. Quelques écrivains ont accusé de sa mort, mais sans preuve aucune, son oncle Philippe V, qui lui succéda, et surtout la belle-mère de ce prince, Mahaut, comtesse d'Artois. D'autres prétendent que l'enfant royal fut enlevé et élevé secrètement à Vienne sous le nom de *Jean de Guccio*; plus tard il se fit reconnaître à Rome par Rienzi, en Hongrie par Louis le Grand, neveu de Clémence; il vint en France réclamer la couronne pendant la captivité du roi Jean, fut arrêté en Provence et transporté à Naples où il mourut au château de l'Œuf. — On ne devrait pas compter cet enfant parmi les rois de France.

Jean, dit *le Bon*, roi de France, succéda en 1350 à son père, Philippe VI de Valois. Brave et chevaleresque, mais téméraire, prodigue, opiniâtre, emporté, plein d'orgueil, il ne mérite pas le surnom qu'on lui a donné, si ce n'est à cause de son courage ou de ses malheurs. Ses prodigieuses dépenses pour ses fêtes et ses libéralités le forcèrent d'altérer les monnaies de la manière la plus scandaleuse, et de convoquer les états généraux en 1351, pour obtenir de l'argent. Il institua l'Ordre de l'Etoile, au moment où il faisait décapiter, sans procès, le comte d'Eu, connétable. Il souleva contre lui son gendre, Charles le Mauvais, roi de Navarre et comte d'Evreux, lorsque la guerre recommençait contre les Anglais; il le prit à Rouen, à la table de son propre fils, et fit périr ses principaux amis. Les États-généraux de 1355 votèrent des sommes considérables pour la guerre, mais attaquèrent le mauvais gouvernement du roi et essayèrent de remédier aux abus. En 1356, Jean, à la tête de 60,000 hommes, joignit le *Prince Noir*, près de Poitiers, à Maupertuis; il perdit la bataille par sa faute et ne sut montrer que le courage d'un soldat. Il fut conduit prisonnier à Bordeaux, puis à Londres. Le royaume, sous la régence de son fils, Charles, fut alors exposé aux plus grands dangers: les états généraux de Paris, 1356 et 1357, dirigés par Etienne Marcel, voulurent s'emparer du gouvernement; Charles de Navarre, délivré, espérait conquérir le trône; et les paysans, furieux de misère, épouvantaient la France des excès de la Jacquerie. Jean avait signé à Londres un traité qui cédait à Edouard III toutes les anciennes possessions des Plantagenets; le dauphin le fit rejeter; il y eut encore une campagne des Anglais en France. Enfin le malheureux traité de Brétigny rendit la paix au royaume et Jean à la liberté, 1360; il abandonnait les provinces au sud de la Charente, le Ponthieu, Calais, etc., et devait payer 3 millions d'écus d'or pour sa rançon. La France s'épuisa pour fournir ces sommes considérables; la peste désolait le pays et les compagnies d'aventuriers portaient le ravage dans toutes les provinces. Jean songeait, dit-on, à faire une nouvelle croisade, lorsqu'il apprit qu'un de ses fils, le duc d'Anjou, laissé en otage à Londres, s'était enfui d'Angleterre. Il retourna se constituer prisonnier; on lui attribue du moins ces belles paroles: *Si la bonne foi était bannie du reste du monde, il faudrait qu'on la retrouvât dans le cœur des rois*. Il mourut à Londres, le 8 avril 1364. Il laissait de sa première femme, Bonne de Luxembourg: Charles, son successeur, Louis d'Anjou,

Jean duc de Berry et Philippe, à qui il venait de donner en apanage le duché de Bourgogne, dont il avait hérité à la mort du dernier duc, Philippe de Rouvre. Ses filles avaient épousé Charles de Navarre, le comte de Bar et Galeas Visconti de Milan, qui paya de 100,000 florins l'honneur de cette alliance.

Jean sans Peur, duc de Bourgogne, fils de Philippe le Hardi et de Marguerite de Flandre, né à Dijon, 1371, porta d'abord le titre de *comte de Nevers*, signala son courage contre les Flamands dès 1384, et épousa, en 1385, Marguerite de Bavière. En 1396, à la tête d'une armée de chevaliers, il alla au secours de Sigismond de Hongrie, mais fut battu et pris par le sultan Bajazet, à Nicopolis; il fallut payer son énorme rançon; mais Jean en rapporta le surnom de *Sans Peur*. En 1404, il hérita du duché de Bourgogne, des comtés de Flandre et d'Artois, des seigneuries de Malines, Alost et Termonde, de la comté de Bourgogne et de la seigneurie de Salins. Ennemi de son cousin, le duc d'Orléans, frère de Charles VI, il lui disputa le gouvernement, et gagna la faveur du peuple de Paris, en déclamant contre les impôts et en faisant rendre aux bourgeois les privilèges qui leur avaient été enlevés en 1382. Plusieurs fois la guerre fut sur le point d'éclater entre les deux rivaux; enfin le duc de Berry, leur oncle, semblait les avoir réconciliés, lorsque le duc d'Orléans fut assassiné à Paris, 1407. Jean sans Peur avoua son crime, se retira dans ses Etats, et revint bientôt menaçant, au milieu des acclamations de la populace. Devant une assistance nombreuse, il fit prononcer son apologie par le cordelier Jean Petit, 1408. Il marcha contre les Liégeois, qui avaient chassé leur évêque, son beau-frère; vainqueur à la sanglante bataille d'Hasbain, il rentra dans Paris, et força les princes d'Orléans à une réconciliation solennelle dans la cathédrale de Chartres. Il resta maître du pouvoir, poursuivit les financiers, fit périr le surintendant Jean de Montaigu, et reçut la garde du dauphin, 1409. Mais un parti formidable s'était formé contre lui; Bernard d'Armagnac, beau-père du duc Charles d'Orléans, souleva les pauvres gentilshommes de l'Ouest et du Midi contre la France du Nord et les entraîna vers Paris. Alors commença la guerre civile des Bourguignons et des Armagnacs; les traités de Bicêtre, d'Auxerre, d'Arras ne furent pas même des trêves. Jean avait pour lui les Bourguignons et les Flamands, mais surtout la terrible faction des *Cabochiens*, maîtres de Paris; leurs excès compromirent sa cause et rendirent l'avantage aux Armagnacs. Les deux partis avaient mendié les secours des Anglais. Lorsque Henri V débarqua en France, Jean sans Peur, sans le soutenir, ne le combattit pas; et, après la grande défaite des Armagnacs à Azincourt, 1415, il essaya de rentrer dans Paris. Il fut repoussé par Bernard d'Armagnac, fut ironiquement nommé *Jean de Lagny*, parce qu'il avait perdu son temps dans cette ville, s'empara de Paris que lui livra la trahison de Perrinet Leclerc, 1418, et ne put empêcher les horribles massacres de ses alliés, les Cabochiens. Il ne fit rien pour sauver la Normandie, pour délivrer Rouen, qui tomba au pouvoir de Henri V, 1419. On demandait de toutes parts qu'il se réconciliât avec le dauphin Charles, qu'entouraient les chefs Armagnacs; il y eut une première entrevue au pont de Pouilli, près de Melun; dans une seconde entrevue, sur le pont de Montereau, il fut assassiné, sous les yeux du dauphin, par les chefs Armagnacs, probablement par Tanneguy Duchâtel, 10 sept. 1419. Le meurtre du duc d'Orléans était vengé; mais l'assassinat de Jean sans Peur allait livrer la France aux Anglais. Son fils Philippe le Bon lui succéda.

Jean d'Albret, roi de Navarre, fils d'Alain d'Albret, épousa Catherine de Navarre, sœur de François Phœbus, et devint roi de Navarre, en 1484. Il resta l'allié de Louis XII, mais ne sut pas défendre ses Etats contre Ferdinand d'Aragon; le duc d'Albe lui enleva la Navarre espagnole, en 1512. Il transmit le Basse-Navarre, le Béarn et son titre de roi à son fils, Henri II, père de Jeanne d'Albret.

Jean I^{er}, dit *le Roux*, duc de Bretagne, fils de Pierre Mauclerc, né en 1217, régna de 1257 à 1286. Il accompagna saint Louis à la 8^e croisade.

Jean II, duc de Bretagne, fils de Jean I^{er}, né en 1259, accompagna saint Louis à la croisade, alla combattre en Syrie avec Edouard d'Angleterre; succéda à son père, 1286, et fut créé duc et pair par Philippe le Bel en 1297. Il mourut à Lyon, 1305, écrasé dans une procession sous les ruines d'un mur qui s'écroula.

Jean III, dit *le Bon*, duc de Bretagne, fils d'Ar-

thur II, régna de 1312 à 1341. Il soutint Philippe VI contre Edouard III. Il avait marié sa nièce Jeanne à Charles de Blois, neveu de Philippe VI, et l'avait désignée pour lui succéder.

Jean IV, de Montfort, frère du précédent, se déclara le compétiteur de Charles de Blois, et fut reconnu duc de Bretagne par les Bretons attachés à l'indépendance du pays, 1341. La cour des pairs de France adjugea le duché à Jeanne de Penthièvre; et Jean, assiégé dans Nantes, fut forcé de se rendre et enfermé dans la tour du Louvre, à Paris. Sa femme, Jeanne de Flandre, soutint héroïquement sa cause. Jean IV parvint à s'échapper, en 1345, mais il mourut peu de temps après, à Hennebon.

Jean V, dit *le Vaillant*, fils du précédent, né en 1358, fut élevé à la cour d'Edouard III, pendant que sa mère, Jeanne de Flandre, luttait contre Charles de Blois et Jeanne de Penthièvre. Après le traité de Brétigny, 1360, des conférences, pour terminer la guerre de succession, n'aboutirent pas. En 1363, Jeanne de Penthièvre fit rejeter un traité de partage; mais Charles de Blois fut tué à la bataille d'Auray, 1364, et sa veuve abandonna ses droits par le traité de Guérande, 1365. Jean V prêta hommage à Charles V et promit d'abandonner les Anglais; mais il fut infidèle à ses serments et se déclara pour Edouard III. Abandonné par ses sujets, poursuivi par Du Guesclin, il fut forcé de se retirer en Angleterre, 1374. Charles V crut alors pouvoir confisquer le duché et le réunir à la France; mais les Bretons ne voulaient pas subir le joug français, et Jean V, rappelé par tous les partis, fut reçu en triomphe, 1379. Il rendit hommage à Charles VI, en 1381, mais le servit mal. Irrité contre le connétable Clisson, qui avait délivré de sa prison en Angleterre le comte de Penthièvre, fils de Charles de Blois, et qui l'avait marié à l'une de ses filles, il le fit arrêter dans son château de l'Hermine, près de Vannes, et voulut même le faire périr, 1388. Clisson dut payer rançon et fut dès lors son ennemi acharné. Charles VI marchait contre Jean V, qui avait donné asile au meurtrier de son connétable, Pierre de Craon, lorsqu'il devint fou, 1392. La Bretagne fut troublée jusqu'à la mort de ce prince emporté et perfide, 1399. Il avait institué l'ordre militaire de l'Hermine.

Jean VI, fils du précédent, succéda à son père en 1399, sous la tutelle de sa mère; puis, quand elle eut épousé Henri IV, roi d'Angleterre, sous celle du duc de Bourgogne. Il resta attaché au parti français; mais montra cependant plus de prudence que de dévouement; il s'interposa plusieurs fois pour mettre fin à la guerre, mais ne put réussir. En 1420, les Penthièvre l'arrêtèrent par trahison et le menèrent prisonnier dans plusieurs de leurs châteaux; la Bretagne prit les armes et les força à le relâcher; mais il dut dépenser des sommes considérables. Il fut magnifique et charitable, mais trop faible et trop bon, disent les historiens. Il mourut en 1442.

Jean d'Anjou, duc de Calabre, fils de René d'Anjou, devint duc de Lorraine en 1453. Il disputa le royaume de Naples à Ferdinand d'Aragon, successeur d'Alphonse V, en 1458. Vainqueur à Sarno, 1460, il fut défait à Troja, 1462, abandonné par les Napolitains et forcé de rentrer en France. Il prit part à la *Ligue du Bien public* contre Louis XI, 1465. Appelé par les Catalans, soulevés contre le roi Jean II, il eut d'abord de grands succès, grâce à sa valeur, mais mourut à Barcelone en 1470.

Jean I^{er} ou Jean-Albert, roi de Pologne, fils de Casimir IV, né en 1459, succéda à son père en 1492, lutta contre les Tatars de Crimée et contre les Turcs, et mourut en 1501.

Jean II ou Jean-Casimir. V. CASIMIR V.

Jean III ou Jean Sobieski. V. SOBIESKI.

Jean le Constant ou le Ferme, électeur de Saxe, né en 1467, succéda à Frédéric le Sage, défendit avec zèle la cause luthérienne à Augsbourg et provoqua la formation de la ligue de Smalkalde. Il mourut en 1552.

Jean-Frédéric I^{er} le Magnanime, fils du précédent, né en 1505, administra l'électorat de Saxe depuis 1532, fut l'un des principaux chefs du parti protestant, eut à lutter contre son cousin, l'ambitieux Maurice de Saxe, fut mis au ban de l'Empire par Charles-Quint, vaincu et pris à Muhlberg, 1547, condamné à mort et dépouillé de son électorat. Rendu à la liberté, il mourut en 1554, sans avoir pu reprendre sa dignité d'électeur.

Jean-Frédéric II, duc de Saxe, fils du précédent, né en 1529, fonda l'université d'Iéna, prit par aux que-

relles religieuses de son temps, fut mis au ban de l'Empire, et mourut, en 1595, prisonnier des Autrichiens.

Jean-George I^{er}, électeur de Saxe, succéda à son frère Christian II, en 1611, et pendant la guerre de Trente ans joua un rôle équivoque, soutenant faiblement Gustave-Adolphe, abandonnant la cause protestante, au traité de Prague de 1635, et combattant même les Suédois. Avec lui, la Saxe perdit le premier rang dans le parti protestant. Il mourut en 1656.

Jean I^{er} le Débonnaire, roi de Suède, successeur d'Eric X, mourut en 1222. C'est le dernier prince de la dynastie des Sverker.

Jean II, roi de Suède. V. JEAN I^{er}, roi de Danemark.

Jean III, roi de Suède, né en 1537, fils de Gustave Wasa, détrôna son frère, Eric XIV, 1568, et le fit empoisonner. Il termina la guerre avec les Danois par le traité de 1570 et garda la Norvège. Il combattit heureusement les Moscovites en Esthonie et en Livonie. Entraîné par la reine, Catherine Jagellon, il essaya de rétablir le catholicisme en Suède; mais il s'arrêta devant l'opposition nationale, surtout après la mort de la reine. Il fit élire roi de Pologne son fils Sigismond, en 1586, et mourut en 1592.

Jean, duc d'Alençon. V. ALENÇON.

Jean, comte d'Angoulême, fils de Louis d'Orléans, né en 1404, fut prisonnier des Anglais, avec son frère Charles, de 1415 à 1445, et cultiva les lettres. C'est pour lui que Guillaume Cousinot écrivit les *Gestes des nobles François, descendus du roi Priam*; lui-même composa ou compila le *Caton moralisé*. Il combattit les Anglais en Guyenne, 1451-1453, et mourut en 1467. François I^{er} était son petit-fils.

Jean de Souabe, dit *le Parricide*, né en 1289, dépouillé par son oncle, Albert d'Autriche, des domaines paternels, forma un complot contre lui et l'assassina, au passage de la Reuss, le 1^{er} mai 1308. On dit que, déguisé en moine, il se sauva en Italie, qu'il vint plus tard à Avignon solliciter son pardon de Clément V et qu'il mourut moine augustin; d'autres prétendent qu'il vécut jusqu'en 1368, sous le costume d'un ermite, dans son domaine d'Eigen.

Jean-Casimir, comte palatin, 2^e fils de l'électeur palatin, Frédéric III, né en 1543, mort en 1592, fut élevé à la cour de France; puis devint l'un des principaux chefs du protestantisme en Allemagne. Il vint au secours des calvinistes français, en 1568, se rapprocha un instant de Charles IX, et, sous Henri III, conduisit de nouveau une armée d'Allemands au secours du prince de Condé, 1575. Sa petite cour de Neustadt devint le centre le plus actif de la politique calviniste, et le rendez-vous des plus savants jurisconsultes et théologiens. Il secourut les Hollandais, seconda l'archevêque de Cologne, qui s'était fait calviniste; gouverna le Palatinat au nom de son jeune neveu, et favorisa les deux expéditions allemandes dirigées, en 1587 et en 1591, contre les Ligueurs de France. Il fut considéré comme l'un des princes les plus remarquables de son temps.

Jean de Leyde (JEAN BOCKELSON, Bockold ou Bockolt), né à Leyde vers 1510, fils d'un magistrat municipal de La Haye, tailleur, poète, comédien, devint l'un des principaux chefs des anabaptistes, et se rendit à Munster avec Jean Mathiesen, 1534. Il l'aida à s'emparer du pouvoir, et, après sa mort, fut investi de l'autorité suprême. Il se fit passer pour prophète, constitua un gouvernement unitaire et monarchique, fut proclamé *roi de Sion*, établit la communauté des biens et des femmes, et envoya des missionnaires pour prêcher la parole de Dieu aux quatre coins du monde. Munster fut assiégée par les catholiques et les protestants; Bockold redoubla d'opiniâtreté et d'extravagances. Il fut enfin trahi, livré à l'évêque de Munster, Waldeck, 1535, promené de ville en ville, et livré à un supplice horrible, 1536.

Jean de Salisbury, philosophe scolastique, né à Salisbury vers 1110, mort en 1180, étudia en France, et ouvrit une école à Paris vers 1140. Secrétaire de Théobald, archevêque de Cantorbéry, il s'attacha ensuite à Thomas Becket, partagea sa fortune, et devint évêque de Chartres, en 1176. Ses ouvrages ont été réunis par M. Giles et publiés à Oxford, 5 vol. in-8°, 1847-48; les plus célèbres sont: *Polycraticus, sive de curialium nugis et vestigiis philosophorum*, satire en 8 livres, où l'on rencontre de grandes hardiesses contre les rois, et qui fut très-populaire jusqu'au xvii^e s.; *Metalogicus*, livre dirigé surtout contre les faux logiciens; *Entheticus*, poème satirique contre plusieurs des docteurs scolastiques de l'époque; *de Membris conspirantibus*; *Vies de*

saint Anselme et de saint Thomas; Lettres nombreuses et intéressantes.

Jean, moine de Marmoutiers, historien français du XIII^e s., a composé la chronique intitulée : *Gesta consulum Andegavensium*, et l'*Histoire de Geoffroy*, comte d'Anjou, qui est dans le t. XII des *Rerum Gallicarum Scriptores*.

Jean de Holywood, *Joannes de Sacro Bosco*, mathématicien anglais du XIII^e s., est auteur d'un petit traité de *Sphera*, qui a eu 65 éditions.

Jean le Milanais, médecin italien du XI^e s., a mis en vers les aphorismes de l'école de Salerne, *Regimen scholarum Salernitanæ*, poème qui a eu de très-nombreuses éditions depuis celle de 1480, in-4^o.

Jean d'Arras, secrétaire de Jean, duc de Berry, frère de Charles V, a écrit, sur son ordre, avec d'anciennes légendes, le roman de *Mélusine*, qui a été imprimé souvent depuis l'édition de Genève, 1478, in-fol. gothique. M. Brunet en a publié une nouvelle édition dans la *Bibliothèque elzévirienne*, 1854.

Jean d'Arras, dit *Caron*, conteur français du XV^e s., est l'un des trois auteurs des *Evangelies des Quenouilles*, livre curieux pour l'étude des mœurs et au point de vue philosophique, imprimé à Bruges par Colard-Mansion, 1475, in-fol., et dans la *Bibliothèque elzévirienne*, en 1855.

Jean, dit l'*Evangeliste*, capucin, né à Arras, vivait à la fin du XVI^e s. On a de lui la *Philomèle séraphique*, surtout recueil de cantiques, avec de vieux airs d'une naïveté remarquable; Tournay, 2 vol. in-12, 1632 et 1640.

Jean de Gnesne, archidiacre de Gnesne, au XIV^e s. vice-chancelier de Pologne sous Casimir le Grand, a laissé: *Cracoviæ brevior chronica*, ouvrage d'une grande importance pour l'histoire de Pologne, inséré au t. II de la *Collection* de Sommersberg.

Jean de Giscala ou *Gischala*, juif du I^{er} s., d'abord chef de brigands, se mit au service de l'historien Josèphe, puis voulut le tuer. Il parvint à se réfugier dans Jérusalem, que les Romains assiégeaient. Il contribua à la défense, fut pris par Titus, et condamné à une prison perpétuelle.

Jean, dit le *Hollandais*, peintre du XV^e s., né à Anvers, a laissé des tableaux estimés et surtout des paysages. Breughel a imité sa manière.

Jean de Vicence, dominicain italien du XIII^e s., mort après 1260, prêcha la paix publique à Bologne, à Padoue, dans les villes voisines, et réunit, dit-on, en 1253, dans la plaine de Paquara, près de Vérone, plus de 400,000 personnes, qui s'engagèrent à oublier leurs haines. A Vicence et à Vérone on lui accorda un pouvoir absolu; mais il se montra incapable de gouverner, et vécut depuis dans la retraite.

Jean de Troyes, greffier de l'hôtel de ville de Paris, au XV^e s., passe pour être l'auteur de la *Chronique scandaleuse*, histoire de Louis XI, tirée des Chroniques de Saint-Denis. On la trouve dans les collections de Mémoires sur l'Hist. de France.

Jean, surnommé *Philoponus* (qui aime le travail), grammairien d'Alexandrie, à la fin du VI^e s., a laissé un traité des *Dialectes de la langue grecque*. On lui doit aussi des *Commentaires* sur plusieurs traités d'Aristote, une *Réfutation de l'opinion de Proclus sur l'éternité du monde*. Chef de l'hérésie qui admettait trois natures en Dieu, il a été condamné par le concile de Constantinople, en 681.

Jean, moine d'une abbaye du diocèse de Metz, à la fin du XII^e s., a publié un livre latin, les *Sept Sages*, série de nouvelles, reliées entre elles à la manière orientale, auxquelles Boccace semble avoir fait plusieurs emprunts. Le moine Herbers l'a imité en vers français; il a été traduit en plusieurs langues, récemment par M. Leroux de Lincy, 1838.

Jean de Paris, dominicain, mort à Bordeaux, en 1304, professeur de théologie et prédicateur à Paris, écrivit pour Philippe IV contre Boniface VIII un traité de *Regia Potestate et Papali*. Il fut condamné par l'évêque de Paris, pour avoir avancé en chaire quelques erreurs sur l'Eucharistie.

Jean d'Udine, peintre italien, né en 1489 ou 1494, mort en 1564, fut élève de Giorgione, puis de Raphaël. Il excellait à peindre les ornements, les fruits, les fleurs, et produisait, dit-on, l'illusion la plus étonnante.

Jean Bologne. V. BOLOGNE.

Jean de Bruges. V. EYCK (VAN).

Jean de Calcar. V. CALCAR.

Jean de Meung. V. MEUNG.

Jean du Plan Carpin. V. CARPIN.

Jean de Nivelles. V. NIVELLE.

Jean-Paul. V. RICHTER.

Jean (Saint-), l'une des îles Vierges, dans les Petites-Antilles, près et à l'E. de Saint-Thomas, a 60 kil. carrés, produit du sucre, a été possédée par les Danois, depuis 1671; ils voulaient la céder aux Etats-Unis, 1807; 1,600 habitants.

Jean-d'Acro (Saint-). V. ACRE.

Jean (Saint-). V. JOHN (SAINT-).

Jean-d'Angély (Saint-), ch.-l. d'arr. de la Charente-Inférieure, par 45°56'39" lat. N., et 2°51'39" long. O., à 60 kil. S. E. de La Rochelle, sur la Boutonne. Commerce de vins, eaux-de-vie, bois de construction. Plâtreries, minoteries; faïence, fabr. de gros souliers. Elle s'est formée autour d'un monastère, fondé par Pepin d'Aquitaine, où était, dit-on, la tête de saint Jean-Baptiste. Jadis fortifiée, elle fut prise par le duc d'Anjou, 1569, et par Louis XIII, qui rasa ses murailles, en 1621. Patrie de Henri II, prince de Condé, et de Regnault de Saint-Jean-d'Angély; 7,023 hab.

Jean-Bonnefonds (Saint-), bourg de l'arr. et à 6 kil. N. E. de Saint-Etienne (Loire). Rubans et clous; produits chimiques; 4,705 hab., dont 819 agglomérés.

Jean-de-Boiseau (Saint-), bourg de l'arr. et à 30 kil. de Paimbeuf (Loire-Inférieure), près du Pellerin, commerce de grains et bestiaux; 4,365 hab., dont 1,379 agglomérés.

Jean-de-Bournay (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. E. de Vienne (Isère). Fabr. de draps; 3,472 hab., dont 2,339 agglomérés.

Jean-de-Brévelay (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. S. O. de Ploërmel (Morbihan); 2,204 hab., dont 466 agglomérés.

Jean-de-Daye (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. N. de Saint-Lô (Manche); 294 hab.

Jean-de-Fos (Saint-), commune de l'arrond. et à 25 kil. de Lodève (Hérault). Commerce de câpres; fabr. d'essences, de briques vernissées. Fontaine venant de l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert. Aux environs on voit un gouffre curieux, le Puits-du-Drac ou du Diable; 1,800 hab.

Jean-de-Liversay (Saint-), commune du canton de Courçon dans l'arr. et à 25 kil. de La Rochelle (Charente-Inférieure). Grains, eaux-de-vie; 2,382 hab., dont 1,876 agglomérés.

Jean-de-Losne (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 44 kil. N. E. de Beaune (Côte-d'Or), sur la Saône, près du canal de Bourgogne et du canal de l'Est. Commerce actif. Elle est fortifiée et se défendit héroïquement contre les Impériaux, en 1636; patrie de D. Martène; 1,835 hab.

Jean-de-Luz (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. O. de Bayonne (Basses-Pyrénées), à l'embouchure de la Nivelle dans le golfe de Gascogne. Ecole d'hydrographie. Pêche de la sardine. Elle fut importante du XIV^e au XVI^e s., lorsque les Basques se livraient à la pêche de la baleine. Louis XIV s'y maria en 1660; 2,829 hab.

Jean-de-Maurienne (Saint-), ch.-l. d'arrond. de la Savoie, par 45°16'36" lat. N. et 4°0'54" long. E., sur l'Arc, à 50 kil. S. E. de Chambéry. Evêché. Commerce de fromages. Anc. capitale de la Maurienne; 3,088 hab.

Jean-de-Monts (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. O. des Sables (Vendée), près de l'Océan; 4,016 hab., dont 763 agglomérés.

Jean-de-Vergt (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. de Périgueux (Dordogne); 1,849 hab., dont 754 agglomérés.

Jean-du-Bruel (Saint-), pet. ville de l'arrond. et à 34 kil. de Milhau (Aveyron). Etoffes de laine commune, bonneterie de coton; 3,072 hab.

Jean-du-Doigt (Saint-), commune de l'arrond. et à 15 kil. de Morlaix (Finistère), au fond d'une anse charmante, possède une église gothique d'une délicatesse admirable, et la fontaine de Saint-Jean, qui attire, par ses cures merveilleuses, de nombreux pèlerins.

Jean-du-Gard (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. O. d'Alais (Gard), sur le Gardon d'Anduze. Filatures de soie; bonneterie, 3,957 hab.

Jean-en-Royans (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 44 kil. N. E. de Valence (Drôme), sur la Lionne; filat. de soie, papeteries; aux environs sites très-pittoresques; 2,742 hab.

Jean-Pied-de-Port (Saint-), ch.-l. de canton

de l'arrond. et à 30 kil. S. O. de Mauléon (Basses-Pyrénées), sur la Nive, au pied des passages de France en Espagne, place forte. Anc. capitale de la Basse-Navarre; non loin de là est la vallée de Roncevaux; 1,959 hab.

Jean-Soleymieux (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. de Montbrison (Loire); 1,355 hab., dont 259 agglomérés.

Jean-d'Ulloa (Saint-). V. VERA-CRUZ.

Jean Mayen (Ile de), dans l'Océan glacial arctique, entre le Groënland, l'Islande et le Spitzberg. Ses côtes, plates et sablonneuses, sont couvertes de glaces entassées. Elle renferme des montagnes volcaniques. Elle a été découverte par Jean Mayen, en 1611.

Jean-de-Jérusalem (Ordre de Saint-). V. MALTE (chevaliers de).

Jeanne (La papesse). D'après plusieurs chroniques du moyen âge et l'histoire des papes de Platina, une femme, originaire de Mayence, aurait occupé, par ruse, la chaire de saint Pierre entre Léon IV et Benoît III, vers 855. La chronologie mieux étudiée a démontré l'in vraisemblance de cette fable, dont les protestants eux-mêmes, dont Bayle, Basnage, Dumoulin, Bochart, ont fait voir la fausseté. Pour l'expliquer, on a dit que la faiblesse de Jean VIII, a bien pu lui faire donner le surnom de *femme*. Ne peut-on pas croire que l'influence féminine des Théodora, des Marozia, sur le saint-siège, au x^e siècle, a donné naissance à cette imposture ou à cette légende trop longtemps populaire?

Jeanne, comtesse de Flandre et de Hainaut. V. HAINAUT (Jeanne de).

Jeanne de Bourgogne, reine de France, fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, épouse de Philippe V, fut accusée d'adultère en 1315, enfermée au château de Dourdan et reprise par son époux. Elle mourut en 1325. Plusieurs écrivains ont soutenu son innocence. — Il ne faut pas la confondre avec *Jeanne de Bourgogne*, petite-fille de saint Louis par sa mère, épouse de Philippe VI de Valois, morte en 1348.

Jeanne I^{re}, reine de Naples, fille de Charles, duc de Calabre, née en 1327, succéda à son grand-père, le roi Robert, en 1343. Depuis longtemps fiancée à son cousin, André de Hongrie, elle l'épousa, puis le fit étrangler, suivant l'opinion commune, en 1345, au château d'Aversa. Elle se maria alors à Louis de Tarente, également son cousin; mais fut forcée de fuir en Provence devant l'armée de Louis de Hongrie, qui venait venger son frère. Elle vendit alors Avignon au pape Clément VI, qui la déclara innocente du meurtre de son mari, et elle put rentrer à Naples en 1352. Après la mort de Louis de Tarente, 1362, elle épousa Jacques, roi de Majorque, qui se brouilla bientôt avec elle, et se retira en Espagne. Elle adopta alors Charles de Durazzo, son cousin; mais lorsque Jeanne se maria, en 1376, à Othon de Brunswick, Charles de Durazzo se déclara contre elle, et fut soutenu par Urbain VI. Jeanne reconnut le pape d'Avignon, Clément VII, et, par son conseil, fit un second testament en faveur de Louis, duc d'Anjou, frère de Charles V. Charles de Durazzo envahit le royaume de Naples, sans trouver de résistance, prit Jeanne, l'enferma à Muro et la fit étouffer entre des matelas, 1382. Elle avait protégé les savants et les poètes, dont plusieurs ont célébré ses vertus; mais la plupart des écrivains lui ont adressé des reproches qui paraissent mérités.

Jeanne II, reine de Naples, fille de Charles de Durazzo, née en 1370, succéda à son frère Ladislas, en 1414. Veuve de Guillaume d'Autriche, dès 1406, elle livra tout le pouvoir à son amant Pandolfello Alapo. Elle se remaria néanmoins à Jacques de Bourbon, comte de la Marche, qui fit trancher la tête à l'odieux favori. Jeanne fut d'abord enfermée; puis sembla se réconcilier avec son mari et le retint prisonnier à son tour. Jacques parvint à fuir et se fit religieux en France. Jeanne se laissa alors gouverner par Caracciolo, qu'elle nomma grand-sénéchal. Menacée par Louis III d'Anjou, qui faisait revivre les prétentions de sa famille, elle adopta Alphonse V, roi d'Aragon et de Sicile; mais ils se brouillèrent bientôt, et la guerre désola Naples et le royaume. Au milieu de ces luttes, Caracciolo, qui vivait dans une sorte de disgrâce, périt assassiné, 1432; Jeanne fit un autre testament en faveur de Louis III d'Anjou, puis en faveur de son frère René. Elle mourut en 1435; et les deux partis, aragonais et angevin, se disputèrent longtemps sa succession.

Jeanne de France, fille de Louis XI, née en 1464, petite et contrefaite, épousa en 1476 son cousin, le duc

d'Orléans. Cette union fut malheureuse. Lorsque le duc d'Orléans fut devenu le roi Louis XII, 1498, il fit prononcer le divorce, à la suite d'un procès presque scandaleux. Jeanne se retira à Bourges, où elle fonda l'ordre de l'*Annonciade*. Elle mourut en 1505, fut regardée comme une sainte, et a été béatifiée par Benoît XIV. On la fête le 4 février.

Jeanne Henriquez, fille de l'amirante de Castille, née vers 1425, épousa, en 1444, Jean, roi de Navarre, qui devint roi d'Aragon, en 1458. Elle persécuta don Carlos, prince de Viane, fils d'un premier lit, et fut la cause principale de ses malheurs. Elle eut à lutter contre les Catalans soulevés et mourut en 1468. Elle fut mère de Ferdinand le Catholique.

Jeanne, reine de Castille, née en 1438, fille d'Édouard, roi de Portugal, épousa, en 1455, le roi de Castille, Henri IV. On l'accusa bientôt d'avoir pour amant Beltran de la Cueva, favori du roi, et lorsqu'elle accoucha d'une fille, en 1462, l'on donna publiquement à l'enfant le nom de *Beltraneja*. Les seigneurs castillans se soulevèrent contre les deux époux; Jeanne, coupable de nouvelles amours, mourut quelques mois après Henri IV, 1475.

Jeanne de Castille, surnommée *Beltraneja*, fille de la précédente, née en 1462, fut offerte en mariage par le roi Henri IV au prince Jean de Portugal, puis au duc de Guyenne, frère de Louis XI. A la mort du roi de Castille, Alphonse V de Portugal, oncle de Jeanne, soutenu par plusieurs seigneurs castillans, se proposa de l'épouser, mais il fut vaincu à Toro par Isabelle et Ferdinand, 1476; il conclut la paix en 1479, et abandonna les prétentions de Jeanne. Elle prit alors le voile dans le couvent de Sainte-Claire à Coimbre, mais conserva un grand État, continua de se considérer comme reine légitime et mourut dans le palais de Lisbonne en 1530. Ferdinand le Catholique, après la mort d'Isabelle, lui avait vainement proposé sa main.

Jeanne la Folle, reine de Castille, fille de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, née en 1479, épousa en 1496, à Lille, Philippe le Beau, archiduc d'Autriche. Elle devint par la mort de son frère, le prince des Asturies, et de sa sœur aînée, la reine de Portugal, héritière présomptive de la couronne de Castille. D'un caractère fier et emporté, jalouse de son mari qu'elle aimait avec passion, et qui la délaissait, elle donna, dit-on, des signes d'aliénation mentale et de folie furieuse. A la mort d'Isabelle, elle fut proclamée reine de Castille, 1504. Philippe voulait rester seul maître du pouvoir et songeait à la faire interdire, lorsqu'il mourut en 1506. Plongée dans un morne désespoir, Jeanne se laissa diriger par son père Ferdinand et vint s'établir à Tordesillas, où elle veillait sur le tombeau de son mari. Cependant le roi d'Angleterre, Henri VII, ne craignit pas de demander sa main; Ferdinand fit une réponse évasive. En 1516, Charles ne fut reconnu roi qu'en associant à son nom celui de sa mère; les révoltés des *comuneros* invoquèrent le nom et l'autorité de Jeanne, lorsqu'ils se soulevèrent. La malheureuse princesse, qui ne sortit jamais de l'enceinte du palais de Tordesillas, mourut seulement en 1554. Elle avait eu deux fils, Charles-Quint et Ferdinand d'Autriche; quatre filles, Isabelle, reine de Danemark, Eléonore, reine de Portugal et de France, Marie, de Hongrie, et Catherine, de Portugal. Sa folie a été révoquée en doute.

Jeanne d'Albret, reine de Navarre, née à Pau en 1528, fille de Jean II d'Albret et de Marguerite de France, sœur de François I^{er}, fut demandée en mariage par Charles-Quint, pour son fils Philippe; mais fut fiancée, par François I^{er}, au duc de Clèves, puis épousa, en 1548, Antoine de Bourbon, duc de Vendôme. Elle succéda à son père, 1555, dans la souveraineté de la basse Navarre, du Béarn, des pays d'Albret, de Foix, d'Armagnac, etc. Elle montra dès lors « une âme entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires et le cœur invincible aux adversités, » comme dit d'Aubigné. Elle défendit ses États contre l'avidité de Henri II, contre les prétentions de la cour d'Espagne, repoussa l'inquisition et embrassa le protestantisme. Elle sut déjouer les complots tramés contre elle, surtout quand elle eut perdu son mari, en 1562. Elle établit le calvinisme dans son royaume, en 1567, amena une armée de protestants au prince de Condé et à Coligny, prodigua ses trésors pour la défense de la cause, et, après la mort de Condé à Jarnac, ranima le courage des calvinistes, leur présenta son fils, Henri de Béarn, et son neveu, le jeune prince de Condé, enfin, fut, avec Coligny, l'âme de la lutte pendant la 3^e guerre civile.

Malgré ses défiances, elle consentit au mariage de son fils avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX; elle se décida à rejoindre la cour à Blois, fut parfaitement accueillie par Catherine de Médicis, mais mourut à Paris, le 9 juin 1572. On prétendit qu'elle avait été empoisonnée au moyen d'une paire de gants parfumés. Elle écrivait bien en prose et en vers; quelques-uns de ses sonnets ont été imprimés dans le recueil de Joachim Dubellay. Elle laissait deux enfants; Henri, qui fut plus tard le roi Henri IV, et Catherine de Navarre.

Jeanne d'Arc ou **Darc**, née le 6 janvier 1412, à Domremy, sur les frontières de Champagne et de Lorraine, était la fille de Jacques Darc, laboureur, et d'Isabelle Romée. De bonne heure, au milieu des horreurs de la guerre des Bourguignons et des Armagnacs, l'âme tendre et rêveuse de la jeune fille fut exaltée par un enthousiasme mystique et patriotique. Elle entendit des voix qui lui ordonnaient d'aller en France pour délivrer le royaume; elle vit sainte Marguerite, sainte Catherine et saint Michel, qui lui promettaient leur secours. Son père s'opposa longtemps à ses ardens désirs; enfin, elle gagna son oncle, André Laxart, qui parla d'elle et de sa mission à Robert de Baudricourt, capitaine royaliste de Vaucouleurs; il fut repoussé. Cependant de vagues prophéties couraient parmi le peuple, et annonçaient que des Marches de Lorraine, proche du Bois-Chenu, sortirait une jeune fille qui délivrerait la France. En 1429, au moment du siège d'Orléans, Jeanne revint à Vaucouleurs; son exaltation l'avait déjà rendue populaire, et le duc de Lorraine, malade, avait voulu la voir. Baudricourt finit par céder aux instances de la jeune fille patriotiquement inspirée. Il lui donna un équipement militaire, une escorte, et elle partit le 29 février 1429. Son voyage, à travers un pays ennemi, fut comme un premier miracle; elle atteignit Sainte-Catherine-de-Fierbois en Touraine, et arriva le 6 mars à Chinon. Introduite dans le château, elle reconnut Charles VII, qui s'effaçait au milieu de seigneurs richement vêtus, lui parla de secrets qu'il ne croyait connus que de lui seul, et lui annonça hardiment sa glorieuse mission. Elle fut examinée, interrogée par les docteurs de l'université de Poitiers, qu'elle émerveilla; le peuple était plein d'enthousiasme et d'espoir; le roi se décida à accepter ce secours extraordinaire. On lui donna un état ou commandement militaire; elle reçut des armes, l'épée miraculeuse de Sainte-Catherine-de-Fierbois, une lance, une petite hache, un étendard, et elle partit de Blois le 25 avril 1429, pour faire lever le siège d'Orléans. Elle entra dans la ville, malgré les Anglais surpris, au milieu des flots pressés de la population émerveillée; elle conduisit elle-même les Français à l'attaque des bastilles ennemies, et, quoique blessée, décida la victoire par sa contenance assurée. Une terreur superstitieuse s'était emparée des Anglais; ils fuyaient devant l'envoyée du ciel ou devant la sorcière; dans la nuit du 7 au 8 mai, ils levèrent le siège. Jeanne courut aussitôt chercher le roi à Loches pour le conduire au sacre de Reims. Meung, Jargeau, Beaugency, Janville furent emportés, et la belle victoire de Patay fit tomber toutes les objections. On marcha sur Reims. Le voyage fut triomphal; toutes les villes, Auxerre, Saint-Florentin, Troyes, Châlons-sur-Marne, Reims, ouvrirent leurs portes. Le 17 juillet, Jeanne, son étendard à la main, assistait au sacre de Charles VII. Sa renommée s'était déjà répandue dans toute la France, et même au delà du Rhin et des Alpes; les populations s'agenouillaient sur son passage, l'adoraient, lui demandaient des miracles. Sa mission n'était pas encore terminée; elle entraîna le roi sur la route de Paris; presque toutes les villes de la Picardie se soumettaient ou allaient se soumettre; mais les trop prudents conseillers de Charles VII se défiaient de l'enthousiasme qu'ils ne comprenaient pas; Jeanne ne fut pas secondée au siège de Paris, elle fut blessée à l'assaut de la porte Saint-Honoré, elle fut forcée d'abandonner la capitale, et elle fut reconduite dans les cantonnements au sud de la Loire. Elle continua cependant de guerroyer; elle se jeta dans Compiègne, assiégée par les Bourguignons; dans une sortie, la retraite lui fut coupée; elle fut prise par le bâtard de Wandonne, le 23 mai 1430, et remise par lui à son capitaine, Jean de Luxembourg, comte de Ligny.

Avec l'assentiment du duc de Bourgogne, il la vendit pour 16,000 livres aux Anglais qui la réclamaient. Elle voulut vainement s'échapper du château de Beaufort, en s'élançant du haut du donjon; elle fut conduite au château de Rouen. Les politiques de l'Angleterre décidèrent, pour regagner l'opinion publique, qu'elle serait

jugée comme hérétique et sorcière. L'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, vendu aux Anglais et désirant l'archevêché de Rouen, fut leur principal instrument; il présida le tribunal ecclésiastique chargé de juger l'héroïne; alors commença, 20 février 1431, ce procès inique où Jeanne Darc fut plus grande, plus sublime que jamais, d'une éloquence naïve et forte, d'un bon sens qui déroulait toutes les subtilités, d'une foi simple et fervente, qui ne donnait aucune prise, toujours pleine d'amour pour la France, de respect pour son roi qui l'abandonnait. Elle signa, avec une ignorance ingénue, une abjuration différente de celle qu'on lui avait lue; elle fut condamnée à une prison perpétuelle, avec défense de porter jamais des habits d'homme. Les Anglais étaient furieux; ils voulaient sa mort. Alors on lui enleva, pendant la nuit, ses vêtements de femme; elle fut forcée de reprendre son armure, on la condamna, comme relapse, à être brûlée vive, et la sentence fut odieusement exécutée sur la place du Vieux-Marché, le 30 mai 1431. Le courage de l'héroïne ne s'était pas démenti; sa mort fut un martyre; la cause des Anglais fut à jamais condamnée. — Charles VII se repentit plus tard de son incroyable indifférence, de sa coupable ingratitude. Il provoqua, en faveur de Jeanne Darc, une tardive réhabilitation; il fut secondé par le pape Calixte III; la sentence fut prononcée à Rouen le 7 juillet 1456. La famille de Jeanne fut anoblie, sous le nom de du Lys; et tous les ans, le 8 mai, une procession solennelle a rappelé depuis à Orléans la mémoire de la libératrice. On lui a élevé à Orléans, à Domremy, des statues; mais, avec la belle et touchante statue que lui a consacrée la princesse Marie d'Orléans, le plus noble hommage rendu à cette chère et glorieuse mémoire, c'est l'ouvrage de M. Jules Quicherat: *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, 5 vol. in-8°. L'histoire de Jeanne Darc a été souvent racontée avec le plus vif intérêt par Lebrun des Charmettes, 1817, 4 vol. in-8°, Michelet, Barante, H. Martin, Vallet de Virville, Barthélemy de Beauregard, Desjardins, H. Wallon, etc.

Jeanne de Flandre, femme du duc de Bretagne, Jean IV, continua la guerre, après la captivité de son mari, soutint héroïquement un long siège à Hennebont, 1342, et eut pour adversaire Jeanne de Penthièvre, femme de Charles de Blois; de là le nom de *Guerre des deux Jeanne* donné à la guerre de la succession de Bretagne.

Jeanne de Penthièvre, nièce du duc de Bretagne, Jean III, femme de Charles de Blois, neveu de Philippe VI, soutint ses droits à la succession de Bretagne contre son oncle, Jean IV de Montfort. Pendant la captivité de son mari, elle dirigea la guerre contre Jeanne de Flandre; plus tard, après la mort de Charles de Blois à Auray, elle dut, par le traité de Guérande, 1365, renoncer à ses droits sur la Bretagne.

Jeanne Hachette. V. HACHETTE.

Jeannin (PIERRE), homme d'Etat, né à Autun, 1540-1622 (?), fils d'un tanneur, échevin de sa ville, étudia à Paris, à Bourges, sous Cujas, et fut reçu avocat à Dijon, en 1569. Membre élu du conseil de Bourgogne, il empêcha la Saint-Barthélemy à Dijon, fut député du tiers aux états généraux de Blois, 1576, conseiller, puis président, au parlement de Bourgogne. Pendant la Ligue, il servit le duc de Mayenne et le parti catholique; il put dès lors déployer ses talents remarquables de négociateur; il joua un rôle actif aux Etats de 1595, et s'efforça vainement de rétablir la paix. Henri IV apprécia l'honnêteté du président Jeannin, l'employa pour les négociations de Vervins, 1598, de Lyon, 1601, le fit entrer au conseil d'Etat et le nomma intendant des finances. Ce fut lui qui, après plusieurs années de bonne et heureuse diplomatie, fit signer, en 1609, la trêve de douze ans, qui assurait l'indépendance des Provinces-Unies. Henri IV, qui l'estimait singulièrement, l'avait prié d'écrire l'histoire de son règne. Après la mort du roi, il servit la régente, comme ministre des finances, défendit plusieurs fois Sully, et, quoique catholique zélé, évita toujours toute exagération. Il fut honnête, désintéressé, estimé; un prince, pour l'embarrasser, lui demandait de qui il était fils; il répondit fièrement: « De mes vertus ». *Les Négociations du président Jeannin* ont été bien des fois réimprimées depuis la première édition, donnée en 1656, in-fol., par l'abbé Nicolas de Castille, son petit-fils.

Jébuséens, peuple de la terre de Chanaan, qui avait pour capitale *Jebus* (Jérusalem), à l'O. de la mer Morte. Ils furent soumis par David.

Jéchonias. V. JOACHIM.

Jedburgh, ch.-l. du comté de Roxburgh (Ecosse), à 64 kil. S. E. d'Edimbourg, sur la Jed. Belle église gothique du XII^e s.; fabr. de draps, flanelles, bonneteries; 6,000 hab.

Jefferson, capit. de l'Etat de Missouri (Etats-Unis), près du confluent du Missouri et de l'Osage, à 1,000 kil. O. de Washington; 4,000 hab.

Jefferson, rivière qui vient des montagnes Rocheuses et forme l'une des branches du Missouri.

Jefferson (THOMAS), 3^e président des Etats-Unis, né à Shadwell (Virginie), 1743-1826, fit d'excellentes études de droit, sous Georges Wythe, fut avocat en 1767, et membre de l'assemblée de Virginie, en 1769. Il fut l'un des adversaires les plus éloquents et les plus actifs des prétentions de la métropole. Membre du congrès général de Philadelphie, il rédigea la déclaration d'indépendance de 1776. Nommé gouverneur de la Virginie, 1779, il écrivit, au milieu des embarras de toute nature, l'intéressant ouvrage qui a pour titre : *Notes sur la Virginie*. Deux fois désigné pour aider Franklin dans sa mission en Europe, il fut définitivement chargé, en 1784, de négocier avec lui et Adams des traités de commerce avec les puissances étrangères; et, en 1785, il fut nommé ministre à la cour de Versailles; il ne parut pas indigne de succéder à Franklin, et vit avec plaisir commencer la Révolution; il conserva toute sa vie le souvenir des années heureuses qu'il avait passées à Paris : « Tout homme a deux patries, disait-il, la sienne et la France ». Il fut rappelé par Washington, devenu président des Etats-Unis, 1789, et fut secrétaire d'Etat, 1790. Il défendit dans le cabinet et au dehors les idées et les intérêts du parti démocratique, ennemi de l'autorité du gouvernement central. Vice-président des Etats-Unis, en 1797, il fut nommé président, en 1801, et réélu, en 1805; son succès assura, pour de longues années, la victoire du parti antifédéraliste. Il montra, comme président, une simplicité ultra-républicaine, et administra avec intelligence et fermeté. La Louisiane fut cédée par la France aux Etats-Unis, 1803; il songea à reconnaître, pour l'exploiter, le territoire de l'ouest, qui s'étend du Mississipi au Pacifique; sous ses auspices, Levis et Clarke accomplirent leur célèbre voyage d'exploration. Dans sa retraite, Jefferson entretenait une correspondance très-étendue avec ses amis des deux mondes; il fit établir une université dans la Virginie, à Charlottesville, 1818; des embarras d'argent le forcèrent à vendre sa propriété par voie de loterie, avec l'autorisation de la législature; il mourut l'année suivante. Il a été l'un des représentants les plus remarquables et les plus dévoués de la démocratie moderne; il n'a accepté le pouvoir que comme une nécessité dangereuse et suspecte. *Ses Mémoires et sa correspondance* ont été publiés par J. Randolph, son petit-fils, 4 vol. in-8^o; ses *Rapports* ont paru en 1853, par ordre du congrès. Sa vie a été souvent écrite, par Tucker, Randall, etc., et par M. de Witt.

Jeffrey (FRANCIS), critique et homme politique anglais, né à Edimbourg, 1773-1850, étudia à Edimbourg et à Glasgow, et fut l'un des membres les plus brillants de la *Speculative Society*, où il lisait des *Essais* de littérature et de politique. Il réussit peu, comme avocat; fut l'un de ceux qui conçurent l'idée de la *Revue d'Edimbourg*, 1802, et, dès le 4^e numéro, en prit la direction, qu'il conserva jusqu'en 1829. Comme critique littéraire et comme politique, il en fut l'âme. En 1821, il fut élu lord recteur de l'université de Glasgow, et déploya une grande activité en faveur du parti whig, dont il avait toujours défendu la cause. Membre de la chambre des communes, en 1830, il prit part aux débats de la réforme, devint lord-avocat d'Ecosse, puis lord-juge à la cour suprême. Il réunit, en 1843, ses articles de la *Revue d'Edimbourg*, qui forment 4 vol. d'*Essais*.

Jeffreys (GEORGE, lord), chancelier d'Angleterre, né à Acton (Denbigh), vers 1640, mort en 1689, d'abord simple avocat, acquit une sorte de popularité bruyante parmi les marchands de Londres et devint juge de la cité. Dès lors il commença à déployer ce cynisme de langage et de conduite qui l'a rendu célèbre et odieux. Il se vendit à la cour, et se fit effrontément tory et papiste, au service du duc d'York. Il eut un avancement scandaleux, et, malgré le dégoût qu'il inspirait à Charles II, devint président du Banc du Roi; le meurtre judiciaire de William Russell et de Sidney fut son premier exploit; il fit enlever les franchises de la cité de Londres, puis entra au conseil, sous Jacques II, et à la Chambre haute. Il fut le plus ardent conseiller des

mesures de violence et d'iniquité qui marquèrent le règne de Jacques II; il fut surtout implacable lorsqu'il parcourut les provinces, après la défaite de Monmouth; le souvenir des *sanglantes assises* de Jeffreys, de son impitoyable brutalité, de ses affreuses plaisanteries, est resté odieux dans toute l'Angleterre. Il en fut récompensé par le titre de chancelier. A la chute de Jacques II, il voulut fuir, déguisé en matelot; il fut reconnu, insulté par la foule, qui voulait le mettre en pièces, et conduit à la Tour, où il reprit ses habitudes d'impudence et d'ivrognerie, et où il mourut bientôt, au milieu des hallucinations d'une folie furieuse.

Jefremow, v. du gouvernement de Toula (Russie); 8,000 hab.

Jegun, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. d'Auch (Gers). Eaux minérales; céréales; 1,933 hab., dont 781 agglomérés.

Jéhovah, nom mystérieux de Dieu, que Moïse fit le premier connaître, et que le grand-prêtre des Juifs seul prononçait une fois par an dans le temple, pendant la fête de l'expiation solennelle. Il signifie *l'Etre existant par lui-même, ou plutôt Celui qui est, qui a été et qui sera, l'Eternel*.

Jéhu, fils de Josaphat, roi d'Israël, 876-848 av. J. C., d'abord officier dans l'armée de Joram, fut sacré roi par l'ordre d'Elisée, et accomplit les vengeances divines en faisant périr toute la famille de l'impie Achab : Joram, Ochosis, Jézabel, tous les fils d'Achab, furent égorgés. Mais lui-même se laissa entraîner à l'idolâtrie, et ses Etats furent ravagés par Hazaël, roi de Syrie.

Jéhu (Compagnies de), bandes de royalistes, qui, dans le Midi surtout, après le 9 thermidor, exercèrent de sanglantes représailles contre les Terroristes, et dont les excès se prolongèrent jusque sous le Directoire. On les retrouve à l'époque de la réaction royaliste de 1815.

Jéliotte (PIERRE), chanteur, né près de Toulouse, 1711-1782, eut une grande réputation à l'Opéra de Paris, de 1753 à 1755. Sa voix de haute-contre était belle et son expression dramatique.

Jemmapes, village du Hainaut (Belgique), à 6 kil. O. de Mons, au confl. de la Trouille et de la Haine. Commerce de houille. Victoire de Dumouriez sur les Autrichiens, 6 nov. 1792; 5,000 hab. — Le départ. de JEMMAPES, sous la République et l'Empire, correspondant au Hainaut, avait pour ch.-l. Mons, et pour sous-préfectures Tournay et Charleroi.

Jemmapes, colonie agricole de l'arr. de Philippeville, dans la prov. de Constantine (Algérie), dans une contrée fertile. Eaux minérales; marché arabe, céréales, chènes-lièges.

Jemtland ou **lœmtland,** lœn du Norrland (Suède), comprenant les anciennes provinces du Jemtland et de Herjedalen. Il a 50,000 kil. de superficie et 65,000 hab. Le ch.-l. est *Oestersund*.

Jenkinson (ANTOINE), voyageur anglais du XVI^e s., visita la Russie et une partie de l'Asie occidentale, 1558 et 1561; il fut ambassadeur d'Elisabeth auprès d'Ivan IV, 1566, 1572. Ses *Lettres* sont reproduites dans les recueils de Purchas et de Thévenot.

Jenkinson (CHARLES). V. LIVERPOOL (Comte de).

Jenner (EDOUARD), médecin anglais, né à Berkeley (Glocester), 1749-1823, pratiqua la médecine à Cheltenham et à Londres, tout en s'occupant avec succès d'histoire naturelle. Vers 1776 il observa que le *cowpox* (*variola vaccinae*), maladie des vaches, lorsqu'il était inoculé à l'homme, le préservait de la petite vérole. A Londres, il fit de nouveaux essais, répéta les expériences, répondit aux objections et eut le bonheur de voir tous les pays adopter vers la fin du XVIII^e siècle l'inoculation de la vaccine. Les chirurgiens et médecins de la marine royale firent frapper une médaille en son honneur, 1801; le parlement lui vota, en 1802, une récompense de 10,000 livres sterling, en 1807, une nouvelle somme de 20,000 livres. Toutes les académies s'empressèrent de l'accueillir dans leur sein. Une statue lui a été élevée dans la cathédrale de Gloucester, une autre à Trafalgar-Square (Londres); à Paris, on lui a érigé une statue dans la cour de l'École de médecine. On a de lui plusieurs livres et mémoires intéressants sur ses études et ses découvertes, et principalement : *An Inquiry into the Causes and effects of the Variola vaccinae*, 1798, in-4^o; *The Origin of the Vaccine Inoculation*, 1801, in-4^o, etc.

Jenson. V. JANSON.

Jenyns (SOAME), littérateur anglais, né à Bottesham (Cambridge), 1704-1787, membre des Communes de 1742 à 1780, a publié un poème spirituel sur *l'Art de*

la danse, un *Traité de l'évidence de la religion chrétienne*, 1774, in-12, trad. par Letourneur, etc. Ses *Œuvres* forment 4 vol. in-8°, Londres, 1790-93.

Jeoire-en-Faucigny (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. de Bonneville (Haute-Savoie). Carrières de marbre et de plâtre; soieries, pétrifications; 1,850 hab.

Jephté, 9^e juge d'Israël, d'une naissance illégitime, chassé par son père, se retira dans le pays de Tod et se mit à la tête d'une troupe d'aventuriers. Attaqués par les Ammonites, les Hébreux le mirent à leur tête. Il battit les ennemis, mais fit vœu d'offrir au Seigneur le premier être vivant qu'il verrait sortir de sa maison, à son retour. Il rencontra sa fille, venant au-devant de lui avec ses compagnes. Suivant les uns, il l'immola; selon d'autres, il la consacra à Dieu. Jephté battit encore les Ephraïmites et en tua 42,000; il fut six ans juge d'Israël.

Jérémie, l'un des 4 grands prophètes, de la tribu de Benjamin, vivait de 650 environ à 590 av. J. C. Il était fils du prêtre Helcias et reçut très-jeune le don prophétique, sous le règne de Josias, roi de Juda. Repoussé par ses compatriotes d'Anatoth et même par ses parents, il se rendit à Jérusalem. Là il prophétisa, au milieu des malheurs du peuple sous Joachim et Sédécias, jusqu'à la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor. Il fut souvent persécuté et suivit beaucoup de Juifs qui se réfugiaient en Egypte. Suivant les uns, il y fut lapidé; selon d'autres, il revint mourir en Judée. On a de lui : des *Prophéties*, en 55 chapitres, qu'il dicta à son disciple Baruch, et ses *Lamentations*, dans lesquelles il déplore les malheurs de Jérusalem.

Jérémie, v. d'Haïti, port sur le golfe de Léogane, à 190 kil. O. de Port-au-Prince. Commerce de produits coloniaux; 5,000 hab.

Jéricho (auj. *Rihah*), v. de Palestine, sur un affluent du Jourdain, à 30 kil. N. de Jérusalem, d'abord l'une des places principales des Hébreux, fut prise par Josué; ses murailles tombèrent au bruit des trompettes. Elle fut rebâtie et fit partie de la tribu de Benjamin. Titus la prit en 70.

Jerningham (EDOUARD), poète dramatique anglais, né dans le Norfolk, 1727-1812, fut prêtre catholique. Il a écrit plusieurs petits poèmes, le *Déserteur*, les *Funérailles du moine de la Trappe*, le *Curé suédois*; deux tragédies, *Marguerite d'Anjou* et le *Siège de Berwick*; une comédie, *l'Héritière du pays de Galles*. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1806.

Jéroboam I^{er}, roi d'Israël, de 962 à 944 av. J. C. Il était chargé de percevoir les impôts, pendant le règne de Salomon; il fut disgracié et forcé de se réfugier en Egypte. Sous Roboam, il profita du mécontentement causé par les exactions de ce prince et fut reconnu roi par dix tribus. Il établit sa résidence à Sichem, et pour détacher encore plus ses sujets de l'héritier de David, il introduisit le culte d'Apis et des idoles, à Dan, à Béthel. Il fut toujours en guerre avec Roboam.

Jéroboam II, roi d'Israël, de 817 à 776 av. J. C., fils de Joas, fit de Samarie sa capitale, fut un roi impie et cependant prit aux Syriens Emath et Damas.

Jérôme (Saint), *Hieronymus*, Père de l'Eglise latine, né à Stridon (Dalmatie), vers 346, mort en 420, de parents riches, étudia à Rome sous Donat, s'occupant avec ardeur de beau langage, mais déjà chrétien; puis il voyagea en Gaule, sur les bords du Rhin, et dès lors se livra surtout aux études théologiques. Il parcourut ensuite plusieurs provinces d'Asie, se fit moine dans la solitude de Chalcis, près d'Antioche, apprenant les idiomes de l'Orient, pour mieux se préparer aux travaux dont il avait déjà l'idée. Quelques écrits le firent connaître; il revint à Antioche, se laissa ordonner prêtre, à la condition de n'être lié à aucune église locale, puis visita la Palestine et Constantinople, revint à Rome où l'avait appelé le pape Damase, et lui servit de secrétaire jusqu'à sa mort, 385. Il retourna alors en Orient et s'établit définitivement à Bethléem, où il devait passer le reste de sa vie. C'est là qu'il composa ses nombreux écrits, d'une éloquence puissante et originale; c'est de là qu'il exerça une grande autorité sur l'Eglise, si durement éprouvée pendant cette période. Il y traduisit en langue latine les saintes Ecritures; c'est la version appelée la *Vulgate*, qui a été adoptée par le concile de Trente comme seule canonique. Il ne cessa de combattre avec vigueur les opinions hétérodoxes; et secondé par deux dames romaines, pleines de charité, qui étaient venues le rejoindre à Bethléem, Paula et sa fille Eustochie, il put prodiguer des consolations et des secours aux malheureux chrétiens que l'invasion chas-

sait jusqu'en Palestine. Ses ouvrages renferment : Des *Lettres critiques ou exégétiques*; des *Traités* contre ses adversaires ou des *Vies* de saints (Paul l'ermite, Hilarion, Malchus, Pacôme, etc.); trois livres de *Dialogues* contre les Pélagiens; *De Viris illustribus seu de scriptoribus ecclesiasticis*; des ouvrages sur la langue hébraïque, des *Commentaires* sur les Ecritures; la traduction de la *Chronique d'Eusèbe*, avec des additions jusqu'en 378, etc. Les meilleures éditions des *Œuvres complètes* sont celles d'Erasmus, Bâle, 1516, 9 vol. in-fol.; de Marianus Victorinus, Rome, 1566, 9 vol. in-fol.; de Leipzig, 1684, 12 vol. in-fol.; de Martianay, Paris, 1695-1706, 5 vol. in-fol.; de Villarsi, Vérone, 1734-42, 11 vol. in-fol. — On fête saint Jérôme le 30 septembre.

Jérôme de Cardie, ami d'Eumène, secrétaire de Philippe, l'un des compagnons d'Alexandre, gouverna Thèbes pour Démétrius et s'attacha à Pyrrhus. Il avait écrit une *Vie d'Alexandre*.

Jérôme Emilliani (Saint), né à Venise, 1481-1537, servit d'abord dans les armées de sa patrie, puis fonda l'ordre des *Somasques*, pour recueillir les enfants abandonnés. On l'honore le 20 juillet.

Jérôme de Prague, disciple de Jean Hus, né à Prague vers 1378, mort en 1416, étudia à Paris, à Heidelberg, à Cologne, et partout scandalisa par la hardiesse des thèses qu'il soutint. Il répandit de bonne heure à Prague les opinions de Wiclef, et fut l'un des plus ardents partisans de Jean Hus. Lorsque celui-ci fut arrêté à Constance, Jérôme vint le rejoindre, 1415, puis s'enfuit précipitamment à Uberlingen. Il demanda un sauf-conduit à l'empereur Sigismond et au concile; le concile le cita à comparaître devant lui et lui adressa un sauf-conduit très-équivoque. Jérôme retournait en Bohême, lorsqu'il fut arrêté et conduit à Constance, chargé de chaînes. Il fut interrogé, menacé du supplice du feu et durement traité. Après la mort de Jean Hus, 1415, il subit un second interrogatoire et consentit à signer une rétractation. On le retint prisonnier; son procès recommença bientôt. Il se défendit avec courage contre les nombreuses accusations dirigées contre lui, il désavoua sa rétractation et réprouva l'injuste supplice de Jean Hus. Il fut condamné à mort et brûlé le 30 mai 1416. Ses *Œuvres* ont été publiées avec celles de Jean Hus.

Jérôme Bonaparte. V. NAPOLÉON.

Jérôme (Ermites de Saint-). On distingue : 1^o Les *Ermites de Saint-Jérôme* ou *Hieronymites*, ordre fondé par Thomas de Sienne, qui se répandit en Espagne et en Portugal, et fut confirmé par Grégoire XI, en 1373, sous la règle de Saint-Augustin; — 2^o *Moines ermites de Saint-Jérôme de l'observance*, ordre religieux fondé par Louis d'Olmédo, près de Séville, autorisé par Martin V, en 1424; — 3^o *Ermites de Saint-Jérôme de la congrégation du bienheureux Pierre de Pise*, ordre fondé en 1380 dans l'Ombrie; — 4^o *Ermites de Saint-Jérôme de Fiesole*, ordre fondé par Charles de Montegraneli, confirmé par le saint-siège en 1406.

Jerrold (DOUGLAS), littérateur anglais, né à Sherness (Kent), 1805-1857, fut marin, auteur, directeur de théâtre, rédacteur du *Punch*, fondateur de plusieurs journaux populaires, romancier. Il a composé des pièces originales qui ont eu du succès; il a publié *Heads of People*, galerie de types originaux, illustrés par Cruikshank, et traduite sous ce titre : *les Anglais peints par eux-mêmes*; *Men of character*, 1838, 3 vol. in-8°, etc.; plusieurs de ses romans sont estimés.

Jersey, Cæsarea, l'une des îles Anglo-Normandes, dans la Manche, à 25 kil. O. du départ. français de la Manche. Elle a 22 kil. sur 15. Les côtes sont escarpées; on y pêche des huîtres, des homards, des moules; la marine marchande fait un commerce assez actif. Le sol est montueux, la terre est fertile, et la végétation magnifique; aussi l'a-t-on surnommée l'*Émeraude de l'Angleterre*. La population, d'origine normande, est de 55,000 hab. Jersey, comme les autres îles Anglo-Normandes, appartient à l'Angleterre depuis le temps de Guillaume le Conquérant; elle est gouvernée par un lieutenant-gouverneur et par une cour de juges que nomment les citoyens. Les *États* comprennent ces juges, les connétables et les recteurs des 12 paroisses; le bailli les préside. La capit. est *Saint-Hélier*. V. *L'Archipel des îles normandes*, par M. Le Cerf, 1865.

Jersey ou Paulus-Hook, v. du New-Jersey (Etats-Unis), sur l'Hudson, en face de New-York. Poteries, faïence; fonderie de fer; commerce important; les navires peuvent y aborder sans être arrêtés par les glaces; 83,000 hab.

Jersey (New-). V. NEW-JERSEY.

Jérusalem (vision de la paix), appelée par les Grecs et les Latins *Hierosolyma* ou *Solyma*, par les Musulmans *El Kods*, la sainte, est située dans le sud de la Palestine, par 31° 46' lat. N. et 32° 52' long. E., à 53 kil. de Jaffa, et 31 kil. de la mer Morte. Elle s'élève près de la source du Cédron, sur plusieurs collines disposées en amphithéâtre : la colline de Sion au S., où étaient la citadelle et le palais de David; la colline d'Acra au N. O., se prolongeant par le Calvaire; le mont Moriah au N. E., où était le temple de Salomon. A l'E., mais en dehors de la ville, le Cédron formait la vallée de Josaphat, qui la séparait de la montagne des Oliviers. L'enceinte de Jérusalem a souvent varié; à l'époque de Josèphe, elle était de 53 stades; au temps des croisades, elle ne renfermait plus le sud de la colline de Sion ni les collines de Bezetha, au N. du Moriah. Environnée de murailles construites par Soliman II, en 1543, elle est aujourd'hui divisée en 4 quartiers : celui des Juifs, à l'O. de la colline de Sion; celui des Arméniens, à l'E.; celui des chrétiens, sur la colline d'Acra, autour du Saint-Sépulcre; celui des musulmans, sur le mont Moriah, autour de la mosquée d'Omar. Les principaux monuments sont l'*Eglise du Saint-Sépulcre*, reconstruite après l'incendie de 1811, sur l'emplacement de l'église de la Résurrection, qu'avait élevée Hélène, mère de Constantin; la mosquée d'Omar, que ce calife fit construire sur l'emplacement de l'ancien temple, vers 648; c'est l'une des belles œuvres de l'art byzantin. Jérusalem, qui compte, dit-on, 150,000 habitants, est une ville déchue, sans industrie et sans commerce; elle renferme à peine 45,000 hab. C'est le chef-lieu d'un sandjak de Syrie, dans le pachalik de Damas. Les cultes chrétiens y ont leurs églises, leurs couvents, leurs chefs; il y a des patriarches catholique, arménien, grec schismatique, un archevêque protestant que l'Angleterre et la Prusse y entretiennent depuis 1840. La possession des lieux saints, et surtout de l'église du Saint-Sépulcre, longtemps disputée par les Latins et les Grecs, a été l'une des occasions de la guerre d'Orient en 1854.

La ville, appelée d'abord *Salem*, puis *Jébus*, était la capitale des Jébuséens, peuple chananéen, qui se défendit contre les Hébreux jusqu'à David. Ce prince fit alors de Jérusalem, agrandie et embellie, la capitale de son royaume. Après le schisme, elle resta la capitale du royaume de Juda; elle fut prise par Sésac, roi d'Égypte, par Amasias, roi d'Israël, par Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, qui finit par la détruire en 587; le temple fut alors renversé. Après la captivité de Babylone, la ville fut rebâtie et le temple reconstruit par Zorobabel. Jérusalem fut visitée par Alexandre, puis disputée par les Ptolémées et les Séleucides, jusqu'au jour où, délivrée par les Machabées, elle reprit son indépendance et son importance. Elle fut soumise par Pompée, l'an 64 av. J. C., et devint la capitale d'Hérode, qui rétablit le temple, 17 av. J. C., mais éleva aussi un théâtre, un cirque, un temple dédié à Auguste. Elle fut alors le théâtre des plus grands événements de l'histoire du christianisme naissant, au temps de Jésus-Christ, de sa passion et des premières prédications des apôtres. Elle fut prise, après un siège horrible, et presque entièrement détruite par Titus, 70 ap. J. C.; le temple fut alors brûlé. Un dernier soulèvement des Juifs, sous Adrien, acheva la ruine de Jérusalem, 130. Ce prince fit construire une nouvelle ville qu'il nomma *Ælia Capitolina*, 135; mais Constantin lui rendit le nom de Jérusalem, et sa mère, Hélène, l'embellit, l'agrandit et éleva l'église de la Résurrection. Les pèlerinages commencèrent dès lors vers la ville sainte et le tombeau de Jésus-Christ. Prise en 614 par Chosroès II, roi de Perse, reprise par Héraclius, elle tomba au pouvoir des Arabes en 636. Mahomet avait songé à en faire le centre de sa religion nouvelle, et Jérusalem fut considérée comme une ville sainte par les musulmans; les Seldjoucides et les Fatimites s'en disputèrent la possession. Les croisés s'en emparèrent en 1099, et elle resta la capitale de leur royaume jusqu'en 1187; Saladin la leur enleva alors. Un moment restituée à Frédéric II, en 1229, elle fut définitivement ravie aux chrétiens par les Kharismiens, en 1244, retomba sous la puissance des mamelouks d'Égypte, 1382, et appartient aux Turcs ottomans depuis 1517, année de la conquête par Sélim I^{er}. — Le I^{er} concile se tint à Jérusalem en 51, sous la présidence de saint Pierre. On y déclara que les Gentils qui se convertiraient ne seraient pas astreints à la circoncision et aux pratiques spéciales ordonnées aux Juifs par Moïse. V. *Les saints Lieux, pèlerinage à Jérusalem*, par Mgr Mislin,

3 vol. in-8°; l'*Histoire de Jérusalem*, par M. Poujoulat, et le *Temple de Jérusalem*, par M. de Vogüé, etc.

Jérusalem (Royaume de). Il fut fondé en 1099, lors de la 1^{re} croisade. Il ne comprenait pas même toute l'ancienne Palestine; les principaux fiefs qui en dépendaient étaient : les principautés d'Antioche et de Tibériade, les comtés d'Edesse et de Tripoli. Les coutumes féodales de l'Occident y furent dès lors transportées; la législation très-curieuse du royaume est connue sous le nom d'*Assises de Jérusalem*. Mal soutenu par les chrétiens d'Europe, de bonne heure affaibli par les dissensions et par la corruption, ce petit royaume, entouré par les Musulmans, perdit sa capitale et presque tout son territoire, dès 1187. Son agonie se prolongea jusqu'à la prise de Saint-Jean-d'Acre, en 1291, par le sultan d'Égypte.

ROIS DE JÉRUSALEM.

Godefroy de Bouillon	1099
Baudouin I ^{er}	1100
Baudouin II	1118
Foulques d'Anjou	1131
Baudouin III	1144
Amauri	1162
Baudouin IV	1174
Baudouin V	1185
Guy de Lusignan	1186
Henri de Champagne	1192
Amauri de Lusignan	1197
Jean de Brienne	1209
Frédéric II, empereur	1229-1239.

Depuis cette époque plusieurs princes ont porté le titre de roi de Jérusalem; l'empereur d'Autriche et le roi d'Italie ne l'ont pas encore abandonné.

Jérusalem (JEAN-FRÉDÉRIC-GUILLAUME), théologien protestant, né à Osnabrück, 1709-1789, fonda et dirigea à Brunswick le *Collegium Carolinum*, puis le séminaire protestant de Riddagshausen; il s'efforça de répandre ses idées de *christianisme éclairé*, eut de la réputation et la mérita surtout par les qualités de son cœur. On a de lui : des *Sermons*, 2 vol. in-8°; des *Lettres sur les écrits de Moïse*; des *Considérations sur les vérités fondamentales de la Religion*, 2 vol.; *sur la Langue et la Littérature allemande*, etc.

Jervis (Lord). V. SAINT-VINCENT.

Jessen ou Jessensky (JEAN DE), en latin *Jessenius*, médecin hongrois, 1566-1621, fut professeur à Wittenberg, médecin des empereurs Rodolphe et Matthias; prit part à la révolte de Prague, en 1618, essaya de soulever ses compatriotes, et fut décapité à Prague par les ordres de Ferdinand II. On a de lui plusieurs ouvrages estimés d'anatomie et de chirurgie.

Jésuates, ordre religieux fondé par saint Jean Colombin de Sienna, 1563, et approuvé par Urbain V en 1567. On les nommait ainsi parce qu'ils répétaient sans cesse le nom de Jésus; saint Jérôme était leur protecteur. Ils soignaient les malades et composaient eux-mêmes les remèdes qu'ils distribuaient. Ils ont été supprimés en 1668; mais les religieuses jésuates ont continué d'exister.

Jésuites, COMPAGNIE OU SOCIÉTÉ DE JÉSUS, ordre religieux, fondé à Paris, en 1534, par l'Espagnol Ignace de Loyola, dans l'église de l'abbaye de Montmartre, et approuvé par le pape Paul III, en 1540. Au moment où le protestantisme s'appuyait sur le principe du libre examen, les jésuites furent institués pour défendre surtout le principe de l'autorité, base du catholicisme; aussi aux vœux ordinaires, prononcés par les religieux, ils ajoutèrent le vœu d'obéissance absolue aux ordres du souverain pontife. Ignace de Loyola écrivit pour eux ses *Exercices spirituels*, puis ses *Constitutions*; après lui, le P. Laynez, puis Claude Acquaviva, organisèrent définitivement la Société, comme elle est restée constituée. Le but qu'elle s'est toujours proposé, c'est le salut des âmes et la gloire de Dieu par le triomphe du catholicisme, sous les auspices du souverain pontife, *ad majorem Dei gloriam*. Pour atteindre ce but, les jésuites se sont consacrés à la propagation de la foi parmi les infidèles, à la conversion des hérétiques, à l'éducation de la jeunesse, à l'instruction des fidèles dans la doctrine et les vertus chrétiennes, et l'on doit reconnaître que, comme missionnaires, controversistes, professeurs, savants et directeurs, ils ont rendu de grands services, et souvent servi avec dévouement et habileté la cause du catholicisme. Ignace de Loyola fut le premier *général des clercs de la Compagnie de Jésus*; il vint s'établir à Rome,

et le pape leur donna une église, devenue célèbre, comme centre de l'ordre, sous le nom d'*il Gesu*. A sa mort, en 1556, les jésuites avaient déjà douze provinces en Europe et de nombreux missionnaires répandus en Afrique, en Amérique, aux Indes. Le gouvernement de la compagnie appartient au général, aidé d'un conseil d'*assistants* choisis dans les différentes nations, placé lui-même sous la surveillance d'un *admoniteur*. Des assemblées ou *congrégations générales* ont plein pouvoir législatif et décident les grandes affaires. La compagnie est divisée en *provinces*, dirigées par des *supérieurs provinciaux* que nomme le général. Il y a dans l'ordre 4 degrés : les *novices*, les *scolastiques* ou étudiants, les *coadjuteurs spirituels* et *temporels*, enfin les *profès*, qui ont prononcé tous leurs vœux et qui doivent avoir au moins 35 ans. Tous sont soumis à de nombreuses et longues épreuves et sont employés suivant leur capacité, dans l'intérêt général de l'ordre. Ils s'obligent à n'accepter aucune dignité ecclésiastique, sans un ordre formel du pape. — Cette puissante milice rencontra de nombreux obstacles dès son origine. Elle avait obtenu, en France, des lettres de réception de Henri II, dès 1550; mais l'Université et le parlement de Paris lui firent une vive opposition, et elle n'obtint la permission d'enseigner qu'en 1562. La lutte recommença contre les jésuites dans la dernière moitié du xvi^e siècle; ils furent bannis de France, en 1594, après l'attentat de Châtel, mais rappelés par Henri IV en 1603. Ils avaient été repoussés naturellement des pays protestants, et Elisabeth d'Angleterre les avait proscrits en 1581 et 1601. Au xvii^e siècle, ils eurent une grande influence, comme prédicateurs, professeurs, savants, confesseurs des rois; leurs missionnaires firent de belles conquêtes, surtout en Chine et au Paraguay; mais ils excitèrent de nombreux ennemis, jaloux de leur influence, effrayés de leurs doctrines, ennemis du catholicisme qu'ils défendaient, partisans du libre examen qu'ils combattaient. Depuis les *Lettres provinciales* de Pascal, la secte des jansénistes attaqua sans relâche les jésuites, leurs principes, leur morale. Ceux-ci furent soutenus par le gouvernement, et la bulle *Unigenitus* condamna solennellement leurs ennemis, en 1713. Mais la lutte continua au xviii^e siècle; les philosophes s'unirent aux jansénistes du parlement; plusieurs gouvernements eurent peur de leur influence; et, après avoir été longtemps triomphants, les jésuites furent à leur tour persécutés. Ils furent expulsés du Portugal par le ministre Pombal, 1759; de France par les parlements que soutenaient M^{me} de Pompadour et Choiseul, 1762; d'Espagne par Charles III, 1767; du royaume des Deux-Siciles, de Parme et de Plaisance; enfin, le pape Clément XIV, pressé par les princes de la maison des Bourbons, et pour rendre la paix à l'Eglise, abolit l'ordre en 1773. Les jésuites, dit-on, s'étaient refusés à modifier leurs statuts; et leur général, Ricci, aurait répondu : *Sint ut sunt, aut non sint*; qu'ils soient tels qu'ils sont, ou qu'ils ne soient pas. Ils continuèrent cependant à exister sous les noms de *Frères de la Croix*, de *Cordicoles*, de *Paccanarisses*; ils furent maintenus par Frédéric II, en Prusse; par Catherine II, en Pologne, avec l'autorisation secrète du pape. Pie VII les rétablit secrètement en 1800; solennellement pour la Russie, en 1801; pour tout le monde catholique, en 1814. Ils reparurent en France, sous le nom de *Pères de la Foi*, et, quoique non autorisés par la loi, devinrent très-puissants sous la Restauration, mais excitèrent de nouvelles haines, comme chefs du *parti de la Congrégation*; leurs établissements de Montrouge et de Saint-Acheul furent alors célèbres; leurs missions dans les départements firent beaucoup de bruit, jusqu'aux ordonnances de 1828, sous le ministère Martignac, qui les forcèrent à fermer leurs maisons d'éducation et à se transporter, pour la plupart, en Belgique (Brugelette), en Suisse (Fribourg), etc. Depuis 1848, ils ont profité de la liberté d'enseignement, pour fonder de nouvelles maisons d'éducation. On comptait, dans ces derniers temps, de 7 à 8,000 jésuites, répandus dans 19 provinces : Allemagne, Angleterre, Belgique, Espagne, France, Galicie, Irlande, Lyon, Maryland, Mexique, Missouri, Naples, Neerlande, Rome, Sicile, Toulouse, Turin, Venise.

Les généraux de l'ordre ont été :

Ignace de Loyola (espagnol), 1541;
Laynez (espagnol), 1558;
François de Borgia (espagnol), 1565;
Mercurian (belge), 1573;
Acquaviva (napolitain), 1581;

Vitelleschi (romain), 1615;
Caraffa (napolitain), 1646;
Piccolomini (florentin), 1649;
Gotifredo (romain), 1652;
Goswin Nickel (allemand), 1662;
Oliva (général), 1664;
De Noyelle (belge), 1682;
Gonzalès (espagnol), 1687;
Tamburini (de Modène), 1706;
Retz (de Bologne), 1730;
Visconti (de Milan), 1751;
Centurioni (de Gènes), 1755;
Ricci (de Florence), 1758;
Caren, 1800;
Grüber, 1802;
Brozowski (polonais), 1805;
Fortis (de Vérone), 1820;
Roothaan (hollandais), 1838;
Becks (belge), 1853.

L'Histoire des jésuites a été écrite par Orlandini et Sacchini, 6 vol. in-fol.; par Jouvenoy, 1 vol. in-fol.; par Bartoli; par Créteineau-Joly, 6 vol. in-8° et in-12; par l'abbé Guettée, 1858. On peut consulter : de l'*Existence et de l'institut des Jésuites*, par le P. de Ravignan; *Clément XIII et Clément XIV*, par le même; *des Jésuites par un jésuite*, par le P. Cahour, 2 vol. in-18; *la Compagnie de Jésus depuis sa fondation*, par Archier; et les ouvrages de Saint-Priest et du P. Theiner sur la chute des Jésuites, etc.

Jésus-Christ, c'est-à-dire le sauveur des hommes et l'oint du Seigneur, le *messie* annoncé par les prophètes, fils de Dieu dans l'éternité, fils d'Abraham et de David dans le temps, naquit de la vierge Marie, dans une étable de Bethléem, où ses parents, Joseph et Marie, étaient allés se faire inscrire pour le dénombrement ordonné par Auguste, la nuit du 25 décembre de l'an 4 avant l'ère chrétienne. Adoré par les mages, que guidait une étoile miraculeuse, salué par les bergers, l'enfant divin échappa à la persécution d'Hérode; il fut emmené par ses parents en Egypte. A son retour, il fut élevé à Nazareth par Marie et Joseph, passant trente années dans une vie obscure et travaillant comme un artisan à faire des jugs et des charrues. Déjà, cependant, dès l'âge de 12 ans, il avait étonné les docteurs de Jérusalem par la sagesse de ses paroles. Ce n'est pas ici le lieu de raconter la vie de Jésus; contentons-nous de rappeler ces quelques lignes éloquentes de Bossuet : « Après avoir été baptisé par saint Jean-Baptiste, la « quinzisième année du règne de Tibère, Jésus-Christ « commence à prêcher son Evangile, et à révéler les « secrets qu'il voyait de toute éternité au sein de son « père. Il pose les fondements de son Eglise par la vocation de 12 pêcheurs, et met saint Pierre à la tête de « tout le troupeau.... Il parcourt toute la Judée, qu'il « remplit de ses bienfaits; secourable aux malades, miséricordieux envers les pêcheurs.... Il annonce de « hauts mystères, mais il les confirme par de grands « miracles : il commande de grandes vertus, mais il « donne en même temps de grandes lumières, de grands « exemples et de grandes grâces.... Tout se soutient « en sa personne, sa vie, sa doctrine, ses miracles. La « même vérité y reluit partout : tout concourt à y faire « voir le maître du genre humain et le modèle de la « perfection....

« Quoiqu'il soit envoyé pour tout le monde, il ne « s'adresse d'abord qu'aux brebis perdues de la maison « d'Israël, auxquelles il était principalement envoyé; « mais il prépare la voie à la conversion des Samaritains et des Gentils.... Il ne cache point aux siens « les tristes épreuves par lesquelles ils devaient passer. « Il leur fait voir les violences et la séduction employées « contre eux, les persécutions, les fausses doctrines, « les faux frères, la guerre au dedans et au dehors, la « foi épurée par toutes ses épreuves; à la fin des temps, « l'affaiblissement de cette foi et le refroidissement de « la charité parmi ses disciples; au milieu de tous ces « périls, son Eglise et la vérité toujours invincibles.... « Les pontifes et les pharisiens animaient contre Jésus-Christ le peuple juif, dont la religion se tournait en « superstition. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du « monde, qui l'appelle à des pratiques solides, mais « difficiles. Le plus saint et le meilleur de tous les hommes, la sainteté et la bonté même, devient le plus « envié et le plus haï. Il ne se rebute pas, et ne cesse « de faire du bien à ses citoyens; mais il voit leur ingratitude; il en prédit le châtement avec larmes, et

« dénonce à Jérusalem sa fin prochaine. Cependant, la
 « jalousie des pharisiens et des prêtres le mène à un
 « supplice infâme; ses disciples l'abandonnent; un d'eux
 « le trahit; le premier et le plus zélé de tous le renie
 « trois fois. Accusé devant le conseil, il honore jusqu'à
 « la fin le ministère des prêtres, et répond en termes
 « précis au pontife qui l'interrogeait juridiquement.
 « Mais le moment était arrivé où la Synagogue devait
 « être réprochée. Le pontife et tout le conseil condam-
 « nent Jésus-Christ, parce qu'il se disait le Christ Fils
 « de Dieu. Il est livré à Ponce Pilate, président romain :
 « son innocence est reconnue par son juge, que la po-
 « litique et l'intérêt font agir contre sa conscience : le
 « juste est condamné à mort; le plus grand de tous les
 « crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui
 « fut jamais. Jésus, maître de sa vie et de toutes choses,
 « s'abandonne volontairement à la fureur des méchants,
 « et offre le sacrifice qui devait être l'expiation du genre
 « humain. A la croix, il regarde dans les prophéties ce
 « qui lui restait à faire : il l'achève, et dit enfin : *Tout*
 « *est consommé*. A ce mot, tout change dans le monde :
 « la loi cesse, ses figures passent, ses sacrifices sont abo-
 « lis par une oblation plus parfaite. Cela fait, Jésus-
 « Christ expire avec un grand cri; toute la nature s'é-
 « meut; le centurion qui le gardait, étonné d'une telle
 « mort, s'écrie qu'il est vraiment le Fils de Dieu; et
 « les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine.
 « Au troisième jour il ressuscite; il paraît aux siens
 « qui l'avaient abandonné, et qui s'obstinaient à ne pas
 « croire à sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent,
 « ils le touchent; ils sont convaincus..... Après s'être
 « mis entre leurs mains en toutes les manières qu'ils le
 « souhaitent, en sorte qu'il ne puisse plus leur rester
 « le moindre doute, il leur ordonne de porter témoi-
 « gnage de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont ouï et de
 « ce qu'ils ont touché. Afin qu'on ne puisse douter de
 « leur bonne foi, non plus que de leur persuasion, il
 « les oblige à sceller leur témoignage de leur sang.....
 « Sur ce fondement, douze pêcheurs entreprennent de
 « convertir le monde entier, qu'ils voyaient si opposé
 « aux lois qu'ils avaient à lui prescrire, et aux vérités
 « qu'ils avaient à lui annoncer. Il ont ordre de commen-
 « cer par Jérusalem, et de là de se répandre par toute
 « la terre pour « instruire toutes les nations, et les
 « baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »
 « Jésus-Christ leur promet « d'être avec eux jusqu'à la
 « consommation des siècles, » et assure par cette parole
 « la perpétuelle durée du ministère ecclésiastique. Cela
 « dit, il monte aux cieux en leur présence. » (Bossuet,
Discours sur l'histoire universelle.)

L'année de la naissance de Jésus-Christ a été fixée par
 Denys le Petit à l'an de Rome 753. Mais d'autres calculs
 ont reporté la date de sa naissance à l'an 747 ou à l'an
 749, 6 ans ou 4 ans avant l'ère chrétienne. Comme il
 mourut l'an 33 de cette ère, il aurait vécu alors 39 ou
 37 ans. La vie de Jésus, son enseignement, ses doc-
 trines, sont racontés dans les 4 évangiles authentiques,
 dans les actes et les épîtres des Apôtres. La vie du *Sau-*
veur a été écrite par le P. de Ligny, 3 vol. in-8°; par
 M. Foisset, 1855; par le docteur allemand Sepp, dont
 l'ouvrage a été traduit par Ch. Sainte-Foi, 3 vol. in-18;
 par Stalberg, traduit par l'abbé Jager, 1842. D'innom-
 brables ouvrages ont commenté les évangiles; conten-
 tons-nous de citer, parmi ceux qui ont fait le plus de
 bruit dans le monde chrétien, la *Vie critique de Jésus*,
 par le docteur Strauss de Tubingue, 2 vol. in-8°, et la
Vie de Jésus par M. Renan, qui, condamnées par l'E-
 glise, ont suscité de nombreux défenseurs des croyances
 orthodoxes.

Jésus, fils de Sirach, a peut-être vécu au III^e siècle,
 ou au IV^e siècle av. J. C. Il est l'auteur de l'*Ecclésiasti-*
que; le texte hébreu est perdu, mais on a la traduction
 grecque. Les protestants l'ont mis au nombre des livres
 apocryphes.

Jéthro, prêtre ou prince madianite, accueillit Moïse,
 forcé de fuir loin de l'Égypte, et lui donna en mariage
 sa fille Séphora.

Jeu de Paume (Séance du). Le 20 juin 1789, les
 députés de l'Assemblée nationale, exclus du lieu ordinaire
 de leurs délibérations par les préparatifs de la séance
 royale, se transportèrent dans la salle du Jeu de paume,
 rue Saint-François, à Versailles, et, sous la présidence
 de Bailly, jurèrent de ne pas se séparer avant d'avoir
 donné une constitution à la France.

Jeuffroy, graveur en pierres fines, né à Rouen,
 1749-1826, se forma seul, étudia en Italie, imita avec
 talent les pierres antiques; et, de retour à Paris, fut

directeur de l'école de gravure sur pierre aux Sourds-
 muets, puis membre de l'Institut. Il rendait avec beau-
 coup de talent les têtes de femmes.

Jeunesse dorée; on donna ce nom, après le
 9 thermidor 1794, aux jeunes gens qui protestaient
 contre la Terreur et les Jacobins; ils affectaient un cos-
 tume recherché et des manières raffinées pour se dis-
 tinguier des sans-culottes. Dirigés par le journal de
 Fréron, l'*Orateur du peuple*, ils poursuivaient leurs
 ennemis dans les clubs et dans les sections.

Jeures (Saint-), commune du canton de Tence,
 dans l'arrond. et à 12 kil. d'Yssingeaux (Haute-Loire);
 2,989 hab., dont 425 agglomérés.

Jeux Floraux. V. FLORAUX.

Jeux publics. V. ISTHIQUES, PYTHIQUES, NÉMÉENS,
 OLYMPIQUES, etc.

Jever, v. du grand-duché d'Oldenbourg, à 60 kil.
 N. O. d'Oldenbourg, ch.-l. d'une ancienne seigneurie,
 qui appartient à l'impératrice Catherine II, et qui fut
 abandonnée par Alexandre I^{er} en 1814; 4,000 hab.

Jézabel ou **Izabel**, fille de Ithobal ou Ethbaal,
 roi de Sidon, femme d'Achab, roi d'Israël, persécuta les
 prophètes et protégea les prêtres de Baal. Elle fit périr
 Naboth, qui refusait de lui vendre sa vigne; elle eut
 moins de pouvoir sous ses fils, Ochosias et Joram. Lors-
 que Jéhu se souleva et prit le titre de roi, Jézabel fut
 jetée par les fenêtres de son palais de Jezrael, et dé-
 vorée par les chiens, suivant la prédiction d'Elie.

Jeypoor. V. DJEYPOUR.

Jezrael, v. de la tribu de Zabulon (Palestine), près
 des monts Gelboé. Jézabel y périt. Auj. *Esdrelon*.

Jijona, v. de la prov. et à 24 kil. d'Alicante (Es-
 pagne). Miel renommé; 5,000 hab.

Jitomir, ch.-l. de la Volhynie (Russie), à 1250 kil.
 S. O. de Saint-Petersbourg. Evêchés grec et catholique.
 Commerce de vins de Hongrie et de Valachie; 25,000
 hab., juifs en majorité.

Joab, neveu de David, bon général, battit Isboseth,
 fils de Saül, et fit périr par trahison le général Abner, qui
 s'était soumis. Il fut vainqueur des Jébuséens, des Am-
 monites; tua, malgré les ordres de David, Absalon qu'il
 avait défait; devint odieux au roi à cause de ses cruau-
 tés, mais fut toujours employé par lui. Sous Salomon,
 il se déclara pour son frère, Adonias, fut pris et mis
 à mort à Gabaon, 1,001 av. J. C.

Joachaz, fils de Jéhu, roi d'Israël, 848-832 av. J. C.,
 fut vaincu par Hazaël, roi de Syrie, en punition de son
 idolâtrie, fit pénitence, et régna ensuite paisiblement.

Joachaz, fils de Josias, roi de Juda, s'empara du
 trône, au détriment de son frère Eliacim ou Joachim,
 609 av. J. C., et fut emmené captif par le roi d'Égypte,
 Nécho.

Joachim ou **Eliacim**, fils aîné de Josias, roi de
 Juda, fut rétabli sur le trône par Nécho, 609 av. J. C.,
 se conduisit avec impiété, persécuta le prophète Jérémie,
 qui annonçait la ruine de Jérusalem; fut attaqué par
 Nabuchodonosor, qui prit la ville et fit massacrer Joachim,
 606-598 avant J. C. — Son fils **Joachim** ou **Jechon-**
ias, un instant roi de Juda, par la volonté de Nabu-
 chodonosor, fut emmené captif à Babylone avec toute sa
 famille. Plus tard il devint grand maître du palais
 d'Évilmérodach.

Joachim (Saint), époux de sainte Anne, père de la
 vierge Marie, est honoré le 20 mars.

Joachim (GEORGE), surnommé *Rhæticus*, astronome
 suisse, né à Feldkirchen (Grisons), 1514-1576, enseigna
 à Wittemberg, et soutint franchement le système de
 Copernic, dont il avait été le premier élève. On a de
 lui: *De Libris Revolutionum Copernici Narratio*, 1540,
 in-4°, etc.

Joachim, abbé de Fiore (Calabre), vers 1150 ou
 1155, mort en 1201 ou 1207, a une vie peu connue, et
 cependant il eut de son temps une grande renommée.
 Il composa beaucoup de prophéties, qui furent adoptées
 par ses compatriotes; il annonçait une ère nouvelle,
 sous les auspices d'un autre révélateur, apportant un
 nouvel Évangile; le Saint-Esprit devait remplacer le
 Fils, etc. Les *Joachimites* furent poursuivis par les papes
 et condamnés comme hérétiques. Un très-grand nombre
 d'opuscules manuscrits portent le nom de Joachim, dont
 la réputation dura jusqu'à la fin du moyen âge.

Joachim I^{er}, électeur de Brandebourg, 1499-1535,
 surnommé *Nestor*, à cause de son grand savoir, créa
 l'université de Francfort-sur-l'Oder, 1506, fonda un tri-
 bunal à Berlin, 1516; poursuivit les juifs et les luthé-
 riens, et réunit le comté de Ruppin au Brandebourg,
 1524.

Joachim II, électeur de Brandebourg, 1535-1571, fils et successeur du précédent, surnommé *Hector*, introduisit la réforme dans ses Etats, sécularisa plusieurs évêchés (Brandebourg, Havelberg, Lebus), etc.

Joachim-Frédéric, électeur de Brandebourg, 1598-1608, éleva des prétentions sur le duché de Prusse.

Joachim. V. MURAT.

Joachim (Saint-), commune du canton de Pont-Château, dans l'arrond. et à 25 kil. de Savenay (Loire-Inférieure). Fabr. de noir animal; vaste tourbière; commerce de bois; 4,587 hab., dont 905 agglomérés.

Joachimsthal, v. de Bohême (Emp. d'Autriche), dans le cercle d'Eger. Direction des mines; plomb, étain, cobalt, aux environs. On y frappa, dès 1519, des pièces d'argent, dites *Joachimsthaler*, d'où est venu le nom de *thaler*; 5,000 hab.

Joanès (VINCENT), peintre espagnol, né à Fuente-de-la-Higuera, 1523-1579, fut le chef de l'école hispano-italienne. Après avoir étudié à Rome, il devint l'un des meilleurs peintres de l'Espagne et forma de nombreux élèves. D'une piété vive et timorée, il se préparait par les sacrements à l'exécution de ses tableaux. Ses œuvres nombreuses sont répandues dans beaucoup d'églises d'Espagne. On l'a surnommé le Raphaël de l'Espagne.

Joannice ou **Jean**, dit *Calojean* (le beau Jean), roi des Bulgares, succéda à son frère Asan, 1196; il fit sanctionner son usurpation par Innocent III, qui lui envoya le sceptre, la couronne et un étendard. L'empereur latin, Baudouin, repoussa son alliance; Joannice excita les Grecs à la révolte et remporta la victoire d'Andrinople, où Baudouin fut pris, 1205. Il s'empara de Rodosto et menaça Constantinople; il attaqua Thésalonique, quand il fut assassiné dans sa tente, 1207.

Joanny (JEAN-BAPTISTE-BERNARD **Brissebarre**, dit), tragédien français, né à Dijon, 1775-1854, musicien, peintre, volontaire de 1792, commis surnuméraire, s'exerça sur des théâtres de société, reçut les conseils de M^{lle} Sainval, les leçons de Talma, et acquit une grande réputation sur les scènes de province. En 1819, à l'Odéon, en 1825, au Théâtre-Français, il montra de la vigueur et de l'intelligence. Il prit sa retraite en 1841. On l'avait surnommé assez justement le *Talma de la province*.

Joao-de-Rey (San-), v. de la prov. de Minas-Geraës (Brésil), à 270 kil. N. O. de Rio-de-Janeiro. Lavages d'or; 6,000 hab.

Joao-da-Foz (San-), port voisin de Porto (Portugal). Bains de mer très-fréquentés: 4,000 hab.

Joao ou **Jean I^{er}**, roi de Portugal, fils naturel de Pierre le Justicier, né en 1357, était grand maître de l'ordre d'Aviz, à la mort de son frère Ferdinand, 1383. Après avoir tué Andeiro, comte d'Ourem, amant de la reine Léonore Tellez, il fut nommé par le peuple *gouverneur et défenseur* du royaume. Aussi habile que brave, il fit repousser les prétendants à la couronne, et, en 1385, proclamé roi par les cortès de Coïmbre, il commença la dynastie d'Aviz. Secondé par le connétable, Nuño Alvarez Pereira, il fut vainqueur du roi de Castille, Jean I^{er}, à Aljubarrota, 1386, et força les Castillans à la paix, signée définitivement en 1399. Il prit Ceuta en 1415, et donna le signal des premières découvertes des Portugais sur les côtes d'Afrique. Il ordonna de rédiger les lois en langue vulgaire, et fit élever de nombreux monuments. Il mourut en 1443, et fut enterré dans le fameux couvent de *Batalha*, qu'il avait fait construire.

Joao ou **Jean II**, roi de Portugal, né en 1455, fils d'Alphonse V, montra de bonne heure une vive intelligence, du courage dans l'expédition d'Arzila, 1471, et une sévérité qui fut trop souvent cruelle. Son père lui confia l'administration pendant son voyage en France et ne reprit pas le pouvoir, à son retour. Il devint roi, en 1481, et se montra justicier inflexible; les grands furent réduits à l'obéissance. Il fit condamner à mort Fernand, duc de Bragance, et poignarda lui-même son beau-frère, le duc de Viseu. Il favorisa de tout son pouvoir les grandes découvertes des Portugais, dirigea le voyage de Covilham et Paiva sur les côtes de la mer Rouge, et prépara les merveilleux résultats du règne suivant. Réformateur de l'administration, protecteur de l'agriculture, de l'industrie, des arts, il eut le tort de repousser Christophe Colomb. Les Portugais l'ont surnommé le *Prince parfait*, et on le considérait comme le premier roi de son temps.

Joao ou **Jean III**, roi de Portugal, né en 1502, fils d'Emmanuel, lui succéda, en 1521, gouverna avec

habileté, avec l'aide de deux ministres intelligents, les Carneiro, et recueillit les fruits des découvertes des Portugais en Asie. Il ne garda que Ceuta et Tanger, au nord de l'Afrique; mais étendit sa domination jusqu'au Japon et divisa le Brésil en capitaineries, 1554. Il introduisit l'inquisition dans ses Etats, accueillit l'ordre naissant des jésuites, dès 1540, leur confia l'instruction publique, les établit surtout au collège de Santo Antão, 1542, et favorisa leurs missions en Amérique et dans l'Inde. Il mourut en 1557.

Joao ou **Jean IV**, roi de Portugal, né en 1604, d'abord duc de Bragance, devint roi en 1640. Suspect au roi d'Espagne, Philippe IV, malgré son peu d'ambition, à cause de sa naissance et de ses richesses, il laissa l'intendant de sa maison, Pinto Ribeiro, préparer une conspiration nationale, dans laquelle entrèrent beaucoup de grands personnages. La duchesse de Bragance, au cœur viril, le décida. La conjuration réussit à Lisbonne; le ministre odieux Vasconcellos fut la seule victime; et dans tout le Portugal, Jean IV fut acclamé. Les cortès de 1641 ratifièrent l'élection populaire. Soutenu par Richelieu, par l'Angleterre, la Hollande, la Suède et le Danemark, il triompha des conspirateurs, et sut repousser les Espagnols, qui furent battus surtout à Montijo, 1644, et à Montes Claros, 1665. Le Brésil, occupé par les Hollandais, rentra sous la domination du Portugal. Il avait, pendant toute sa vie, cultivé la musique avec ardeur, et il a laissé plusieurs ouvrages théoriques, imprimés ou manuscrits.

Joao ou **Jean V**, roi de Portugal, né en 1689, succéda à son père, Pierre II, en 1707, continua de prendre part à la guerre de la succession d'Espagne, et obtint au traité d'Utrecht, en 1713, la Guyane méridionale et le territoire du Saint-Sacrement sur la Plata. Il déploya le plus grand faste, surtout dans les cérémonies religieuses, et parvint à obtenir du saint-siège le titre de *Majesté très-Fidèle*, 1741; il y eut un patriarche à Lisbonne, et le palais de Mafra coûta des sommes énormes. Il fonda aussi l'*Académie d'Histoire*, protégea les lettres et les sciences, et mourut en 1750. Il n'avait pas convoqué les Cortès.

Joao ou **Jean VI**, roi de Portugal, né en 1769, second fils de Marie I^{re} et de l'infant dom Pedro, eut le gouvernement, en 1793, lorsque la folie de sa mère fut bien déclarée, et prit le titre de régent en 1799. Faible et mal élevé par les moines, il fut l'instrument de ministres peu capables. Il adhéra à la première coalition contre la France, 1793, ce qui fut une cause de souffrances de toutes sortes pour le Portugal, sans compensation; les Anglais étaient alors plus puissants que jamais à Lisbonne. En 1801, il fut attaqué par les Espagnols unis aux Français, et forcé de fermer ses ports aux Anglais, de céder Olivença à l'Espagne, de donner 15 millions et une partie de la Guyane à la France. Après la rupture de la paix d'Amiens, le régent obtint d'abord de rester neutre; mais en 1807, comme il hésitait à se déclarer contre les Anglais, Napoléon décida, par le traité de Fontainebleau, le partage du Portugal, le *Moniteur* annonça la déchéance de la maison de Bragance, et Junot, à la tête d'une armée française, força le régent à se réfugier au Brésil avec sa famille. Il donna tous ses soins à cette magnifique colonie, qui devint un royaume, en 1815. Pendant ce temps, le Portugal, l'un des théâtres de la lutte entre les Français et les Anglais, supportait tous les maux du désordre militaire; puis, sans gouvernement, fut livré à une véritable anarchie administrative. A la mort de Marie, Jean prit le titre de roi, 1816. Tandis qu'il comprimait des insurrections au Brésil, la régence de Portugal, présidée par le maréchal anglais, Bérésford, punissait rigoureusement une conspiration militaire. Le mécontentement grandissait dans le royaume délaissé et appauvri; une révolution militaire, dirigée par Sêpulvéda, renversa la régence, 1820; les cortès furent réunies; Jean se décida à revenir en Europe, 1821, et il reconnut solennellement la nouvelle constitution libérale; mais le Brésil se sépara alors du Portugal, sous son fils Pedro. La reine Charlotte, fille du roi d'Espagne, Charles IV, se mit à la tête du parti absolutiste, en 1823, et grâce à la réaction qui triomphait en Espagne, rendit à Jean VI tout son pouvoir, un peu malgré lui. Dom Miguel, le second fils du roi, non content des persécutions et des vengeances qui frappaient les libéraux, s'empara du roi, par le coup d'Etat du 30 avril 1824, et se serait rendu maître du trône, sans l'énergique intervention de l'ambassadeur français. Jean VI fut délivré, la reine fut exilée et le

roi promet de remettre en vigueur l'ancienne constitution. Il reconnut peu après l'indépendance du Brésil, 1825, et mourut de chagrin, peut-être empoisonné, en 1826. Il laissait la régence à sa fille, Isabelle-Marie.

Joas, roi de Juda, fils d'Ochosias et petit-fils d'Athalia, fut sauvé de la mort par sa tante Josabeth, femme du grand prêtre Joad, élevé secrètement dans le temple, puis proclamé roi par les Lévites, 870 av. J. C. Il régna d'abord avec sagesse, puis fit périr Zacharie, le fils de Joad; mais fut battu par Hazaël, roi de Syrie; il fut égorgé par ses serviteurs, vers 851 av. J. C.

Joas, roi d'Israël, fils et successeur de Joachaz, régna de 852 à 817 av. J. C., vainquit le roi de Juda, Amasias, et s'empara des trésors de Jérusalem.

Joatham, roi de Juda, fils d'Osias, régna de 752 à 757 av. J. C., d'abord au nom de son père, malade, ensuite en son propre nom. Il embellit et fortifia Jérusalem, et imposa tribut aux Ammonites vaincus.

Job ou **Hiob**, personnage biblique dont la légende est empruntée à l'ouvrage d'un auteur inconnu. Né en Idumée, riche, considéré, heureux, pénétré de la crainte de Dieu, il inspire la jalousie de Satan, à qui Dieu permet de l'éprouver. Mais Job, frappé de toutes les douleurs, résiste, à force de patience et de résignation sublime; puis Dieu le dédommage amplement de ses misères. Le poème de *Job* est écrit en vers; rien, dans l'antiquité, ne le surpasse en richesse et en beauté; on ne sait quel en est l'auteur; plusieurs, comme Bossuet, l'ont attribué à Moïse, sans preuves convaincantes; on sait seulement qu'il est très-ancien. Il a été souvent commenté et traduit en prose et en vers.

Job, commune du canton d'Ambert, dans l'arr. d'Ambert (Puy-de-Dôme); 2,797 hab., dont 214 agglomérés.

Jobert (Louis), numismate, né à Paris, 1637-1719, jésuite, professeur, bon prédicateur, a écrit plusieurs ouvrages de piété, mais surtout *la Science des médailles*, 1692, in-12, qui a été réimprimée.

Jobert de Lamballe (ANTOINE-JOSEPH), chirurgien, né à Lamballe, 1799, a été l'un des plus célèbres praticiens du XIX^e s. Membre de l'Académie de médecine, 1841, et de l'Académie des sciences, 1856, il a laissé plusieurs ouvrages estimés: *Traité des maladies chirurgicales du canal intestinal*, 1829, 2 vol.; *Plaies d'armes à feu*, 1830; *Etudes sur le système nerveux*, 1858, 2 vol. in-8°; *Traité de chirurgie plastique*, 1849, 2 vol. in-8°, etc.

Jocaste, femme de Laïus, roi de Thèbes, épousa, sans le connaître, son fils Œdipe, meurtrier de son père; donna le jour à Étéocle, Polynice, Antigone, Ismène, et se pendit de désespoir, quand elle apprit son inceste involontaire.

Jochanan Ben-Napcha, célèbre docteur juif, né en Judée, 185-279, peut-être descendant de Joseph, est un personnage dont la légende a dénaturé l'histoire. Il est l'auteur du *Talmud* de Jérusalem, commentaire de la *Mischna*, qui nous est arrivé avec des lacunes considérables; il est écrit dans un chaldéen qui est loin d'être pur. Il a été imprimé pour la première fois à Venise, vers 1525, in-fol.

Jode (PETER DE), dit *le Vieux*, graveur flamand, né à Anvers, 1570-1634, a été un artiste distingué, dont le dessin est correct. — **JODE** (Peter DE), dit *le Jeune*, son fils, né à Anvers en 1602, a gravé aussi au burin avec une finesse remarquable.

Jodelet (Geoffrin de l'Épy, JULIEN, dit), acteur comique français, né vers 1590, mort en 1660, joua dans la troupe du Marais, dès 1610, et eut surtout beaucoup de réputation, depuis 1634, au théâtre de l'hôtel de Bourgogne. On composa beaucoup de pièces exprès pour lui: *Jodelet, maître et valet*, par Scarron; *Jodelet prince*, par Th. Corneille, etc.

Jodelle (ETIENNE), poète dramatique, né à Paris, 1532-1573, publia des *sonnets* et des *odes*, dès l'âge de 17 ans; puis s'enrôla dans l'école de Ronsard, et composa des pièces sur le modèle des Grecs et des Romains. Auteur de *Cléopâtre captive* et de *Didon*, il joua la première de ses tragédies, avec ses amis, La Péruse, Belleau, à l'hôtel de Reims, devant Henri II, qui le récompensa. Ronsard et les poètes de la pléiade célébrèrent ce succès par une sorte de fête païenne, à Arcueil. On lui doit aussi une comédie en 5 actes, *Eugène ou la Rencontre*. Jodelle fut chargé, par Henri II, des divertissements et mascarades de la cour, puis il végéta dans l'obscurité et mourut dans la misère. Ses *Œuvres* et *Mélanges poétiques* ont paru à Paris, 1574, in-4°, 1585, in-12.

Jodoigne, v. du Brabant (Belgique), à 35 kil. S. E. de Bruxelles, sur la Gheete. Brasseries, distilleries; 3,500 hab.

Joecher (CHRISTIAN-GOTLIEB), polygraphe allemand, né à Leipzig, 1694-1758, fut professeur, prédicateur estimé, bibliothécaire de l'Université à Leipzig. Il a composé plusieurs ouvrages d'érudition et surtout le *Dictionnaire universel des savants* (*Allgemeines Gelehrten-Lexicon*), 4 vol. in-4°.

Joël, le 2^e des petits prophètes hébreux, peut-être contemporain de Jérémie, a laissé une prophétie divisée en 3 chapitres.

Joël, historien byzantin de la fin du XII^e s., a écrit une *Chronographie générale*, depuis Adam jusqu'en 1204. Publiée par Leo Allatius, 1651, in-fol., elle se trouve dans les collections byzantines de Venise et de Bonn.

Joffredy (JEANDE), né à Luxeuil, 1412-1473, professeur de théologie à Milan, fut évêque d'Arras en 1461, et reçut de Pie II le chapeau de cardinal et l'évêché d'Albi, pour avoir aidé à la suppression de la Pragmatique-Sanction.

Johannæus (FINNUS) ou *Finn Johnsen*, historien islandais, 1704-1789, évêque de Skalholt, a publié un bon ouvrage: *Historia ecclesiastica Islandiæ*, 4 vol. in-4°, 1772-1778. — Son fils JOHANNES FINNÆUS, 1739-1796, succéda à son père, et a écrit de nombreux mémoires sur l'Islande.

Johanneau (ELOI), né à Contres, près de Blois, 1770-1851, fut l'un des fondateurs de l'Académie celtique, qui devint la Société des antiquaires de France, 1813; il en fut le secrétaire perpétuel. Il a publié un assez grand nombre d'opuscules et donné de bonnes éditions de Montaigne, Charron, Rabelais, etc.

Johannisberg, bourg du Nassau (Prusse), à 18 kil. O. de Mayence, près du Rhin. Le château et les célèbres vignobles ont été possédés par les évêques de Fulde, les princes d'Orange, le duc de Valmy, et achetés, en 1816, par l'empereur d'Autriche pour le prince de Metternich.

Johannot (CHARLES), graveur français, né à Offenbach-sur-le-Mein, 1788-1825, fils d'un riche négociant de Francfort, d'une famille de protestants français exilés, fut forcé de travailler pour secourir ses parents ruinés, parvint, à Paris, à dessiner avec goût, et dirigea son frère, Charles-Henri.

Johannot (CHARLES-HENRI-ALFRED), peintre et graveur, frère du précédent, né à Offenbach, 1800-1837, élève de son frère, eut de bonne heure de la réputation, comme graveur de vignettes facile et élégant. Il a produit un grand nombre d'aquarelles, de sépias, de dessins, et composé des tableaux qui eurent certain succès de vogue.

Johannot (TONY), peintre et graveur, frère des précédents, né à Offenbach, 1803-1852, fut surtout populaire par ses *illustrations* de livres; ses compositions, très-nombreuses, sont empreintes d'une certaine poésie douce et séduisante qui ont fait la fortune de beaucoup d'ouvrages. Il a d'ailleurs donné de belles gravures au burin, et composé beaucoup de tableaux de genre et d'histoire qui sont estimés.

John (Saint-), riv. tributaire de l'Océan Atlantique, vient des monts Albany, dans le Maine (Etats-Unis), arrose le Nouveau-Brunswick, et se jette dans la baie de Fundy. Son cours est de 600 kil.

John (Saint-), riv. de la Floride (Etats-Unis); cours de 400 kil.

John (Saint-), port franc du Nouveau-Brunswick (Amérique anglaise), près de l'embouchure de la riv. Saint-John. Construction de navires; commerce actif; 27,000 hab.

John (Saint-) ou *John's-town*, ch.-l. d'Antigua (Antilles anglaises); bon port sur la côte N. O.; résidence du gouverneur des Iles-sous-le-Vent. Commerce actif; 15,000 hab.

John (Saint-), bon port sur la côte S. O. de Terre-Neuve, ch.-l. de l'île. Ville fortifiée; commerce actif et pêche de la morue; 22,000 hab.

John Bull, c.-à-d. *Jean Taureau*, surnom que l'on a souvent donné plaisamment au peuple anglais.

Johnson (SAMUEL), controversiste anglais, né dans le comté de Warwick, 1649-1703, chapelain de William Russell, fut l'un des plus ardents ennemis du papisme, fut poursuivi pour son pamphlet, *Julien l'Apostat*, et surtout pour un nouveau pamphlet qu'il adressa de sa prison à l'armée, en 1686; il fut condamné à recevoir 317 coups d'étrivières et il fut dégradé de la prêtrise. Après la révolution de 1688, le Parlement le réhabilita

et Guillaume III lui donna une pension. Ses pamphlets ont été réunis en 1710, in-fol.

Johnson (SAMUEL), critique anglais, né à Lichtfield (Warwick), 1709-1784, fils d'un libraire, étudia à Oxford, mais pauvre, il ne put prendre ses grades. A la mort de son père, malade, d'un tempérament hypocondriaque, le caractère aigri par la souffrance, il fut maître d'école, précepteur, traducteur pour les libraires; il épousa une femme de vingt ans plus âgée que lui, perdit le peu qu'ils avaient en ouvrant une école qui ne réussit pas, et vint chercher fortune à Londres. Il se fit remarquer, en rédigeant avec talent pour le *Gentleman's Magazine* les comptes rendus parlementaires; sa vigoureuse satire de *Londres* eut du succès; la *Vie de Savage*, qui avait été son ami, 1744, le mit en réputation. Il se chargea de rédiger un *Dictionnaire de la langue anglaise*, qui parut en 1755, 2 vol. in-fol. Il publia dans le même temps une satire, *la Vanité des désirs humains*, la tragédie d'*Irène*, des *Essais* qui parurent dans le journal le *Rambleur* (Rôdeur). Mais il était toujours pauvre et forcé de travailler pour les libraires et pour les journaux; le petit roman de *Rasselas*, qu'il fit en huit jours, 1759, pour subvenir aux frais des funérailles de sa mère, obtint un brillant succès. Enfin George III, en montant sur le trône, récompensa l'écrivain, qui avait toujours soutenu le parti tory, en lui faisant donner une pension de 300 livres, qui le mit dans l'aisance. Il put alors s'abandonner à ses goûts de paresse; cependant il donna une édition de Shakspeare, 1765, et plus tard les *Vies des Poètes anglais*, 1779-81. Il avait formé en 1764 un club célèbre, qui renfermait beaucoup d'hommes éminents et où il se distinguait par son éloquence brillante et forte. Les seize dernières années de sa vie se passèrent dans la demeure d'Henry Thrale, l'un des plus riches brasseurs de l'Angleterre. Après un voyage en Ecosse avec son ami Boswell, il publia son *Voyage aux Hébrides*, 1775; mais il fit du tort à sa réputation en écrivant un mauvais pamphlet contre les Américains, *Taxation on Tyranny*. Ses *Œuvres* ont été publiées à Londres, 1787, 11 vol. in-8°, à Edimbourg, 1806, 15 vol. in-12. Sa *Vie* a été écrite par Boswell, 1816, 4 vol. in-8°.

Johnson, poète anglais. V. **Jonson**.

Johnstone, v. du comté de Renfrew (Ecosse), à 5 kil. O. de Paisley. Filatures de coton, fonderies de fer et de cuivre; 15,000 hab.

Johnstown, v. de l'Etat de New-York (Etats-Unis), à 70 kil. N. O. d'Albany; 7,000 hab.

Johore. V. **Djohore**.

Joigny, *Joviniacum*, ch.-l. d'arrond. de l'Yonne, à 35 kil. N. O. d'Auxerre, sur l'Yonne, par 47° 59' lat. N. et 4° 3' 43" long. E. Château du cardinal de Gondi et église Saint-Jean. Commerce de vins et de charbon de bois; grosses draperies, toiles, briques, etc.; 6,239 hab. — On attribue sa fondation à Jovinus, préfet des Gaules au iv^e s.; elle a été le ch.-l. d'un comté de la Champagne, qui appartient aux maisons de La Trémoille, de Gondi, de Créqui et de Villeroy.

Joinville (*Jovis villa?*), ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. E. de Vassy (Haute-Marne), sur la Marne; 5,895 hab. — Bonneterie; forges et hauts-fourneaux. Jadis ch.-l. du Vallage, possédant le château des sires de Joinville, elle fut érigée en principauté, 1552, pour François de Guise, passa par héritage à M^{lle} de Montpensier, 1688, et fut léguée par elle au duc d'Orléans. Un fils de Louis-Philippe a reçu le titre de prince de Joinville. Traité de 1584 entre Philippe II, roi d'Espagne, et les chefs de la Ligue. Le château a été démoli en 1792; mais le petit château a été conservé.

Joinville-le-Pont, commune du canton de Charenton, dans l'arrond. de Sceaux (Seine). Commerce de bois et de foin; 1,800 hab.

Joinville (JEAN, sire de), historien, né au château de Joinville, 1224-1319, d'une famille illustre, qui se rattachait à Godefroy de Bouillon et à Frédéric II, élevé à la cour de Thibaut IV, comte de Champagne, fut d'abord sénéchal de Champagne, puis répondit, en 1248, à l'appel de Louis IX, vendit ou engagea ses biens, équipa neuf chevaliers et 700 hommes d'armes, et alla s'embarquer à Marseille. Il gagna l'amitié du roi dans l'île de Chypre, montra son courage en Egypte, fut fait prisonnier avec Louis IX, partagea son malheureux sort, et fut de ceux qui l'accompagnèrent en Syrie. En 1254, il revint son château bien-aimé, sa femme Alais, son jeune fils âgé de six ans, puis vint rejoindre le roi, qui lui donna des terres et une pension, pour refaire sa fortune délabrée. Il resta son ami dévoué, l'aidant parfois

à rendre la justice, mais il le détourna vainement de la croisade de Tunis; il ne voulut pas le suivre et déplora sa mort. Il fut plusieurs fois employé par Philippe III et par Philippe IV, eut le bonheur de déposer dans les enquêtes ouvertes pour la canonisation du saint roi, et de voir la canonisation prononcée par Boniface VIII, en 1298. En 1314, Joinville, comme sénéchal de Champagne, s'opposa énergiquement aux exactions du roi; en 1316, il répondit à l'appel de Louis X, qui marchait contre les Flamands; il mourut peu d'années après. Sur la fin de sa vie, à la prière de la reine Jeanne de Navarre, il avait entrepris d'écrire l'histoire de saint Louis; il dédia ses *Mémoires* à son fils Louis, en 1309. C'est l'un des monuments les plus précieux de notre littérature; il nous fait connaître et aimer le roi et son historien, et le style, d'une merveilleuse précision, d'une charmante naïveté, est en tout point digne du sujet. — La première édition des *Mémoires* est de 1546, petit in-4°; on cite les éditions de Ducange, 1668, in-fol.; de Capperonnier, 1761; de MM. Fr. Michel et Ambr. Didot, 1856, in-12. On a encore de Joinville un écrit, plein d'intérêt, connu sous le nom de *Credo de Joinville*, composé lorsqu'il était en Syrie; découvert par MM. P. Paris et Artaud, il a été publié dans le recueil de la *Société des Bibliophiles français*.

Joliet, v. de l'Illinois (Etats-Unis), sur le canal de l'Illinois au Michigan, au S. O. de Chicago. Commerce très-actif de céréales.

Jollois (JEAN-BAPTISTE-PROSPER), ingénieur et antiquaire, né à Brinon-l'Archevêque (Bourgogne), 1776-1842, ingénieur des ponts et chaussées, fit partie de l'expédition d'Egypte, découvrit les zodiaques de Denderah et d'Esneh, et plus tard fut ingénieur de la ville de Paris et ingénieur en chef des Vosges. Il fut président de la Société des Antiquaires de France. On lui doit: *Histoire abrégée de la vie et des exploits de Jeanne d'Arc*, 1821, in-fol.; *Hist. du siège d'Orléans*, 1835, in-4°; *Notice sur les monuments élevés en France à la mémoire de Jeanne d'Arc*, 1834, in-4°; *Mémoire sur les antiquités du départ. du Loiret*, 1836, in-4°; *Mémoire sur les antiquités romaines et gallo-romaines de Paris*, in-4°; etc.

Jolly (FRANÇOIS-ANTOINE), poète dramatique, né à Paris, 1662-1753, composa pour le théâtre: *l'Ecole des Amants*, 1718, *la Capricieuse*, 1726, *la Femme jalouse*, 1726. Il a donné de bonnes éditions des *Œuvres de Molière*, *Racine*, *Corneille*; etc.

Joly (GUY), historien, vivait au xvii^e s. Conseiller du roi au Châtelet de Paris, il s'attacha au cardinal de Retz, et le suivit dans ses aventures et ses disgrâces. Ses *Mémoires*, de 1648 à 1665, 2 vol. in-12, 1718, servent d'éclaircissements à ceux du cardinal.

Joly de Fleury (GUILLAUME-FRANÇOIS), magistrat, né à Paris, 1675-1756, avocat général de la cour des aides (1700), avocat général au Parlement (1705), succéda à Daguesseau, comme procureur général, 1717. Il fit mettre en ordre les registres du Parlement, et, après une vie laborieuse, se retira en 1746.

Joly de Fleury (JEAN-FRANÇOIS), l'un des fils du précédent, 1718-1802, fut conseiller d'Etat et ministre des finances, en 1781. Il ne fit qu'augmenter les charges publiques et donna sa démission en 1785.

Joly de Maizeroy (PAUL-GÉDÉON), tacticien, né à Metz, 1719-1780, fit les guerres de 1740 et de 1756. Il fut de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Parmi ses nombreux ouvrages, qui eurent beaucoup de vogue, on cite: *Essais militaires*, 1763, in-8°; *Traité des stratagèmes permis à la guerre*, 1765, in-8°; *Cours de tactique théorique, pratique et historique*, 1766, 2 vol. in-8°; *Traité des armes défensives*, 1767, 2 vol. in-8°; *Institutions militaires de l'empereur Léon le Philosophe*, 1770, 2 vol. in-8°; etc., etc.

Jomard (FRANÇOIS), né à Versailles, 1777-1862, l'un des premiers élèves de l'Ecole polytechnique, fit l'expédition d'Egypte, comme ingénieur hydrographe; prit une grande part à la publication de la *Description de l'Egypte*; s'occupa dès lors de travaux d'érudition concernant l'Egypte, l'Arabie, les pays voisins; fut de l'Académie des Inscriptions, en 1818, et devint conservateur au département géographique de la Bibliothèque royale. Il s'est dévoué à la propagation de l'enseignement mutuel.

Jomelli (NICOLAS), compositeur italien, né à Aversa, 1714-1774, fut élève de Fr. Feo, reçut les conseils du P. Martini, et devint lui-même l'un des premiers maîtres de l'Italie. Comme Gluck, auquel on l'a comparé, il a eu de la vigueur et de la noblesse; son

instrumentation est large et nerveuse; sa musique d'église (Oratorios, Messes, Cantiques, Hymnes) est d'un style sévère. Parmi ses opéras qui eurent beaucoup de succès, on cite : *l'Errore amoroso*, 1737; *Achille in Sciro*, 1745; *Didone*; *Eumène*, 1747; *Méropé*, 1747; *Ifigenia in Tauride*, 1751; *Semiramide*, 1752; *Armida*, 1771; *Ifigenia in Aulide*, 1773; etc.

Jonas, l'un des douze petits prophètes, né à Geth-epher, vivait au vi^e s. av. J. C., sous Osias, roi de Juda. Chargé par Dieu d'aller annoncer la destruction de Ninive, il s'embarqua à Joppé pour se réfugier à Tarse, fut jeté à la mer par les matelots, au milieu d'une tempête, fut englouti par une baleine, fut rejeté sain et sauf au bout de trois jours, et alla remplir sa mission. Les Ninivites firent pénitence et Dieu leur pardonna; Jonas eut peur de passer pour un faux prophète; mais Dieu lui montra l'injustice de ses plaintes. Le livre de Jonas est venu jusqu'à nous.

Jonas, évêque d'Orléans, né en Aquitaine, mort en 843, succéda à Théodulfe, en 825. On a de lui : *de Institutione laicali*, dans le *Spicilegium* d'Achery; *de Institutione regia*, traduit en français par Desmares, 1662; *de Imaginibus*, dans la *Bibliothèque des Pères*, t. XIV.

Jonas (Justus ou Jodocus), réformateur allemand, né à Nordhausen, 1493-1555, fils d'un bourgmestre, étudia à Wittemberg, professa à Erfurt, et fut l'un des principaux partisans de Luther, qu'il accompagna à Worms. Professeur de droit, puis de théologie à Wittemberg, il collabora avec Mélanchthon à la Confession d'Augsbourg, contribua à la ligue de Smalkalde, prêcha la réforme dans beaucoup de pays allemands et assista Luther dans ses derniers moments. Après Luther et Mélanchthon, il a contribué plus que tout autre au succès de la réforme. On a de lui un grand nombre d'ouvrages d'exégèse, de polémique; des discours, des traductions; etc.

Jonathan ou **Jonathas**, fils de Saül, fut l'ami de David, qu'il protégea contre son père. Il battit deux fois les Philistins; mais il faillit être mis à mort, parce qu'en poursuivant l'ennemi il avait mangé un peu de miel, contrairement à l'ordre donné par Saül; le peuple le sauva. Il fut tué, avec son père, à la bataille du mont Gelboé, 1055 av. J. C., et David pleura la mort de son ami.

Jonathan (Frère), nom familier que les Anglais surtout donnent au peuple des Etats-Unis, par allusion à l'amitié fraternelle de David et de Jonathan.

Jonathas. V. MACCHABÉE.

Jones (Inigo), architecte anglais, né à Londres, 1572-1652, fils d'un tailleur catholique, apprenti menuisier, fut protégé par les comtes d'Arundel et de Pembroke et put aller étudier en Italie. Il fut intendant général des bâtiments de la couronne, sous Jacques I^{er} et Charles I^{er}. Ses contemporains l'ont appelé le *Vitruve anglais*; on lui doit la restauration de Saint-Paul, le palais de Whitehall, la chapelle de la reine au palais de Saint-Jones, l'église et la place de Covent-Garden, des châteaux particuliers, etc. La collection de ses dessins se trouve dans le *Vitruvius Britannicus* de Campbell.

Jones (William), orientaliste anglais, né à Londres, 1746-1794, de bonne heure très-instruit dans presque toutes les langues de l'Europe, s'occupa surtout de la littérature orientale; dès 1770, 1772, il traduisit en français plusieurs ouvrages persans, et entre autres une *Grammaire persane*. En 1774, il publia un excellent traité sur la poésie arabe et persane : *Poesos Asiaticæ Commentariorum Libri VI*; puis, après deux voyages en France, où il se lia avec Franklin, il traduisit les sept *Moallakât*, anciens poèmes arabes antérieurs à Mahomet. Nommé juge de la cour suprême à Calcutta, 1783, il créa la *Société de Calcutta*, se livra avec ardeur à l'étude du sanscrit et fut secondé par les indigènes, qui aimaient son équité. Il fit réunir les lois hindoues, plus tard traduites par Colebrooke. Il traduisit le drame de *Sakountalâ*, du poète Kalidâsa, 1789, publia le *Ritou-Sanhâra* (poème sur les saisons); mais surtout traduisit les *Lois de Manou*, 1794. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1799, 6 vol. in-4^o ou 15 vol. in-8^o.

Jones (John-Paul), marin anglais né à Arbigland (Ecosse), 1747-1792, suivit son frère en Amérique, commanda plusieurs bâtiments marchands, et, en 1775, prit du service dans la marine des Etats-Unis, et se distingua par son courage aventureux; c'est ainsi qu'il osa piller et brûler le port de Whitehaven, en 1778. Nommé commodore, il fut bien accueilli à la cour de

Versailles, et, en 1781, reçut les félicitations du congrès américain. Il servit plus tard la Russie, comme contre-amiral, mais ne put faire agréer ses offres par la France; il mourut à Paris. Des *Mémoires*, publiés à Edimbourg, 1850, 2 vol. in-8^o, paraissent avoir quelque authenticité.

Jones (OWEN), antiquaire anglais, né dans le comté de Denbigh, 1754-1814, gagna une grande fortune dans le commerce; fonda la *Cambrian Society*, 1772, et fit imprimer à ses frais les poésies anciennes des bardes gallois, sous le titre d'*Archæology of Wales*, 3 vol. in-4^o; etc., etc.

Jongelinx (JACQUES), sculpteur belge, né à Anvers, 1531-1606, fut directeur de la monnaie dans cette ville. Il avait fait plusieurs statues remarquables, celle du duc d'Albe pour Anvers, huit statues de divinités païennes pour l'hôtel de ville, etc. Le seul de ses ouvrages qui subsiste est le beau mausolée de Charles le Téméraire, à Notre-Dame de Bruges. Ses œuvres ont été gravées par Phil. Galle.

Jongleurs, *joculatores*, joueurs d'instruments qui, au moyen âge, couraient les châteaux ou les foires, comme des espèces de bateleurs. Souvent ils accompagnaient les troubadours, et plus d'une fois le jongleur récita lui-même des vers de sa façon.

Jonköping, ch.-l. du län de ce nom, dans la Gothie (Suède), à 280 kil. S. O. de Stockholm, au S. du lac Wetter. Arsenal. Lainages, toiles, tanneries; 5,000 hab. — Le län de *Jonköping* a 11,000 kil. carrés de superficie et 184,000 hab.

Jonson ou **Johnson** (BEN ou BENJAMIN), poète dramatique anglais, né à Londres, 1574-1637, eut Camden pour maître à Westminster, puis fut forcé d'être maçon. Soldat dans les Pays-Bas, protégé par Raleigh, élève de Cambridge, acteur, emprisonné pour avoir tué son adversaire dans un duel, il se fit catholique, pour redevenir protestant. Sa réputation, comme auteur dramatique, commença en 1598, et il devint l'ami de Shakspeare. Quoique nommé poète lauréat par Jacques I^{er}, il mourut pauvre. C'est le plus grand nom du théâtre anglais après Shakspeare; il y introduisit le genre classique et se proposa de corriger les vices par la satire et le ridicule. Les meilleures de ses comédies sont : *Chaque homme dans son humeur*, *Volpone ou le renard*, *Epicène ou la femme silencieuse*, *l'Alchimiste*, etc. Il a composé deux tragédies, correctes, mais froides, *Catiline* et *Séjan*. Mais tout son talent facile et élégant s'est déployé dans ses *Masques*, divertissements lyriques joués à la cour, et que lui commandait surtout Jacques I^{er}. On a de lui des poésies légères, des chansons, des épîtres, et une grammaire anglaise qui parut après sa mort. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Gifford, Londres, 1816, 9 vol. in-8^o.

Jonzac, ch.-l. d'arrond. de la Charente-Inférieure, à 50 kil. S. E. de Saintes, sur la Seugne, par 45° 26' 45" lat. N. et 2° 46' 26" long. O. Eaux-de-vie, grains, volailles; grosses étoffes de laine et de toile; 3,147 hab.

Joppé, v. de la tribu de Dan (Palestine);auj. *Jaffa*.

Joram, fils d'Achab, roi d'Israël, de 887 à 876 av. J. C., se livra à l'idolâtrie. Allié à Josaphat, roi de Juda, il combattit les Moabites. Le roi de Syrie, Ben-Adad, vint assiéger Samarie, qui fut désolée par la famine; Dieu la sauva, à la prière d'Elisée. Blessé dans une nouvelle guerre, Joram revenait au palais d'Achab à Jezraël, lorsque Jéhu, son général, le perça d'une flèche, et il mourut, dans le champ de Naboth, déchiré par les chiens.

Joram, roi de Juda, de 880 à 877 av. J. C., fils de Josaphat, se laissa entraîner par sa femme Athalie, éleva des autels aux idoles dans toutes les villes du pays; eut à lutter contre les Iduméens, les Arabes, les Philistins; n'écouta pas les conseils d'Elie, et mourut d'une horrible maladie.

Jorat, partie de la chaîne des Alpes, dans les cantons suisses de Vaud et de Fribourg, a une longueur de 65 kil., et forme la ligne du partage des eaux entre les lacs de Genève et de Neuchâtel.

Jordaens (HANS), peintre hollandais, né à Delft, 1616-1675, passa la plus grande partie de sa vie en Italie. Il composait avec la plus grande promptitude; la Belgique, Amsterdam, La Haye, ont de lui quelques bons tableaux.

Jordaens (JAKOB ou JACQUES), peintre flamand, né à Anvers, 1594-1678, élève d'Adam van Oort, dont il devint le gendre, étudia les maîtres italiens, sans aller en Italie, et dut beaucoup aux conseils et aux exemples de Rubens, qui fut son ami. Ses compositions sont ingé-

nieuses et expressives; il a le même éclat de coloris, la même vigueur que Rubens; une grande harmonie dans les tons, une belle entente du clair obscur; mais il n'a pas sa noblesse et son élévation. Ses principaux tableaux sont, à Paris: le *Portrait d'un homme armé, accompagné de ses pages*, les *Quatre Évangélistes*, le *Roi boit*, les *Vendeurs chassés du temple*, le *Concert de famille*; à Cassel, une *Assemblée d'hommes et de femmes assis à table*, une *Fuite en Égypte*, le *Satyre et le Passant*, *Pan et Syrinx*; à Anvers, la *Vierge*, un *Christ*, le *Martyre de sainte Apolline*; à Furnes, le *Christ au milieu des Docteurs*, etc.

Jordan (CLAUDE), voyageur et publiciste français, vivait à la fin du xvii^e et au commencement du xviii^e s. Il a publié *Voyages historiques de l'Europe* depuis 1692 jusqu'en 1700, 8 vol. in-12, ouvrage qui a eu plusieurs éditions. En 1704, il fit paraître, à Luxembourg, le premier numéro du journal intitulé: *Clef du Cabinet des Souverains*, qui eut du succès et fut ensuite imprimé à Verdun; il est bien connu sous le nom de *Journal de Verdun*; il l'a rédigé jusqu'en 1727.

Jordan (CAMILLE), né à Lyon, 1771-1821, d'une famille de négociants aisés, étudia chez les Oratoriens; attaqua dès 1791 la constitution civile du clergé, fut l'un des plus ardents promoteurs de l'insurrection de Lyon, puis se réfugia en Suisse et en Angleterre. Il y admira la constitution, revint à Lyon en 1796, fut membre du conseil des Cinq-cents, et demanda la liberté et la protection des cultes. Proscrit au 18 fructidor 1797, il attaqua le coup d'Etat, en lançant hardiment son pamphlet, *Adresse à mes Commettants*. Réfugié à Bâle, il protesta encore, et fut forcé de fuir à Weimar, où il fut parfaitement accueilli. Il rentra en France, 1800, mais fut l'un des adversaires les plus prononcés du gouvernement consulaire; son écrit, *Vrai sens du vote national pour le consulat à vie*, 1802, fut saisi, mais Jordan ne fut pas inquiété. Il s'occupa dès lors de littérature et de philosophie. En 1816, il fut élu député par le départ. de l'Ain; il soutint d'abord le ministère jusqu'en 1818, puis fit au gouvernement une opposition très-vive, surtout lors de la réaction de 1820; on lui enleva sa place de conseiller d'Etat. Son caractère honorable a surtout protégé sa mémoire. On a publié récemment plusieurs fragments de sa correspondance avec M^{me} de Staël, qui l'aimait et l'estimait singulièrement.

Jorisz (DAVID), surnommé **Broegk** (JEAN VAN), peintre et visionnaire hollandais, né à Delft ou à Gand, mort en 1556, fut un bon peintre, dont les paysages, d'une grande fraîcheur, d'une touche légère et d'une ordonnance riche, sont rares et recherchés. Il imagina qu'il était le messie, le troisième David, et devint le chef de la secte des *dauidiques* ou *dauidistes*. Il fut forcé de se cacher et d'aller mourir à Bâle; il avait promis de ressusciter trois jours après sa mort; le Sénat fit déterrer son corps et le fit brûler avec ses écrits.

Jornandès ou **Jordanès**, historien du vi^e s., Goth d'origine, se fit moine ou fut peut-être évêque. Il a écrit, dans un style incorrect et barbare: *de Getaurum sive Gothorum origine et rebus gestis*, ouvrage extrait de l'*Histoire des Goths*, de Cassiodore, vers 552, mais avec la connaissance des traditions gothiques; *de Regnorum ac Temporum successione*, sec abrégé de l'histoire universelle. La première édition est celle d'Augsbourg, 1515, in-fol.; le texte, amélioré, mais renfermant encore beaucoup de lacunes, a été souvent reproduit; il est traduit dans les *Collections* Nisard et Panckoucke.

Jorullo, volcan du Mexique, à 110 kil. S. O. de Valladolid, à 1,500 m. de hauteur, et est entouré d'une foule de cônes volcaniques produits par l'éruption de 1759.

Josaphat, roi de Juda, fils d'Asa, régna avec sagesse de 904 à 880 av. J. C. Il s'unit avec Achab, roi d'Israël, contre le roi de Syrie, malgré le prophète Michée; il battit les Ammonites et les Moabites; il protégea la justice et agrandit beaucoup de villes. — La *Vallée de Josaphat*, près de Jérusalem, entre le mont Moriah à l'O., et le mont des Oliviers à l'E., arrosée par le Cédron, est célèbre par la victoire remportée par ce roi; mais c'est à tort qu'on a voulu y voir le lieu du jugement dernier; car les paroles du prophète Joël signifiaient seulement *vallée du jugement de Dieu*.

Josas (Le), petit pays de l'ancienne France (Ile-de-France), renfermait Jouy et les Loges-en-Josas (Seine-et-Oise).

Josselin le Roux, mort en 1152, rival d'Abailard,

occupait l'une des chaires de la montagne Sainte-Genève. Archidiacre à Soissons, 1115, évêque de cette ville, 1126, il joua un rôle assez important dans l'Église, et fut l'un des juges d'Abailard au concile de Sens, 1140. Les évêques écoutaient sa parole avec respect. On a de lui: *Expositio Symboli et Expositio orationis Dominicæ*, dans le t. IX de la *Collection* de D. Martène.

José (San-), capit. de la répub. de Costa-Rica (Amérique centrale). Evêché. La ville a souffert des tremblements de terre, surtout en 1831; 25,000 hab.

José-del-Parral (San-), v. du Mexique, à 50 kil. N. de La Conception; 5,000 hab.

Joseph (Saint-), commune du canton de Saint-Pierre, à 60 kil. S. E. de Saint-Paul (Ile de la Réunion); 5,000 hab.

Joseph, fils de Jacob et de Rachel, vécut de 1745 à 1635 av. J. C. Son père le préférait à ses autres enfants, dont Joseph excita encore la jalousie en leur racontant des songes, présages de sa future grandeur. Ils voulurent le tuer, le jetèrent d'abord dans une citerne, puis le vendirent à des marchands ismaélites qui, de Galaad, se dirigeaient vers l'Égypte: ils annoncèrent à Jacob qu'une bête féroce avait dévoré son fils. Joseph, esclave de Putiphar, officier de Pharaon, gagna sa confiance et devint intendant de sa maison; faussement accusé par la femme de Putiphar d'avoir voulu la séduire, il fut jeté en prison. Mais son habileté à interpréter les songes le fit connaître du Pharaon, qui le plaça à la tête de l'Égypte et lui fit épouser la fille d'un prêtre d'Héliopolis; les sages mesures de Joseph préservèrent l'Égypte de la famine. Jacob fut forcé d'envoyer ses fils pour acheter du blé en Égypte; dans un second voyage, Joseph se fit connaître, leur pardonna, et Jacob vint s'établir avec toute sa famille dans la terre de Gessen. Joseph mourut plein de jours, à cent dix ans. Ses deux fils, Manassé et Ephraïm, donnèrent leurs noms à deux tribus.

Joseph (Saint), époux de la vierge Marie, de la tribu de Juda et de la race de David, exerçait, à Nazareth, l'état de charpentier ou de menuisier, lorsqu'il fut fiancé à Marie. Un ange lui révéla le mystère de l'Incarnation. Il sauva l'enfant Jésus de la persécution d'Hérode en l'emmenant en Égypte. Il fut témoin de la sagesse merveilleuse du fils de Marie, mais il était mort sans doute, lorsque le Christ commença sa mission. On le fête le 19 mars, et Gerson a composé un office en son honneur. Les peintres le représentent avec une verge fleurie dans les mains.

Joseph d'Arimatee, du nom de sa patrie, de la tribu d'Ephraïm, juif riche et membre du Sanhédrin, ne voulut pas prendre part au jugement qui condamna Jésus, obtint de Pilate le corps du Juste et l'ensevelit dans un sépulcre de pierre. Il figure dans la légende du saint Gréal; c'est lui qui aurait obtenu le vase dans lequel Jésus avait bu et rompu le pain, et il y aurait recueilli les gouttes de sang qui sortaient des plaies du Sauveur; c'est cette précieuse relique que recherchaient les chevaliers de la Table Ronde.

Joseph (Sœurs hospitalières de Saint-), instituées à la Flèche, 1642; soumises à la règle de Saint-Augustin, elles servaient dans les hospices. D'autres furent, depuis 1638, une congrégation particulière, qui se consacre à l'éducation des filles; elles portent une robe bleue.

Joseph d'Exeter. V. ISCANUS.

Joseph de Calasanzio. V. CALASANZIO.

Joseph (FRANÇOIS Leclerc du Tremblay, dit le Père), né à Paris, 1577-1638, fils d'un président au parlement de Paris, eut une bonne éducation, voyagea, fit même une campagne, et devint capucin en 1599. Il montra beaucoup d'activité, entreprit des missions contre les calvinistes, mais de bonne heure s'occupa d'affaires politiques et surtout de négociations. Il s'attacha à Richelieu et fut longtemps son agent le plus dévoué, intelligent, hardi et surtout laborieux, entretenant une correspondance très-active avec les ambassadeurs, les généraux, les secrétaires d'Etat, préparant les affaires, tout-puissant sans avoir de caractère officiel. On l'avait surnommé l'*Eminence grise*; il affectait une grande modestie, un extrême désintéressement; il n'en désirait pas moins le chapeau de cardinal qu'il allait recevoir, lorsqu'il mourut à Ruel, dans les bras de Richelieu. Il fut envoyé de la France à la diète de Ratisbonne, 1630, décida Ferdinand II au renvoi de Wallenstein, et joua l'empereur; il aida Richelieu contre la reine mère, et soutint son courage, lors de la prise de Corbie par les Espagnols, 1636. — Léop. Ranke

croit que 4 vol. in-fol., manuscrits de la Bibliothèque nationale, sous le titre de *Histoire de Louis XIII*, ont été composés avec les papiers du P. Joseph et sous sa direction.

Joseph I^{er}, empereur d'Allemagne, fils de Léopold I^{er}, né à Vienne en 1678, succéda à son père, comme empereur, en 1705. Il continua la guerre de la succession d'Espagne et soutint les prétentions de son frère Charles; il vit les grands succès des alliés, apaisa par des concessions une insurrection en Hongrie; contribua à détourner Charles XII de l'Allemagne, et gouverna avec assez de modération. Il mourut en 1741, ne laissant que des filles.

Joseph II, empereur d'Allemagne, fils de François I^{er} et de Marie-Thérèse, né en 1741, eut pour gouverneur le comte hongrois Bathiany, montra de bonne heure beaucoup d'activité, mais resta toujours soumis à la volonté souveraine de sa mère. Roi des Romains en 1764, empereur en 1765, il ne régna véritablement qu'à la mort de Marie-Thérèse, 1780. Il s'occupa cependant de quelques réformes, donnant l'exemple de l'économie, buvant de l'eau, couchant sur la dure, évitant toute espèce de faste. Il parcourut les provinces autrichiennes, visita l'Italie, Rome, en 1769, la France, en 1777, sous le nom de comte de *Falkenstein*; mais déjà ambitieux, il s'entendit, à l'insu de sa mère, dans deux entrevues avec Frédéric II, 1770, pour le partage de la Pologne. A la mort de Maximilien-Joseph de Bavière, il espéra pouvoir s'emparer de l'électorat; mais il fut arrêté par Frédéric II, et Marie-Thérèse signa la paix de Teschen, 1779. Plus tard, lorsqu'il proposa à Charles-Théodore d'échanger la Bavière pour les Pays-Bas, il fut encore contrecarré par le roi de Prusse, qui forma contre l'Autriche la *Ligue des Princes*, 1785. Il anéantit le traité de la barrière, et délivra la Belgique de ses garnisons hollandaises, mais il ne put obtenir la libre navigation de l'Escaut. Après l'entrevue de Kheron avec Catherine II, il s'allia à la Russie contre les Turcs et fut forcé de leur faire la guerre; il eut d'abord quelques succès, puis vit ses troupes battues et décimées par la peste. En même temps les provinces belges se déclaraient indépendantes. Joseph mourut en février 1790. Il avait tenté de grandes réformes pour l'amélioration de ses Etats; élève des philosophes du XVIII^e s., malgré les efforts de Marie-Thérèse, il établit la conscription militaire et abolit la torture; par l'*édit de censure*, 1781, il accorda beaucoup de liberté à la presse; il applaudit à la suppression des jésuites; l'*édit de tolérance* de 1781 mécontenta le clergé et la cour de Rome; Pie VI crut même devoir faire le voyage de Vienne, pour l'arrêter dans ses réformes; Joseph II les continua, abolit un grand nombre de couvents, obtint le droit de nommer les évêques, établit une nouvelle circonscription des diocèses et multiplia les règlements sur les processions, les cérémonies religieuses, l'enseignement théologique. Il abolit les droits féodaux et voulut établir un impôt unique; sans respecter les traditions et les nationalités différentes de ses Etats, il voulut fonder l'unité autrichienne par une administration uniforme (13 gouvernements civils, militaires; 13 grandes cours de justice, etc.). Il favorisa l'industrie et le commerce, supprima les douanes, déclara Fiume et Trieste ports francs. Mais toutes ses tentatives précipitées échouèrent et excitèrent mécontentements et soulèvements, surtout en Hongrie et en Belgique; ses sujets repoussaient des réformes violentes, contraires à leurs mœurs et à leurs croyances, et Joseph II justifia cette parole de Frédéric II: « avec le désir d'apprendre, il n'a pas la patience de s'instruire. » V. PAGANEL, *Hist. de Joseph II*; 1843, in-8°.

Joseph, roi de Portugal, fils et successeur de Jean V, régna de 1750 à 1777. Pombal gouverna en son nom. Joseph, prince ami des plaisirs, protégea les sciences et les lettres; sous son règne Lisbonne fut désolée par le tremblement de terre, 1755; à la suite d'un attentat dirigé contre le roi par la famille des Tavora, qu'il avait outragée, les grands furent poursuivis, les jésuites furent chassés du Portugal, 1758-1761; etc. V. POMBAL.

Joseph Bonaparte V. NAPOLÉON.

Joséphe (FLAVIUS), historien juif, né à Jérusalem, en 37, mort vers 100, descendant par son père d'une famille sacerdotale, par sa mère, des Asmonéens, eut une brillante éducation, entra dans la secte des pharisiens, fut chargé d'une mission à Rome, sous Néron; et, après avoir essayé vainement d'empêcher la révolte des Juifs, il accepta les fonctions de chef de la Galilée, eut à lutter contre un rival acharné, Jean de Giscala, se

défendit courageusement dans Jotapate et fut pris par Vespasien, 67. Il prèdit l'empire à Vespasien, gagna son amitié et celle de Titus, accompagna ce dernier au siège de Jérusalem, puis le suivit à Rome. Devenu citoyen romain, il continua à être bien traité par les Flaviens, dont il avait pris le nom. On a de lui: *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains et de la ruine de Jérusalem*, en 7 livres, écrits en hébreu, puis en grec; *Hist. ancienne des Juifs*, en 20 livres; *Autobiographie*, en 1 livre; *Contre Appion*, en 2 livres, pour défendre les Juifs, leurs usages, leurs croyances; *Discours sur le martyre des Macchabées*. Son style est facile et élégant, mais il est trop diffus et entre dans trop de détails minutieux. Ses *Œuvres*, publiées pour la première fois à Bâle, 1544, in-fol., ont été souvent réimprimées; les meilleures éditions sont celles de Hudson, 1720, 2 vol. in-fol., Oxford; Havercamp, 1726, 2 vol. in-fol., Amsterdam; Dindorf, 2 vol. in-8°, dans la bibliothèque grecque de Didot. Il y a eu de nombreuses traductions françaises de Joséphe; la plus connue, celle d'Arnauld d'Andilly, 1676, in-fol., a été souvent reproduite.

Joséphine (MARIE-JOSÉPHINE-ROSE *Tascher de la Pagerie*), impératrice des Français, née à La Martinique, 1763-1814, d'une famille originaire du Blaisois, vint en France à 15 ans, épousa en 1779 le vicomte Alexandre de Beauharnais et ne put sauver son mari de l'échafaud. Elle-même fut emprisonnée; Tallien lui fit rendre la liberté après le 9 thermidor. Elle restait veuve avec deux enfants, Eugène et Hortense. Aimable, bonne et gracieuse, elle eut de l'influence au temps du Directoire, et captiva Bonaparte qui l'épousa le 9 mars 1796. Il l'aima et n'eut jamais à lui reprocher que sa prodigalité. Elle ne fut pas inutile à sa fortune; elle partagea ses hautes destinées. Sous le Consulat, à la Malmaison comme aux Tuileries, elle sut gagner les cœurs, ranimer les fêtes et le goût du luxe, préparer la cour du futur empereur. Elle fut sacrée impératrice le 2 décembre 1804; mais elle n'avait pas donné d'héritier à l'empereur; Napoléon, après bien des scènes tristes et déchirantes, crut devoir, dans l'intérêt de sa politique, faire prononcer le divorce, 16 décembre 1809. Joséphine vécut dès lors dans son château de Navarre ou à la Malmaison, toujours estimée et aimée de l'empereur, qui ne cessa pas de lui écrire. Elle mourut peu de temps après la chute de l'Empire, 29 mai 1814. Son corps a été déposé dans l'église de Rueil où un tombeau lui a été élevé. Elle aimait les arts et avait réuni une collection de plantes rares. On a publié ses *Lettres* à Napoléon et à sa fille, 1827, 1833. Une statue lui a été érigée, en 1856, à Fort-de-France.

Josephinos. V. AFRANCESADOS.

Josépin (JOSEPH *Cesari*, dit le chevalier d'Arpin ou *Le*), *Giuseppino*, peintre de l'école romaine, né à Arpino, en 1560 ou 1568, mort en 1640. Fils d'un pauvre peintre d'ex-voto, il vint à Rome, obtint la protection de Grégoire XIII, put étudier, et de bonne heure eut une grande réputation. Il vint en France, 1600, à l'occasion du mariage de Marie de Médicis, et fut décoré par Henri IV de l'ordre de Saint-Michel; dès lors sa vanité ne connut plus de bornes. Il fut chargé d'honneurs et comblé de richesses par 10 papes. Ses ouvrages sont très-nombreux. Doué d'une vive imagination, il avait de brillantes qualités et surtout beaucoup de facilité; mais il sacrifia sans mesure au goût dépravé de son époque et à son désir insatiable de renommée; aussi ses derniers ouvrages sont-ils bien inférieurs aux premiers.

Josias, roi de Juda, successeur d'Amon, à l'âge de 8 ans, régna de 639 à 608 av. J. C., détruisit les idoles et répara le temple. Le grand prêtre Helcias retrouva alors l'exemplaire original de la loi de Moïse. Josias périt à la bataille de Mageddo, gagnée par Nécho, roi d'Égypte.

Josquin Desprès. V. DESPRÈS.

Josse (Saint), frère de Judicaël, duc de Bretagne, se voua à la vie religieuse, fonda plusieurs chapelles dans le Ponthieu, et mourut vers 668. On l'honore le 15 décembre.

Josse de Luxembourg, neveu de l'empereur Charles IV, margrave de Moravie, acheta le duché de Luxembourg à son cousin Wenceslas, le vendit au duc d'Orléans, frère du roi Charles VI; et, en 1410, fut élu empereur d'Allemagne par quelques électeurs, tandis que les autres choisissaient Sigismund, frère de Wenceslas. Il mourut trois mois après.

Josselin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. O. de Ploërmel (Morbihan). Beau château du connétable

de Clisson, qui y mourut, en 1407. Près de là, sur la route de Ploërmel, dans la lande de Mi-Voie, eut lieu le fameux combat des Trente, vers 1351; 2,766 hab.

Josselin ou **Joscelin**, de Courtenay, prit part à la première croisade, reçut de Baudouin, comte d'Edesse, son cousin, plusieurs villes de l'Euphrate; obtint la principauté de Tibériade, et devint comte d'Edesse, en 1118. Il se signala par de brillants faits d'armes contre les musulmans, et fut blessé mortellement près d'Alep, en 1151.

Josselin II succéda à son père, fut brave comme lui, mais vicieux et mauvais prince. Edesse tomba au pouvoir de Zengui, sultan de Mossoul, 1144, et fut ruinée par son fils Nouredin, en 1145. Josselin mourut prisonnier à Alep, en 1149.

Josselin III, son fils, resta prisonnier des Turcs, de 1165 à 1175, fut racheté par son beau-frère Baudouin IV, roi de Jérusalem, qui le nomma sénéchal, puis régent du royaume.

Josué, successeur de Moïse, né en Egypte, de la tribu d'Ephraïm, fut l'un des principaux lieutenants de Moïse depuis la sortie d'Egypte, l'accompagna sur le Sinaï, alla explorer la Palestine avec Caleb, et succéda à Moïse. D'après le livre de la Bible qui porte son nom et qui lui est attribué, il fit passer aux Hébreux le Jourdain à pied sec, s'empara de Jéricho au son des trompettes, conquit le pays de Chanaan, malgré la résistance des habitants; et, vainqueur du roi des Jébuséens et de quatre autres rois, il commanda au soleil de s'arrêter, à la lune de planer sur la vallée d'Elom, pour achever sa victoire. Il partagea le territoire entre les 12 tribus, assigna 48 villes aux lévites, établit des villes de refuge, et mourut à l'âge de 110 ans, vers 1580 av. J. C.

Jotapate, v. de la tribu de Nephtali (Palestine), dans la Galilée. L'historien Josèphe y fut assiégé et pris par Vespasien, 67.

Jotapien, peut-être parent d'Alexandre Sévère, fut proclamé empereur en Syrie, non pas à la mort d'Alexandre, mais vers 250. Il fut tué peu après.

Jouan (Golfe de), sur la côte S. O. du départ. des Alpes-Maritimes, séparé à l'O. du golfe de Napoule par le cap de la Croisette, et à l'E. de la rade d'Antibes par une presqu'île. Napoléon I^{er} y débarqua au retour de l'île d'Elbe, le 1^{er} mars 1815.

Jouan-de-l'Isle (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. E. de Dinan (Côtes-du-Nord), sur la Rance; 724 hab.

Jouarre (*Jovara*, *Jovis ara*, ou *Jodrum*), ville à 22 kil. E. de Meaux, et à 2 kil. S. de La Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne). Fours à plâtre; commerce de grains et de bois. Un monastère y avait été fondé en 650; 2,621 hab.

Joubert (NICOLAS), dit **Angoulevant**. V. ANGOULEVENT.

Joubert (BARTHÉLEMY-CATHERINE), général, né à Pont-de-Vaux (Bresse), 1769-1799, s'enrôla en 1791, et obtint chaque grade par une action d'éclat. Chef de brigade à Loano, il se distingua surtout dans la campagne d'Italie de 1796, à Montenotte, à Cossaria, à Lodi, à La Corona, à Castiglione; il fut nommé général de division, en 1797, s'illustra à Rivoli, dans le Tyrol, assista aux préliminaires de Léoben, et fut chargé par Bonaparte de porter à Paris les drapeaux conquis. Il passa rapidement de l'armée de Hollande à celle de Mayence, puis à celle d'Italie; occupa le Piémont, en 1798, et mécontent des mesures du Directoire, donna sa démission. Après les revers de la campagne de 1799, il fut placé à la tête de l'armée d'Italie; il venait d'épouser M^{lle} de Montholon, et peut-être voulait-on se servir de sa gloire militaire pour renverser le Directoire et le mettre à la tête du gouvernement. Aidé des conseils de Moreau, il reprit l'offensive; mais il fut tué dès le commencement de la bataille de Novi, contre les Austro-Russes de Souwarow. Le corps législatif porta son deuil pendant cinq jours. La ville de Pont-de-Vaux lui a élevé une statue.

Joubert (JOSEPH), moraliste, né à Montignac (Périgord), 1754-1824, fils d'un médecin, professa d'abord à Toulouse, chez les Doctrinaires, vint à Paris, en 1778, se lia avec Marmontel, La Harpe, Dalember, Diderot, et surtout avec Fontanes. En 1790, il fut juge de paix à Montignac, se réfugia à Villeneuve-le-Roi, en Bourgogne, pendant la Terreur; et y accueillit M^{me} de Beaumont, qui exerça une vive influence sur son talent, et plus tard lui donna l'une des premières places dans son salon de Paris, devenu célèbre. En 1809, Fontanes le

fit nommer inspecteur général des études. Il n'était connu que comme causeur spirituel et connaisseur littéraire plein de goût et de délicatesse. Après sa mort, Chateaubriand tira de ses manuscrits un volume de *Pensées*, qui eut beaucoup de succès parmi les esprits d'élite, 1838. Deux nouvelles éditions, considérablement augmentées, ont été publiées par M. P. Raynal, neveu de Joubert, sous le titre de : *Pensées, Maximes, et Correspondance*, 1842, 1849, 2 vol. in-8°. Joubert est de la famille des grands moralistes français; son livre, charmant, original, fin, mais trop subtil, restera, sans devenir cependant populaire.

Joué, commune de l'arr. et à 6 kil. S. O. de Tours (Indre-et-Loire). Bons vins; 2,043 hab.

Joué-sur-Erdre, commune du canton de Riaillé, dans l'arr. et à 28 kil. d'Ancenis (Loire-Inférieure). Forges, céréales; 2,779 hab., dont 428 agglomérés.

Jouffroy d'Abbans (CLAUDE-FRANÇOIS-DOROTHÉE, marquis DE), l'un des inventeurs des bateaux à vapeur, né à Baume-les-Dames, 1751-1832, d'une grande famille de Franche-Comté, servit d'abord dans le régiment de Bourbon-Infanterie, et, dès 1775, dans un voyage à Paris, proposa aux frères Périer, qui avaient établi la pompe à feu de Chaillot, l'idée d'appliquer la vapeur à la navigation. En 1776, il parvint à faire marcher sur le Doubs un bateau de 40 pieds de long; il réussit, et cependant on se moqua de ses recherches mécaniques, et on le désigna par le sobriquet de Jouffroy-la-Pompe. Il perfectionna néanmoins ses premiers essais, et, en 1785, il remonta la Saône, de Lyon à l'île Barbe, sur un bateau de 45 mètres de long. Il demanda vainement un privilège; l'Académie des Sciences n'osa pas se prononcer, et le ministre de Calonne éconduisit poliment l'inventeur. Jouffroy émigra, servit dans l'armée de Condé, et ne revint en France, sous le Consulat, que pour voir les nouvelles tentatives de Desblancs et de Fulton; ce dernier reconnaissait d'ailleurs la priorité des essais de Jouffroy. En 1816, celui-ci obtint un brevet d'invention, et lança, à Bercy, un nouveau bateau à vapeur, le *Charles-Philippe*; mais une société rivale lui fit concurrence, et toutes deux se ruinèrent. Après la révolution de 1830, Jouffroy, pauvre et découragé, se retira aux Invalides, où il mourut du choléra. On a de lui : *Les Bateaux à vapeur*, Paris, 1816, in-8°.

Jouffroy (SIMON-THÉODORE), philosophe, né au hameau des Pontets (Doubs), 1796-1842, fit ses études à Pontarlier, à Dijon, et entra à l'École normale en 1814. Les leçons de V. Cousin décidèrent sa vocation: nommé élève répétiteur pour la philosophie, il fut chargé de l'enseigner au collège Bourbon (lycée Bonaparte), 1817. En 1822, l'École normale fut supprimée; alors Jouffroy ouvrit chez lui des cours particuliers et fut collaborateur de plusieurs journaux, le *Courrier français*, le *Revue européenne* et surtout le *Globe*. Il fit paraître, en 1826, la traduction des *Esquisses de philosophie morale de Dugald-Stewart*, avec une remarquable préface; puis celle des *Œuvres complètes de Reid*, 6 vol. in-8°, 1828-36. En 1828, il avait reparu dans l'enseignement public, comme suppléant de Milon dans la chaire de philosophie ancienne à la Sorbonne; en 1830, il fut maître de conférences à l'École normale et professeur adjoint de l'histoire de la philosophie moderne à la Faculté des Lettres. Il fit alors son *Cours de droit naturel*, qui a été recueilli en 3 vol. in-8°. En 1833, il succéda à Thurot au Collège de France, et y enseigna la philosophie grecque et latine. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1833, il fit partie du Conseil royal de l'Université, en 1840. Sa santé le força de se faire suppléer dans ses chaires; elle fut aussi l'une des causes qui l'empêchèrent de jouer le rôle dont il était digne à la Chambre des députés, dont il fit partie depuis 1831. — Outre les ouvrages, que nous avons déjà cités, on a de Jouffroy : *Mélanges philosophiques*, recueil remarquable de morceaux inédits, ou qui avaient déjà paru dans les revues; *Nouveaux mélanges philosophiques*, 1842, et *Cours d'Esthétique*, 1843, publiés après sa mort, d'après les rédactions de ses élèves. Jouffroy tient l'un des premiers rangs parmi les philosophes français du XIX^e s., par la sagacité de la pensée et la lucidité du style; c'est avant tout un psychologue, élève des Ecossais; il a surtout eu pour but de déterminer avec précision l'objet, la certitude, le point de départ et la circonscription de la psychologie; il l'a séparée nettement de la physiologie. En logique, il n'a traité que la question fondamentale du scepticisme, qu'il a vigoureusement

combattu; il a été spiritualiste, et sa doctrine morale a été pleine de pureté, comme sa doctrine sur le beau est remarquable par l'élévation des idées. S'il n'a pas étendu beaucoup le domaine de la philosophie, il lui a donné des fondements qui paraissent solides, et il s'est montré surtout observateur sagace des phénomènes de l'âme. V. Mignet, *Notice sur Jouffroy*, et Ad. Garnier, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

Joukowski (VASILI-ANDRÉEVITCH), poète russe, né à Biélef, près de Toula, 1783-1851, donna des leçons de littérature à la femme et au fils aîné de l'empereur Nicolas. Il a surtout fait connaître aux Russes les grands écrivains de l'Allemagne et de l'Angleterre. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Saint-Pétersbourg, 1835, 9 vol. in-8°.

Jouques, commune de l'arr. et à 25 kil. d'Aix (Bouches-du-Rhône). Fabr. de papier. Restes remarquables d'un aqueduc romain.

Jourdain, *Jordanes*, *auj. Nahr-el-Arden*, ou *El Cheria*, riv. de Palestine qui sort de l'Anti-Liban, traverse le lac Séméchonte (*Bahr-Houleh*), le lac de Tibériade (*auj. Tabarieh*), et se jette dans le lac Asphaltite ou mer Morte. Il a 200 kil. de cours. Ses eaux sont généralement claires, limpides et assez chaudes. Il est célèbre dans l'histoire sainte; on connaît le passage du Jourdain par les Hébreux, sous la conduite de Josué; c'est dans les eaux du Jourdain que Jésus-Christ fut baptisé par saint Jean-Baptiste, etc.

Jourdain (ALPHONSE), ainsi nommé parce qu'il fut baptisé dans le Jourdain, fils de Raymond de St-Gilles, né en Syrie, 1103, fut amené en Europe en 1107, succéda à son frère Bertrand dans le comté de Toulouse, 1112, fut dépouillé par le duc d'Aquitaine, Guillaume IX, puis reprit ses Etats en 1122. Il resta maître du marquisat de Provence, et domina ainsi tout le pays, des Alpes aux Pyrénées. Il défendit Toulouse contre Louis VII, en 1141, fonda Montauban en 1144, prit part à la 2^e croisade, et mourut à Acre en 1148, probablement empoisonné.

Jourdain (AMABLE-LOUIS-MARIE-MICHEL Bréchillet), fils d'un médecin-dentiste estimé, né à Paris, 1788-1818, fut secrétaire à l'École des langues orientales vivantes, et mourut jeune, après avoir déjà publié de savants ouvrages: *la Perse ou tableau du gouvernement, de la religion et de la littérature de cet empire*, 1814, 5 vol. in-18; *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des anciennes traductions latines d'Aristote*, mémoire couronné par l'Institut en 1817, etc.

Jourdan (MATHIEU Jouve-), dit *Coupe-Tête*, né près du Puy, 1749-1794, tour à tour maréchal ferrant, garçon boucher, soldat, contrebandier, condamné à mort par contumace, cabaretier à Paris, sous le nom de *Petit*, fut tristement célèbre à l'époque de la révolution. On l'a accusé d'avoir coupé la tête à Delaunay, gouverneur de la Bastille, son ancien maître, d'avoir été l'un des meurtriers des gardes du corps à Versailles. En 1791, on le retrouve à Avignon à la tête d'un corps de volontaires, ou plutôt de bourreaux, qui voulaient la réunion du Comtat Venaissin à la France par la terreur. C'est lui qui dirigea le massacre de la glacière d'Avignon. En 1793, il fut commandant de la gendarmerie dans les départements de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône, et se signala par ses cruautés. Le Comité de salut public le livra au tribunal révolutionnaire, parce qu'il avait arrêté le représentant Pélissier; il fut condamné, et exécuté le 27 mai.

Jourdan (JEAN-BAPTISTE, comte), maréchal de France, né à Limoges, 1762-1833, fils d'un habile chirurgien, s'engagea en 1778, combattit en Amérique sous d'Estaing, et fut réformé en 1784. Il ouvrit à Limoges un magasin de mercerie, y déploya beaucoup d'intelligence; mais, à l'époque de la révolution, il reprit les armes, et partit en 1792, comme chef du 2^e bataillon des volontaires de la Haute-Vienne; se distingua sous Dumouriez, Custines et Dampierre, était général de division à Hondschoote, où il fut blessé; fut nommé, par Carnot, général en chef de l'armée du Nord, et gagna, sur le prince de Cobourg, la victoire de Wattignies, 15 octobre 1793. Il fut cependant disgracié par le Comité de salut public, à cause de la franchise de ses opinions militaires, et reprit son commerce à Limoges. Il fut rappelé au commandement de l'armée de la Moselle, qui devint, bientôt après, l'armée de Sambre-et-Meuse. Il prit Charleroi et gagna sur les Autrichiens la bataille de Fleurus, qui, suivant Napoléon, sauva la France, 26 juin 1794. La Belgique fut délivrée, et, après la victoire de la Roër ou d'Aldenho-

ven, il resta maître de la rive gauche du Rhin. En 1795, il passa le fleuve, mais un peu trop tard, et il aurait remporté de brillants succès, s'il n'avait été arrêté par la trahison de Pichegru. En 1796, l'armée de Sambre-et-Meuse envahit de nouveau l'Allemagne; Jourdan, d'abord vainqueur, dut rétrograder devant les forces supérieures de l'archiduc Charles. Il obtint son rappel, et fut élu membre du conseil des Cinq-Cents; il y fit voter, le 5 septembre 1798, la loi de la conscription militaire. Il se démit de ses fonctions de président pour aller commander l'armée du Danube; mais, après quelques succès, il fut repoussé à Stokach, 25 mars 1799. Réélu au conseil des Cinq-cents, il ne voulut pas seconder Bonaparte au 18 brumaire, fut un instant placé sur une liste de proscription, puis fut nommé inspecteur général et administrateur du Piémont. Conseiller d'Etat en 1802, général en chef de l'armée d'Italie, maréchal en 1804, il ne fut pas disgracié, mais il n'eut aucun grand commandement; il était trop patriote aux yeux de l'Empereur. Gouverneur de Naples en 1806, conseiller militaire et ami du roi Joseph, il le suivit en Espagne, et fut nommé major général de ses armées; mais il n'eut aucune autorité réelle, et on ne peut le rendre responsable des fautes et des revers qui ont accablé nos armées; après la défaite de Vittoria, il rentra définitivement en France, 1813. Il adhéra à la déchéance de Napoléon, fut bien accueilli par Louis XVIII, eut le commandement de la 6^e division militaire pendant les Cent jours, mais assista aux événements sans y prendre part. En 1815, il présida le conseil de guerre qui devait juger le maréchal Ney, et qui se déclara incompetent. Louis XVIII l'avait nommé comte; il entra à la Chambre des pairs en 1819, et y défendit les libertés constitutionnelles. En 1830, il eut pendant quelques jours le ministère des affaires étrangères, puis il fut nommé gouverneur des Invalides. On a de lui: *Opérations de l'armée du Danube*, 1799, in-8°; *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1796*, in-8°, 1819.

Jourdan (ANTOINE-JACQUES-LOUIS), médecin, né à Paris, 1788-1848, chirurgien militaire jusqu'en 1814, se consacra dès lors à des travaux de médecine et à des traductions qui le firent admettre à l'Académie. On lui doit surtout une *Pharmacopée universelle*, 2 vol. in-8°; un *Dictionnaire des termes usités dans les sciences naturelles*, 2 vol. in-8°. Il a traduit de l'allemand l'*Histoire de la médecine*, de Sprengel; l'*Histoire de la philosophie moderne*, de Buhle; l'*Histoire du droit romain*, de Hugo; l'*Anatomie du cerveau*, le *Traité de physiologie*, de Tiedemann; le *Manuel d'anatomie générale*, de Meckel; l'*Exposé de la doctrine médicale homœopathique*, de Hahnemann, etc., etc.

Journiac Saint-Méard (FRANÇOIS, chevalier DE), né à Bordeaux, 1745-1827, servit dans l'armée, fut nommé général par les révoltés de Nancy, mais parvint à leur échapper et travailla au *Journal de la ville et de la Cour*; ce qui le fit enfermer à l'Abbaye. Il échappa aux massacres, grâce à la franchise de ses réponses, et a raconté les événements dont il fut le témoin, dans un opuscule intitulé: *Mon agonie de trente-huit heures*, qui eut 18 éditions, en 1793. Il ne fut pas cependant inquiet et se contenta de prendre le titre de président et général en chef de la Société universelle des gobe-mouches. C'était un homme spirituel, qui ne fut point considéré comme sérieux ou redoutable; ce qui le sauva.

Journal. Les *Actes diurnaux* des Romains n'étaient pas de véritables journaux; c'est Venise qui a inventé, au xvi^e s., ces *Nouvelles écrites*, qu'on lisait moyennant une gazetta, d'où le nom de gazettes. En France, le *Mercure français*, 1605, fut le premier journal; il donna naissance au *Mercure galant*, de Visé, 1672, qui devint le *Mercure de France*, en 1714. — La *Gazette de France*, fondée par le médecin Renaudot, en 1631, fut le premier journal, à la manière moderne, paraissant chaque semaine en 8 pages in-4°, puis 2 fois par semaine, en 1762; elle devint quotidienne, avec le format in-folio, en 1792. — Le *Journal des savants* fut fondé, en 1665, par Denis Sallo, conseiller au Parlement; il parlait de lettres et de sciences, paraissait, chaque mois, en un cahier in-4°; le chancelier Pontchartrain l'acheta en 1702. Interrompu en 1792, il a reparu en 1816, sous la direction du ministre de la justice. — Avant 1789, plusieurs journaux ou gazettes eurent de la célébrité: la *Gazette burlesque*, de Loret, de 1652 à 1667; les *Nouvelles de la république des Lettres*, de Bayle, 1684; le *Journal de Trévoux*, fondé par les jésuites en 1701, et imprimé dans cette ville; l'*Année littéraire*, dirigée contre les philosophes, depuis

1754, rédigée par Fréron, puis par Geoffroy jusqu'en 1790; le *Journal de Paris*, quotidien dès 1777, etc. — La Révolution fit naître une multitude de journaux dont plusieurs sont restés célèbres, les *Révolutions de Paris*, de Prudhomme; l'*Ami du peuple*, de Marat; le *Père Duchêne*, d'Hébert; le *Vieux Cordelier*, de Camille Desmoulins, etc. Depuis cette époque, les journaux se sont multipliés, et, quoique souvent frappés à cause de leur importance politique, sont devenus l'un des premiers besoins de la société moderne en France, comme dans tous les pays où la civilisation a fait quelques progrès. Rappelons seulement que le *Moniteur universel*, journal officiel, date du 24 novembre 1789.

Jouvence, *Juventa*, nymphe d'Italie, aimée de Jupiter, qui la métamorphosa en fontaine, à laquelle il donna la vertu de rajeunir ceux qui s'y baignaient. La *Fontaine de Jouvence* joue un grand rôle dans les romans de l'Orient et du moyen âge. On la plaça dans beaucoup d'endroits; on crut la découvrir dans le nouveau monde, surtout dans la Floride, où Ponce de Léon alla la chercher au commencement du xvi^e siècle.

Jouveney ou **Jouvancy** (JOSEPH DE), savant jésuite, né à Paris, 1645, professa la rhétorique à Caen, à la Flèche, au collège Louis-le-Grand, et fut appelé à Rome, en 1699, pour y continuer l'histoire de sa société; il y mourut en 1719. Il a écrit en latin avec pureté et élégance, et il a rendu de grands services à l'instruction de la jeunesse. On lui doit de bonnes éditions de *Perse*, *Juvénal*, *Térence*, *Horace*, *Martial*, *Ovide*, de plusieurs livres de Cicéron; un *Novus apparatus* (dictionnaire) *græco-latinus, cum interpretatione gallica*, 1681, in-4^o; de *Ratione discendi et docendi*, petit traité des études loué par Rollin; *Appendix de Diis et Heroibus* ou mythologie élémentaire, livre qui est resté classique; *Historia Societatis Jesu pars quinta*, in-fol. (de 1591 à 1616), ouvrage condamné en France par arrêts du Parlement, en 1715; des poésies, des discours en latin; etc.

Jouvenel des Ursins. V. JUVÉNAL.

Jouvenet (JEAN), peintre, né Rouen, 1647-1717, d'une famille qui avait déjà produit plusieurs artistes, vint de bonne heure à Paris et fit pour la confrérie des orfèvres le grand tableau de *Jésus guérissant un paralytique*, qui fut admiré et qui est encore à Notre-Dame; il n'avait que 19 ans. Lebrun l'encouragea et le fit entrer à l'Académie, en 1675; il donna comme œuvre de réception *Esther évanouie devant Assuérus*, l'un de ses meilleurs tableaux. Il fut recteur et directeur de l'Académie. Sur la fin de sa vie, paralysé de la main droite, il s'habitua à peindre de la main gauche, et composa la *Visitation de la Vierge*, qui est à Notre-Dame. Le Louvre a de lui des portraits, une *Descente de Croix*, la *Résurrection de Lazare*, *Jésus guérissant les malades*, la *Pêche miraculeuse*; des tapisseries, faites aux Gobelins d'après ces belles compositions, furent choisies par Pierre le Grand. Il y a de ses peintures à la chapelle de Versailles et aux Invalides. On a loué la richesse de sa composition, la fermeté de son dessin, la force de l'expression; le coloris est son côté faible.

Joux (Lac de); il est dans le cant. de Vaud (Suisse), au pied du Jura; il a 7 kil. sur 2; il est traversé par l'Orbe, très-poissonneux et sujet à des crues subites.

Joux (Vallée de); elle est formée dans le Jura, a 26 kil. de long et renferme les lacs des Rousses, de Joux et des Brenets; elle est traversée par l'Orbe. La partie, qui est dans l'arr. de Saint-Claude (France), est stérile; l'autre, dans le canton de Vaud, est boisée et a de belles prairies. Défrichée par des moines Prémontrés au xii^e siècle, elle a servi de refuge à beaucoup de calvinistes français au xvii^e siècle.

Joux (Fort de), *Jovium*, *Juca*; il est sur une hauteur de 200 m., près de la rive droite du Doubs, à 5 kil. S. E. de Pontarlier (Doubs). Il domine la route vers Neuchâtel et Lausanne. Toussaint-Louverture y mourut.

Jouy-aux-Arches, village de l'arr. et à 10 kil. S. O. de Metz (Moselle). Restes d'un magnifique aqueduc romain, qui amenait à Metz les eaux de la Gorze.

Jouy-en-Josas, village de l'arr. et à 6 kil. S. E. de Versailles (Seine-et-Oise), sur la Bièvre. Anc. seigneurie du connétable de Clisson, érigée en comté, 1654. Célèbre manufacture de toiles peintes, fondée en 1760 par Oberkampf.

Jouy (VICTOR-JOSEPH Étienne, dit DE), littérateur, né à Jouy, près de Versailles, en 1764 ou 1769, fils d'un commerçant, servit fort jeune aux Indes orientales, y eut un grand nombre d'aventures romanesques, échappa plusieurs fois à la mort, comme par miracle, et revint

en France après la prise de la Bastille. Tour à tour journaliste, capitaine, adjudant général, proscrit, condamné à mort, il se réfugia en Suisse, revint à Paris après le 9 thermidor, combat avec Menou les terroristes, au 2 prairial; est nommé commandant de place à Lille, puis demande sa retraite en 1797 pour se consacrer aux lettres. Il fit d'abord quelques chansons, quelques vaudevilles, qui eurent du succès (*Comment donc faire, la Fille en loterie, le Tableau des Sabines*), réussit peu dans la comédie, mais révéla son talent pour la scène lyrique dans *la Vestale* (avec Spontini), 1807, qui lui valut un prix décennal en 1810. On applaudit également *Fernand Cortez* (Spontini), en 1809; *les Bayadères* (Catal), en 1810; *les Abencerrages* (Chérubini), en 1815; *Moïse*, 1827; *Guillaume Tell*, 1829 (avec Rossini). En 1815, il débuta dans la tragédie par *Tippo-Saïb*; *Sylla*, en 1821, dut une grande part de son succès à Talma; *Bélisaire*, 1825, *Julien dans les Gaules*, 1827, furent froidement accueillis. Jouy avait de bonne heure écrit dans plusieurs journaux avec plus de facilité que de vrai talent; depuis 1812, il passa en revue les mœurs, les ridicules, les travers du jour, et les articles de *l'Ermite de la Chaussée d'Antin* eurent un succès européen. Il donna à son *Ermite* plusieurs suites qui étaient bien inférieures; *l'Ermite en Guyane*, *l'Ermite en province*, *le Franc-Parleur*, qui parurent, par articles, dans le *Mercur de France* et dans la *Minerve*, furent moins bien accueillis. Il avait d'abord vu avec plaisir le retour des Bourbons, et avait plus d'une fois travaillé avec Louis XVIII. L'Académie Française l'avait admis en 1815. Mais après la seconde restauration, il soutint de sa plume le parti libéral contre la réaction, fonda plusieurs journaux, fut l'un des collaborateurs de la *Biographie nouvelle des Contemporains*, et fut plusieurs fois poursuivi et condamné par le gouvernement. Il écrivit alors avec Jay *les Ermites en prison*, qui eurent un immense succès; plusieurs de ses pièces furent arrêtées par la censure. Après 1850, il fut nommé bibliothécaire en chef du Louvre. De 1825 à 1827, il avait publié lui-même ses *Œuvres complètes*, en 27 vol. in-8^o. Il a beaucoup écrit, souvent avec sagacité, justesse, esprit; mais il n'avait pas de profondeur, son style était négligé; aucune de ses œuvres n'est vraiment remarquable; il a néanmoins sa place parmi les écrivains les plus dévoués et les plus actifs de la guerre faite par le parti libéral aux tendances et à l'esprit de la restauration.

Jove (PAUL). V. GIOVIO.

Jovellanos ou **Jove-Llanos** (GASPARD-MELCHIOR DE), homme d'Etat et poète espagnol, né à Gijon, 1744-1811, a composé *el Delincuende Honorado* (l'Honnête criminel), comédie qui eut beaucoup de succès; *Pelayo*, tragédie classique; *Ocios juveniles*, poèmes lyriques et satiriques. Il fut membre du conseil de Castille en 1794, ministre de la justice, 1797, puis disgracié par Godoy. Plus tard il repoussa les offres de Joseph Bonaparte, et fut l'un des membres les plus actifs de la junte centrale qui dirigea la lutte contre les Français. Il mourut d'une hydropisie de poitrine. On a de lui plusieurs opuscules et des *Mémoires politiques*, traduits en français, 1825. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Madrid, 1832, 8 vol.

Jovien (FLAVIUS CLAUDIUS), empereur romain, né à Singidunum, en 331, capitaine des gardes du palais sous Julien, fut proclamé empereur par les soldats, à la mort de ce dernier, 363. Il dirigea la retraite de l'armée et céda honteusement au roi de Perse, Sapor, les 5 provinces transtigritanes. Il révoqua les lois de Julien contre les chrétiens, et, en revenant vers Constantinople, mourut à Dadastana, en Galatie, 364.

Jovin, général romain, né à Reims, lieutenant de Julien en Gaule, refusa l'empire à la mort de ce prince, repoussa les Allemands en 366, fut nommé consul et mourut en 379. Il embellit Reims de plusieurs monuments; son tombeau, bel ouvrage de sculpture, s'y voit encore. On lui attribue la fondation de Joigny et de Joinville.

Jovin, noble gaulois, se proclama empereur à Mayence, 411, fut soutenu par les Burgundes et les Alains, mais fut pris à Valence par Ataulf, roi des Wisigoths, et mis à mort par le préfet Dardanus. Son frère *Sébastien*, qu'il avait nommé César, eut le même sort.

Jovinien, hérésiarque romain, mort après 412, moine à Milan, prêcha contre l'abstinence, la virginité, le libre arbitre; fut combattu par saint Jérôme et saint Augustin, et condamné en 390 par le pape Sirice et le concile de Milan.

Joyant (JULIUS-ROMAIN), paysagiste, né à Paris, 1805-

1854, mérita par ses belles *Vues de Venise* le surnom de *Canaletto français*. On admire et on recherche surtout ses *dessins à l'encre*.

Joyeuse, *Gaudiosa*, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. S. O. de Largentière (Ardèche), sur la Baume. Elève de vers à soie; marchés très-fréquentés; 2,576 hab. — Ce bourg a été érigé en baronnie, puis en vicomté, vers 1450, en duché-pairie pour Anne de Joyeuse, 1581, et pour Louis de Melun, en 1714.

Joyeuse (GUILLAUME, vicomte DE), d'une famille ancienne du Gévaudan, d'abord évêque d'Aleth, quitta l'Eglise, lorsqu'il devint chef de famille, et fut nommé maréchal de France, en 1582, grâce au crédit de son fils, Anne. Il mourut en 1592.

Joyeuse (ANNE, duc DE), fils du précédent, 1561-1587, se signala au siège de La Fère, où il fut blessé en 1580, devint l'un des favoris de Henri III, fut créé duc et pair, amiral, premier gentilhomme de la chambre, épousa Marguerite de Lorraine, sœur de la reine, et fut gouverneur de Normandie. Dévoué au roi, il commanda une armée en Gascogne et se montra cruel à l'égard des calvinistes. Sa faveur était cependant menacée par celle d'Épernon, lorsqu'il fut tué à la bataille de Coutras, en combattant Henri de Navarre, 20 oct. 1587.

Joyeuse (FRANÇOIS DE), frère du précédent, 1562-1615, fut successivement archevêque de Narbonne, de Toulouse, de Rouen; dès l'âge de 21 ans, il avait reçu le chapeau de cardinal. Il s'entremisit pour la réconciliation de Henri IV avec le pape, présida l'assemblée du clergé en 1605, sacra Marie de Médicis, comme régente, à Saint-Denis, Louis XIII, comme roi, à Reims, et présida les États-généraux de 1614. Il eut, dit-on, l'idée du canal du Languedoc.

Joyeuse (HENRI, duc DE), frère du précédent, 1567-1608, connu sous le nom de comte du *Bouchage*, combattit les protestants en Languedoc et en Guyenne, épousa la sœur du duc d'Épernon, la perdit bientôt, et se fit capucin, en 1587, sous le nom de *frère Ange*. Après la journée des Barricades, les Parisiens le députèrent vers Henri III, à Chartres, à la tête d'une procession dans laquelle il représentait le personnage du Christ pendant la Passion. En 1592, il obtint des dispenses pour quitter son couvent, et, dans le Languedoc, fut l'un des derniers chefs ligueurs, qui se soumièrent à Henri IV. Il fut nommé maréchal et gouverneur du Languedoc. En 1600, il quitta de nouveau le monde, prêcha à Paris, se rendit à Rome, pieds nus, pendant l'hiver, fut saisi de la fièvre, et mourut à Rivoli.

Joyeuse-Grandpré (JEAN-ARMAND, marquis DE), d'une autre branche de la famille des précédents, 1631-1710, d'abord connu sous le nom de *chevalier de Grandpré*, servit avec distinction depuis 1648, ne devint lieutenant général qu'en 1674; fut nommé maréchal de France en 1693, commandait l'aile gauche à Nerwinde, et devint en 1705 gouverneur des Trois-Évêchés.

Joyeux avènement (Droit de). C'était une tradition de l'*Or coronaire* des empereurs romains; les vassaux payaient à leurs seigneurs et surtout aux rois une contribution déterminée, à leur avènement. Louis XII le supprima; le duc de Bourbon le rétablit sous Louis XV; Louis XVI l'abandonna.

Jozé (ANTONIO), poète portugais, juif, fut brûlé vif par l'inquisition, en 1745. Ses comédies, publiées sous le titre de *Theatro comico Portuguez* ou *Théâtre du Juif*, lui ont valu le nom de *Plaute portugais*. Elles ont de l'originalité, de la verve et de la vivacité, mais les plaisanteries sont triviales et le style est très-négligé.

Juan (San-), riv. du Nicaragua (Amér. centrale), unit le lac de Nicaragua à la mer des Antilles. On a plus d'une fois songé à l'utiliser pour un canal interocéanique. Son cours de 180 kil. est navigable.

Juan (San-), prov. de la république de La Plata, à l'E. du Chili, a pour chef-lieu *San-Juan-de-la-Frontera*. Sup., 89,000 kil. carr., pop., 60,000 hab.

Juan (San-). V. GUAM.

Juan-Fernandez (Ile de), située dans le Grand Océan, à 660 kil. O. des côtes du Chili, dont elle dépend. Elle est montueuse, peu fertile, mais la pêche y est abondante, et l'on y trouve le port Anglais, au S. E., et le port Juan-Fernandez, à l'O. Découverte par Juan Fernandez, en 1572, elle fut le séjour de Selkirk, marin écossais, dont les aventures ont donné l'idée du *Robinson Crusoe*. Les Espagnols s'y établirent en 1750; une petite île, qui en dépendait, a disparu en 1837.

Juan-de-la-Frontera (San-), ch.-l. de la prov. de San-Juan (Conféd. de la Plata), à 1000 kil. N. O. de

Buénos-Ayres. Evêché. Or et argent aux environs; 20,000 hab.

Juan-de-Fuca (Déroit de), entre la côte des États-Unis et l'île Quadra et Vancouver. Il est long de 100 kil. sur une largeur de 8 à 24 kil.

Juan-de-Porto-Rico (San-), capit. de Porto-Rico (Grandes-Antilles), sur la côte N., a un port large et fortifié, qui fait un commerce actif. Evêché. Résidence du capitaine général. Elle a été fondée en 1514; 20,000 hab.

Juan d'Autriche (Don), fils naturel de Charles-Quint et de Barbe Blomberg, né à Ratisbonne, en 1545, fut élevé secrètement par Louis de Quexada, et ne connut le secret de sa naissance qu'après la mort de son père. Philippe II le lui révéla et le fit élever avec soin avec don Carlos et Alexandre Farnèse. Charles-Quint l'avait destiné à l'Eglise; don Juan préférait la carrière des armes, et Philippe II, touché de son dévouement, lui permit de suivre sa vocation. Don Juan montra des talents militaires, en soumettant les Maures révoltés de Grenade, 1569-70; puis, à la tête de la flotte chrétienne d'Espagne, de Venise et du pape, il gagna la grande victoire de Lépante sur la flotte ottomane, 1571; son nom fut dès lors populaire dans toute la chrétienté. Mais Philippe II, jaloux et défiant, l'empêcha de répondre aux vœux des Grecs, qui voulaient se soulever et le proclamer roi. Don Juan s'empara de Tunis et de Bizerte, 1573; Philippe II lui refusa encore l'autorisation de fonder un royaume sur la côte d'Afrique; et Tunis retomba au pouvoir des Turcs, en 1574. Envoyé comme gouverneur des Pays-Bas, après le duc d'Albe et Requesens, 1576, il fut d'abord bien accueilli des Belges, publia à Bruxelles l'*Edit perpétuel*, mais ne put ramener les provinces du nord, malgré la victoire de Gembloux, 31 déc. 1577. Philippe II craignait, dit-on, qu'il ne voulût se rendre indépendant dans les Pays-Bas; don Juan, aidé par le pape et par les Guises, avait conçu le projet de faire une expédition pour délivrer Marie Stuart et partager le trône avec elle. Mais il tomba dans une étrange maladie de langueur, et l'on crut généralement qu'il avait été empoisonné, oct. 1578.

Juan d'Autriche (Don), fils naturel de Philippe IV et d'une actrice, *Maria Calderonna*, 1629-1679, fut nommé par son père grand-prieur de Castille. Il soumit Naples révoltée, grâce à la trahison de Gennaro Annese, 1648; reprit Barcelone, en 1652, et combattit les Français; mais fut malheureux dans les Pays-Bas, où il perdit la bataille des Dunes, 14 juin 1658. Envoyé contre les Portugais, il fut encore vaincu à Almeixial, près d'Estremoz, 1663. Disgracié à l'avènement de Charles II, 1665, par les intrigues de la reine mère et du jésuite Nithard, il fut plus tard rappelé à la cour, parvint à son tour à chasser ses ennemis, devint premier ministre, vers 1677, mais montra peu de talents.

Juba, roi de Numidie, succéda à son père Hiempsal, vers 50 ans av. J. C. Il embrassa le parti de Pompée, et vint en 49 au secours d'Utique, où commandait Varus, battit et tua Curion; mais lorsque César passa en Afrique, Juba fut défait avec Métellus Scipion à la bataille de Thapsus. Il s'enfuit, fut repoussé de Zama par les habitants, et se donna la mort avec Pétréius, 46.

Juba, son fils, né vers 52 av. J. C., mort vers 18 ap. J. C., orna le triomphe de César à Rome, mais fut traité avec douceur et reçut une excellente éducation. Après Actium, Auguste lui fit épouser Cléopâtre, fille d'Antoine et de Cléopâtre, et lui rendit la Numidie; plus tard, 25, il lui donna en échange la Mauritanie Césarienne, avec plusieurs tribus de Gétulie. Il gouverna longtemps avec sagesse; on ne connaît pas bien l'année de sa mort. Il avait embelli la ville d'Iol et lui avait donné le nom de Césarée (auj. *Cherchel*); il n'avait cessé de cultiver les lettres avec succès; il avait écrit les *Libyques*, histoire de l'Afrique; sur les *Assyriens*; une *Histoire romaine*; une *Histoire du Théâtre*; une *Histoire générale de la Peinture*; plusieurs petits traités, etc. Plin, Elien, Plutarque, Philostrate, lui ont fait de nombreux emprunts. Les fragments de ses ouvrages ont été recueillis par Charles Müller, *Fragmenta Histor. Græcorum*, t. III.

Jubé (AUGUSTE), baron de la Pérelle, historien et général français, né près de Montlhéry, 1765-1824, fut inspecteur général des côtes, en 1794, chef d'état-major de Hoche, chef de la garde consulaire, tribun, préfet de la Loire et du Gers, puis historiographe du ministère de la guerre, en 1815. On a de lui : *Histoire*

des guerres des Gaulois et des Français en Italie, ouvrage continué par le général Servan jusqu'au traité d'Amiens, 7 vol.; le Temple de la Gloire ou les fastes militaires de la France, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours, 1819, 2 vol.; Hist. générale des guerres de la France, depuis le commencement du règne de Louis XIV; 2 vol. seulement ont paru.

Jubilé (d'un mot hébreu qui signifie jubilation). Chez les Juifs, on nommait *année jubilaire* celle qui revenait au bout de 7 fois 7 années, c'est-à-dire au bout de 50 ans; le travail cessait alors, la terre restait sans culture, les dettes étaient abolies, les esclaves et les captifs étaient remis en liberté, les terres aliénées retournaient à leurs anciens possesseurs ou à leurs héritiers. Cet usage paraît avoir été observé jusqu'à la captivité de Babylone. — Chez les chrétiens, le jubilé est un temps de joie spirituelle, pendant lequel le pape accorde des indulgences plénières à ceux qui ont accompli certaines œuvres. Boniface VIII établit ces fêtes en 1300; elles devaient d'abord se renouveler tous les 100 ans; Clément VI, 1343, en fixa le retour tous les 50 ans, Grégoire XI tous les 35 ans, Paul II tous les 25 ans. Sixte IV, en 1473, donna à ces fêtes le nom de *jubilé*. En outre, les papes accordent un jubilé extraordinaire à l'époque de leur exaltation, et ils peuvent en prescrire d'autres dans des circonstances exceptionnelles.

Jublains, *Nœodunum*, bourg de l'arr. et à 10 kil. S. E. de Mayenne (Mayenne); 1,900 hab. — Anc. capit. des *Diablintes*, puissante sous les Romains, elle a des ruines curieuses, et des restes considérables d'un camp, dit de César.

Jucar. V. XUCAR.

Juchereau de Saint-Denis (ANTOINE), général, né à Bastia, 1778-1842, dirigea les fortifications de l'empire ottoman, sous Selim III, rendit de grands services en 1807, fut envoyé, par Napoléon, en Espagne, comme colonel du génie, fut chef d'état major du général Lobau à Waterloo, du comte Molitor dans la guerre d'Espagne, 1823, représenta la France auprès des Hellènes, en 1828, et fut très-utile à l'armée pendant l'expédition d'Alger, 1850. On lui doit: *Révolution de Constantinople en 1807 et 1808*, 2 vol. in-8°; *Considérations statistiques, politiques et militaires sur la régence d'Alger*.

Juda, fils de Jacob et de Lia, empêcha ses frères de tuer Joseph, s'offrit, plus tard, à rester captif, en Egypte, à la place de Benjamin, et fut béni par son père mourant, qui sembla présager les grandes destinées de sa race. Il donna son nom à l'une des 12 tribus, et fut le père de la famille royale de David.

Juda, l'une des 12 tribus de la Palestine, avait pour bornes: la tribu de Benjamin au N.; celle de Siméon à l'O.; la mer Morte à l'E.; l'Idumée au S. Elle fut formée du pays des Jébuséens et des Héthéens. La population était considérable. Les princ. villes étaient: Bethléem, Engaddi, Eglon, Hébron, Séboïm, etc. Elle donna son nom au roy. de Juda.

Juda (Royaume de), l'un des deux Etats juifs, formés après le schisme de Jéroboam, en 962 av. J. C. Il ne comprenait que les tribus de Juda et de Benjamin, avec Jérusalem pour capitale. Moins étendu que le royaume d'Israël, il avait une population plus pressée, et il était protégé par lui contre les attaques venant de l'Assyrie; enfin il fut moins troublé par les dissensions religieuses et politiques. Mais ces deux royaumes rivaux s'affaiblirent par leurs luttes continuelles; le royaume de Juda, menacé par les rois d'Egypte et de Babylone, finit par succomber sous les coups de Nabuchodonosor, qui commença la captivité en 606, et détruisit Jérusalem en 587.

Rois de Juda :

Roboam.	962
Abiam.	946
Asa.	944
Josaphat.	904
Joram (avec Josaphat).	883
Joram, seul.	880
Ochosias.	877
Athalie.	876
Joas.	870
Amasias.	851
Osias.	802
Joathan.	752
Achaz.	737
Ezéchias.	725
Manassé.	694
Amon.	640

Josias.	639
Joachaz.	609
Joachim ou Eliacim.	608
Joachim ou Jéchonias.	597
Sédécias.	597-587

Juda Hakkadosch ou **Juda le Saint**, rabbin de la tribu de Benjamin, 123-190, fondateur de l'école de Tibériade, est l'auteur de la *Mischna*, collection de décisions, d'interprétations, de discussions des docteurs juifs. Le texte, imprimé d'abord en 1631, à Amsterdam, a été souvent réédité.

Juda Ben-Samuel Ha-Levi, nommé par les Arabes *Aboul-Hassan*, poète et théologien, né en Castille, 1080-1140, a composé en arabe le *Cosri*, ouvrage remarquable ayant pour but d'établir la divinité de la religion juive. Il a été traduit en plusieurs langues, et par Buxtorf, en latin, Bâle, 1660, in-4°. Il a aussi laissé des poésies remarquables en arabe et en hébreu.

Juda Ben-David ou **Juda Chajug**, célèbre grammairien juif, né à Fez, vivait au XI^e s. Les Juifs le regardent comme le restaurateur de leur langue. Ses différents ouvrages sur les *Lettres*, les *Verbes*, les *Accents*, la *Ponctuation*, ont été réunis par L. Dukes, sous le titre d'*Œuvres grammaticales de Juda Chajug de Fez*, Francfort, 1844, in-8°.

Juda (LÉON DE), réformateur protestant, né en Alsace, 1482-1542, fut le condisciple et l'ami de Zwingli, qu'il seconda dans ses prédications à Einsiedeln et à Zurich. Plein de fougue, il fut l'un des principaux auteurs de la guerre civile qui désola la Suisse. Il a publié des traductions, des traités de controverse, des commentaires sur les livres saints; il est surtout célèbre par sa version de la Bible, en latin élégant, qui parut en 1543, et qui est connue sous le nom de *Bible de Zurich* ou *Bible de Vatable*, parce qu'elle fut reproduite en France par Robert Estienne, et mise sous le nom de Vatable.

Judacillus, l'un des principaux chefs italiotes dans la guerre sociale, né à Asculum, se distingua par son courage et par sa cruauté à l'égard des Romains. Assiégé dans Asculum, plutôt que de se rendre, il donna un grand festin à ses amis, puis s'empoisonna sur le magnifique bûcher qu'il avait fait élever.

Judas Macchabée. V. MACCHABÉE.

Judas Iscariote, ainsi nommé parce qu'il était de la tribu d'Issachar, ou plutôt de la ville de Carioth (Juda), l'un des apôtres, chargé de la bourse commune, livra son maître aux prêtres pour 30 pièces d'argent. Il le fit connaître par le baiser qu'il lui donna au milieu de la foule. Déchiré de remords, il reporta l'argent, qu'on ne voulut pas reprendre, le jeta dans le temple et se pendit. Cet argent servit à acheter le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers; on appela ce champ *Hakel damah*, *Haceldama*, le champ du sang.

Jude (Saint), l'un des apôtres, surnommé *Thaddée* et *Lebbée*, le zélé et le courageux, frère de saint Jacques le Mineur, cousin germain de Jésus, le suivit dans ses prédications; et, après sa mort, répandit l'Evangile en Palestine, en Syrie, en Mésopotamie. Il mourut martyr en Perse ou en Arménie. On le fête le 28 octobre. L'*Épître* de saint Jude, adressée à tous les fidèles, ressemble beaucoup à la seconde de saint Pierre; elle soutient surtout la nécessité des bonnes œuvres.

Judée. On désigne souvent ainsi toute la Palestine; mais la Judée était, à proprement parler, l'une des 4 provinces du pays, après le retour de la captivité. Elle comprenait les tribus de Juda, Benjamin, Siméon et Dan, avec le pays des Philistins et l'Idumée. Elle appartient à Hérode, et, augmentée de la Samarie, à son fils Archélaüs. Réunie à l'empire romain, dans l'an 6, elle fut gouvernée par des procurateurs, comme Ponce Pilate, sous l'autorité du gouverneur de Syrie. Elle fit partie du royaume d'Hérode-Agrrippa I^{er}, et fut définitivement réunie à l'Empire en 44. Sous Constantin, elle forma avec la Samarie la province de Palestine I^{re}.

Judicael, roi de la Bretagne, fils aîné de Joel III, fut forcé de céder le pouvoir à son frère cadet, Salomon, et se retira dans le monastère de Gael. A la mort de Salomon, 632, il régna et consentit à reconnaître la suprématie de Dagobert, 636. Il abdiqua en 658, et rentra dans son monastère, où il mourut en 658. On l'honore le 16 décembre.

Judith, héroïne juive, de la tribu de Siméon, veuve de Manassé, habitait Béthulie, lorsqu'Holopherne, général de Nabuchodonosor, roi des Assyriens, vint l'assiéger. La ville allait succomber; Judith se dévoua;

elle vint trouver Holopherne, le gagna par ses promesses, le séduisit par sa beauté; et, profitant de son sommeil pendant l'ivresse, elle lui coupa la tête qu'elle emporta à Béthulie. Les Assyriens, surpris et démoralisés, furent vaincus. On ne sait à quelle époque précise placer cette aventure célèbre. — Le livre de Judith, qui la raconte, est d'un auteur inconnu, et a été probablement écrit d'abord en chaldéen; il fait partie des livres canoniques; les protestants le regardent comme apocryphe.

Judith, 2^e femme de Louis le Débonnaire, fille de Welf, comte bavarois, épousa l'empereur en 819. Belle, intelligente et ambitieuse, elle exerça sur son mari une fatale influence, cause de ses malheurs. Mère du jeune Charles, en 825, elle eut recours à tous les moyens pour lui assurer une part considérable de l'Empire. Elle s'efforça d'abord de gagner Lothaire, et à la diète de Worms, 829, Charles obtint le royaume d'Allemagne. Ce fut la cause ou l'occasion des révoltes des fils aînés de Louis contre leur père. En 831, Judith, qu'on accusait d'adultère avec le duc Bernard, fut enfermée dans un monastère à Laon d'abord, puis à Poitiers. Bientôt délivrée, réhabilitée par le pape Grégoire IV, elle se justifia à l'assemblée d'Aix-la-Chapelle. Encore une fois éloignée en 835, elle fut reléguée au monastère de Tortone, en Italie. Elle put reprendre son ascendant sur le faible empereur en 834, et mourut à Tours en 845.

Judith, fille de Charles le Chauve, née vers 843, fut mariée au roi de Wessex, Ethelwolf, qui passait par la France, en revenant de Rome, 855. Après la mort de ce prince, elle fut aimée par Ethelbald, fils aîné d'un premier mariage de son mari; mais les menaces du clergé firent cesser ce scandale, et elle revint auprès de son père. Elle se fit alors enlever par Baudouin, grand forestier de Flandre; Charles fit excommunier les fugitifs par les évêques; mais le pape les réconcilia, et Baudouin devint comte de Flandre.

Jugements de Dieu. V. EPREUVES.

Jugements de la mer. V. OLÉRON (Rôles d').

Juges, chefs des Hébreux, qui, suscités par Dieu, se mettaient à la tête du peuple, pour le délivrer de la servitude. Ils réunissaient les différents pouvoirs et exerçaient une véritable dictature, mal déterminée. Leur histoire est contenue dans le 7^e livre de la Bible, le *Livre des Juges*, peut-être écrit par Samuel, et dans le 1^{er} livre des Rois. Voici leurs noms :

Othoniel	1554-1514 av. J. C.
Ahod	1496-1416
Débora	1396-1356
Gédéon	1349-1309
Abimélech	1309-1306
Thola	1306-1283
Jair	1283-1261
Jephté	1245-1237
Abésan	1237-1230
Ahialon	1230-1220
Abdon	1220-1212
Samson	1172-1152
Héli	1152-1112
Samuel	1092-1080

Juges d'armes, officiers de l'ancienne monarchie, chargés de juger les contestations qui survenaient en matière d'armoiries.

Juges (Francs). V. VEHME (SAINT-).

Juges de paix. On trouve chez les Saxons des *gardiens de la paix, custodes pacis*, chargés de faire la police. Cette magistrature de la vieille Angleterre, d'abord élective ou héréditaire, devint celle des *juges de paix*, sous Edouard III. Choisis par le souverain, souvent parmi les personnages les plus riches et les plus considérables, ils exercent le pouvoir dans tout le comté, s'occupent de la police judiciaire et administrative, et dirigent les jurys; leurs fonctions sont gratuites et très-honorables. — En France, l'Assemblée constituante créa, le 14 août 1790, les *juges de paix* établis dans chaque canton. Ils doivent concilier les parties, jugent les affaires civiles peu importantes, et sont officiers de la police judiciaire. Ils sont nommés par le souverain et rétribués par l'Etat.

Jugon, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. O. de Dinan (Côtes-du-Nord), sur l'Arguenon. Ruines d'un château, jadis très-fortifié, qui passait pour l'une des premières places de la Bretagne, rasé en 1420; 565 hab.

Jugurtha, roi de Numidie, petit-fils de Massinissa, fils de Manastabal et d'une concubine, était né vers 154 av. J. C. Son oncle Micipsa l'éleva avec soin; Ju-

gurtha fut bientôt le plus brave des Numides, le plus infatigable cavalier de l'Afrique. Micipsa l'envoya au siège de Numance, pour combattre avec les Romains; il y montra son courage, et revint plus glorieux et plus populaire en Numidie. Micipsa, qui le craignait pour ses fils, voulut le gagner par ses bienfaits; il l'adopta, et partagea son royaume entre Jugurtha, Hiempsal et Adherbal, 119. Le prince ambitieux voulait régner seul; Hiempsal fut égorgé en 118, à Thirmita; le faible Adherbal implora l'appui des Romains. Jugurtha acheta les commissaires du sénat, qui lui adjugèrent la plus riche partie du royaume de Micipsa. La guerre recommença bientôt, et Adherbal, vaincu, pris dans Cirtha, fut à son tour égorgé, 112. Cité à Rome, Jugurtha osa comparaître; mais lorsque le tribun Memmius l'interrogea, un autre tribun, Boëbius, qu'il avait corrompu, lui défendit de parler. Jugurtha fit même assassiner son cousin Massiva; et, chassé de Rome, s'écria: « Ville vénale! il ne te manque qu'un acheteur. » On lui déclara la guerre; les premiers généraux envoyés contre lui, Calpurnius, Scaurus, Albinus, Aulus, furent incapables ou se vendirent; mais Métellus fut incorruptible et pressa vivement le roi numide, 110-108; après lui, Marius remporta des avantages décisifs; Jugurtha se réfugia chez son beau-père, Bocchus, roi de Mauritanie, qui, après quelques hésitations, le livra enchaîné à Sylla, questeur de Marius, 106. Après avoir orné le triomphe du vainqueur, 104, Jugurtha, privé de raison, fut brutalement jeté dans un cachot humide, où il lutta cinq jours contre la faim. L'histoire de Salluste a surtout contribué à le rendre célèbre.

Juif errant (Le), personnage célèbre des légendes populaires. C'était, disent-elles, un juif, cordonnier de son état, nommé Ahasvérus, peut-être portier de Pilate, qui repoussa brutalement Jésus-Christ, lorsque, portant sa croix, il voulut se reposer le long du mur de sa maison. Le Seigneur le condamna à errer continuellement sur la terre jusqu'au jour où il reviendrait pour juger les hommes. C'est évidemment un symbole des destinées errantes du peuple juif. Cette légende a probablement une origine orientale et musulmane; les croisés l'auront rapportée et répandue en Europe. V. Basnage, *Hist. des Juifs*, S. de Sacy, *Chrestomathie arabe*, et d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

Juifs, peuple de la race sémitique, choisi par Dieu pour conserver le dépôt sacré de la vérité religieuse. D'abord appelés *Hébreux*, puis *Israélites* (d'un surnom de Jacob), ils reçurent le nom de *Juifs* (*Judæi*), à l'époque de la captivité de Babylone, parce que le royaume de Juda perdit le dernier son indépendance.

Histoire. — Nous indiquerons seulement ici les grandes périodes de l'histoire de la nationalité juive :

1^o *De la vocation d'Abraham à la sortie d'Egypte*. — Abraham, descendant d'Héber, quitta la Chaldée, par l'ordre de Dieu, et vint s'établir dans la terre de Chanaan. C'est la période des patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, qui fut le père de 12 fils, dont dix, avec les deux enfants de Joseph, donnèrent naissance aux douze tribus; le 11^e fils, Lévi, fut le père des *Lévites*. Joseph, ministre du Pharaon d'Egypte, établit son père Jacob et ses frères dans la terre de Gessen. Leur postérité, bientôt très-nombreuse, fut persécutée par les Egyptiens, jusqu'au jour où Moïse les délivra de la servitude, et se mit à leur tête pour reprendre le pays de Chanaan, la terre que Dieu leur avait promise.

2^o *De la sortie d'Egypte à l'établissement de la royauté*, 1645-1080. — Après le passage de la mer Rouge, Moïse conduisit, pendant 40 ans, les Israélites dans les déserts au nord de l'Arabie; il leur révéla la loi que Dieu lui avait donnée sur le mont Sinaï, et mourut en vue de la Terre promise. Avec Josué, les Israélites traversèrent le Jourdain et commencèrent la conquête du pays de Chanaan, qui fut divisé entre les douze tribus. Le gouvernement appartint alors aux *Anciens*, c'est-à-dire aux chefs de famille, sous la souveraineté de Dieu lui-même. Affaiblis par leurs divisions et par leurs retours à l'idolâtrie, les Israélites furent délivrés de servitudes successives par les *Juges*, dont le dernier fut Samuel. Il fut forcé de donner à ses concitoyens un gouvernement monarchique.

3^o *De l'établissement de la royauté au schisme*; 1080-962. — C'est l'époque de la plus grande puissance des Israélites; réunis sous un seul chef, jouissant d'un gouvernement régulier, ils achevèrent la conquête de la Palestine, repoussèrent les tribus arabes et chanaanéennes du voisinage et s'étendirent de la Méditerranée à l'Euphrate et à la mer Rouge. C'est le temps de Saül,

de David et de Salomon. Jérusalem devient alors leur capitale, le Temple est construit, et le génie commercial des Juifs commence à se révéler.

4° *Depuis le schisme jusqu'à la captivité de Babylone*; 962-606. — Sous Roboam, fils de Salomon, dix tribus se séparèrent et formèrent au N. le royaume d'Israël; sous Jéroboam, les deux tribus de Juda et de Benjamin au S., avec les Lévites, formèrent le royaume de Juda. Sous les héritiers de David, ces deux royaumes, affaiblis par le schisme, qui fut bientôt politique et religieux, furent asservis, le royaume d'Israël, par Salmanazar, roi d'Assyrie, en 718; le royaume de Juda, par Nabuchodonosor, roi de Babylone, en 606. Alors commença la captivité prédite par les prophètes.

5° *Depuis la captivité jusqu'à la ruine de Jérusalem, sous Adrien*; 606 av. J. C. — 135 ap. J. C. — Nabuchodonosor avait emmené en captivité une partie des habitants, 606; il acheva la ruine de Jérusalem, en 587, en prenant le roi Sédécias et détruisant le temple. Cyrus, en 536, permit aux Juifs de retourner dans leur patrie, qui prit le nom de Judée, et qui se releva sous la direction de Zorobabel, d'Esdras et de Néhémie; les grands prêtres gouvernaient les quatre provinces, avec l'assistance du *sanhédrin*, sous l'autorité supérieure des Perses. La Judée fut ensuite soumise à Alexandre, 332, à Ptolémée Soter, roi d'Égypte, 320, aux Séleucides de Syrie, 300-279, aux Ptolémées, 279-203, pour retomber sous le joug odieux des Séleucides, qui se montrèrent avides et intolérants. Les Juifs se révoltèrent enfin, sous la conduite des Macchabées, 169, et parvinrent à reconquérir leur indépendance. Les Macchabées gouvernèrent comme grands prêtres jusqu'en 107, et prirent alors le titre de rois. Les Romains, d'abord alliés des Juifs, devinrent ensuite leurs puissants protecteurs, au temps de Pompée, 64, et donnèrent la couronne à l'Iduméen Hérode, en 40. Après la mort d'Hérode, la Palestine fut divisée par ses fils en 4 tétarchies, Judée, Galilée, Iturée et Batainée; puis les Romains envoyèrent des procurateurs qui furent bientôt seuls maîtres. Leurs exactions excitèrent plusieurs soulèvements et surtout la grande révolte de 65 ap. J. C., qui se termina par la prise de Jérusalem par Titus, en 70. A la suite d'une dernière révolte dirigée par Barchochébas, Adrien détruisit complètement Jérusalem, 135. Depuis cette époque, les Juifs, dispersés par toute la terre, ont cessé de former une nation.

Au milieu des autres peuples, ils conservèrent avec leur religion, leurs traditions, leurs souvenirs, leurs instincts et même leur physionomie spéciale. Méprisés par les chrétiens, persécutés par les empereurs, ils furent partout traités comme des proscrits dans les différents États fondés par les Barbares. Mais les Musulmans, dont ils favorisèrent plus d'une fois les conquêtes, se montrèrent plus tolérants; les Juifs s'adonnèrent surtout au commerce sous les califes de Bagdad et de Cordoue; ils cultivèrent les arts et surtout les sciences. Au temps des croisades, les persécutions recommencèrent contre les Juifs avec les passions religieuses; plus d'une fois les évêques essayèrent vainement de les soustraire aux fureurs populaires; on les mit partout en dehors du droit commun; on les maltraita, on les humilia, on les força d'acheter à prix d'or le droit de vivre et de commercer. Ils eurent des marques distinctives sur leurs habits; on les parqua dans des quartiers séparés (*ghetto* en Italie); à plusieurs reprises, les rois, en France, en Angleterre, en Allemagne, les chassèrent, les dépouillèrent de leurs biens. Mais toujours les Juifs, avec l'opiniâtreté persévérante qui les caractérise, revinrent et refirent leur fortune, aux dépens des chrétiens. En Espagne, où ils avaient toujours été très-nombreux et, à plusieurs reprises, très-influents par leurs richesses, ils furent surtout frappés par l'Inquisition, et on les expulsa violemment en 1492; ils trouvèrent asile en France et surtout dans les Pays-Bas. Le xvi^e s. commença à leur donner quelque repos; mais ils ne furent exemptés, en France, de la capitation spéciale, qu'en 1784; l'Assemblée constituante, sur la proposition de Grégoire, leur accorda enfin l'égalité des droits, mais c'est seulement en 1831 que les ministres de leur culte ont été payés par l'État. La plupart des autres pays ont suivi peu à peu l'exemple de la France. Les Juifs, au nombre d'environ 4 millions, sont encore répandus partout; mais on les trouve principalement en Allemagne, en Pologne, en Turquie, dans le nord de l'Afrique.

Religion, mœurs, littérature. — Les Juifs, fidèles à

leurs croyances religieuses, ont, surtout pour cette cause, conservé jusqu'à nous leurs mœurs particulières. Le *Judaïsme* ou *Mosaïsme* a pour dogmes la croyance en un seul Dieu, l'immortalité de l'âme, le jugement dernier; ils attendent toujours le Messie, qui doit donner à la nation l'empire de la terre. Les fêtes sont le *Sabbat*, la *Pâque*, etc.; les pratiques sont le jeûne, l'abstinence des viandes défendues, etc. Les prêtres étaient jadis les *cohens* ou sacrificateurs et les *lévites*; ce sont maintenant les *rabbins* qui, dans les synagogues, accomplissent les cérémonies; l'hébreu est toujours l'ancienne langue liturgique. La religion juive était restée pure jusqu'au schisme; alors de nombreuses altérations superstitieuses s'introduisirent dans le royaume d'Israël; au retour de la captivité, les Samaritains rapportèrent des croyances assyriennes, et le temple de Garizim s'éleva, rival du temple de Jérusalem. Il y eut même, chez les Juifs fidèles, des sectes différentes, les Pharisiens, les Sadducéens, les Thérapeutes, les Esséniens, etc. Après la dispersion des Juifs, les docteurs de l'école de Tibériade surtout se livrèrent avec ardeur, mais sans élévation, aux études théologiques. L'un d'entre eux, le rabbin Juda Hakkadosch, composa la *Mischna*, recueil de traditions et de préceptes oraux; le rabbin Asser écrivit la *Gémara* ou commentaire; c'est ce qui forme le *Talmud*, achevé au vi^e s. La plupart des Juifs l'ont adopté pour base de leur foi; ce sont les *Talmudistes*: mais la secte des *Caraites* rejette tout commentaire et s'en tient au texte de la Bible. En France, depuis 1806, le grand sanhédrin a déclaré que les Juifs pouvaient se soumettre aux lois civiles des pays qu'ils habitaient; ils ne sont plus soumis au *Consistoire* que pour les affaires religieuses. Mais dans plusieurs pays, les rabbins sont encore exclusivement les instituteurs et les juges de leurs coreligionnaires. — Les Juifs, d'abord pasteurs, firent de grands progrès en agriculture, lorsqu'ils furent établis en Palestine; leur esprit mercantile se développa au temps de David et de Salomon, et depuis lors, au milieu des fortunes les plus diverses, ils n'ont cessé de montrer leur aptitude pour toutes les affaires de négoce et d'argent. Ils ont généralement conservé leur type oriental, parce qu'ils n'ont pu se mêler aux peuples qui les persécutaient et parce que leur religion leur ordonnait de s'unir à des femmes de leur race. — Leur langue, voisine de l'arabe, du syriaque et du chaldéen, s'est altérée pendant la captivité, s'est mélangée de mots empruntés aux idiomes de la Syrie et de la Chaldée, et est devenue la langue rabbinique du moyen âge. La Bible, écrite d'abord en hébreu, puis en chaldéen, renferme ces chefs-d'œuvre de la littérature sacrée, que l'on admire avec tant de raison; les Juifs possédaient encore une littérature profane, légendes, chants, poèmes historiques et moraux, généalogies. Au temps de leurs rapports avec les Grecs d'Alexandrie, ils s'occupèrent de philosophie, et beaucoup furent partisans du gnosticisme. Plus tard, si beaucoup s'égarèrent dans les erreurs de la Cabale et des sciences occultes, d'autres cultivèrent avec succès la médecine et l'astronomie; avant les Arabes, ils contribuèrent à nous faire connaître plusieurs des œuvres de l'antiquité. De nos jours ils ont donné des hommes distingués dans toutes les carrières libérales. V. pour les détails: l'*Ancien Testament*, les écrits de leur historien Josèphe; les ouvrages de Basnage, de Torcy, Boissy, Moldenbauer; l'*Hist. des Juifs depuis les Macchabées*, par Jost; Depping, *les Juifs dans le moyen âge*; Beugnot, *les Juifs d'Occident*; Salvador, *Hist. des Institutions de Moïse*, etc.

Juigné (ANTOINE-ÉLÉONORE-LÉON Leclerc de), né à Paris, 1728-1811, fut grand vicaire à Carcassonne, agent général du clergé, 1760, évêque de Châlons, 1764, archevêque de Paris, 1781. Il se distingua par sa charité, surtout en 1788; mais il perdit toute sa popularité, pour s'être opposé, en 1789, à la réunion des ordres aux États généraux. Il quitta la France, et ne revint qu'en 1802, après s'être démis de la prélature à l'époque du concordat. On a de lui des *Mandements*, et un *Rituel*, 1776, 2 vol. in-4°, réimprimé sous le titre de *Pastoral de Paris*, 1786, 3 vol. in-8°.

Juillac, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 50 kil. N. O. de Brives (Corrèze); 2,834 hab.

Juillet, 7^e mois de l'année. Il avait été consacré par les Romains à Jules César; il se nommait auparavant *Quintilis* (le cinquième), parce que l'année commençait en mars.

Juilly, village de l'arr. et à 15 kil. N. O. de Meaux

(Seine-et-Marne). Anc. abbaye, fondée en 1200, et transformée, 1658, en collège dirigé par les Oratoriens, et encore aujourd'hui, depuis 1828, par des ecclésiastiques, qui l'ont rendu très-florissant.

Juin, 6^e mois de l'année, consacré par les Romains à Junon, ou, suivant d'autres, ainsi nommé de Junius Brutus.

Jujuy, ch.-l. d'un Etat de ce nom dans la Confédération de la Plata, sur le Jujuy, à 1500 kil. N. O. de Buenos-Ayres; 4,000 hab. — Le *Jujuy*, ou *San-Salvador*, ou *Rio-Grande*, est une riv. qui vient des Andes, à 500 kil. de cours et se jette dans le Vermejo. Il reçoit de nombreux affluents.

Jules (Saint), soldat romain, qui subit le martyre en 502. On le fête le 27 mai.

Jules I^{er} (Saint), pape, né à Rome, successeur de saint Marc, 337, soutint saint Athanase contre les Ariens, le rétablit sur le siège d'Alexandrie, et convoqua, en 344, le concile de Sardique, qui confirma le concile de Nicée. On le fête le 12 avril.

Jules II (**JULIEN DE LA ROVÈRE**), pape, né près de Savone, en 1441, neveu de Sixte IV, qui le nomma cardinal, occupa successivement les sièges de Carpentras, Albano, Ostie, Bologne, Avignon, Mende. Il jouissait d'une grande influence, s'était déclaré contre Alexandre VI et semblait favorable aux Français. En 1503, il trompa le cardinal Georges d'Amboise, qui aspirait à la tiare, et fit nommer Pie III, qui mourut au bout de 26 jours. Il parvint à gagner la majorité des cardinaux et fut proclamé pape, non sans avoir eu recours à des intrigues qu'on lui a reprochées. Il déploya dès lors la plus grande activité. Il décida la construction de Saint-Pierre, sur les magnifiques dessins de Bramante, et en posa la première pierre, le 18 avril 1506. Il voulut jouer un grand rôle politique en Europe, et avant tout rendre à la papauté sa puissance temporelle et à l'Italie son indépendance, en chassant les étrangers, qu'il appelait les *barbares*. Il força d'abord César Borgia à restituer ses forteresses, reprit Pérouse aux Baglioni, Bologne à Jean Bentivoglio, souleva les Génois contre Louis XII, 1507, chercha à exciter l'empereur Maximilien contre la France; puis sembla changer de politique. Il voulait amoindrir les Vénitiens, les forcer à lui rendre les villes qu'ils avaient enlevées au saint-siège, et les humilier pour les placer sous sa direction. Il fut l'âme de la ligue de Cambrai, 1508, qui réunit contre eux Louis XII, Maximilien, Ferdinand d'Aragon, le roi de Hongrie, les ducs de Savoie et de Ferrare. Il profita de la victoire des Français à Agnadell, 1509, pour leur reprendre toutes les villes qu'il réclamait. Puis il se rapprocha de la république qu'il avait excommuniée, gagna Ferdinand d'Aragon, en lui donnant l'investiture du royaume de Naples, et se brouilla avec Louis XII, surtout en attaquant son allié, le duc de Ferrare. Il manqua d'être pris à Bologne, puis, le casque en tête et la cuirasse au dos, il dirigea lui-même l'artillerie au siège de la Mirandole, et entra dans la ville par la brèche. Profitant des fautes de Louis XII, qui voulait le faire condamner par un concile réuni à Pise, puis à Milan, il lui opposa le concile de Latran, et forma la *Sainte Ligue*, 1511, avec Venise, le roi d'Espagne, Henri VIII d'Angleterre, les Suisses et plus tard Maximilien. Les alliés furent d'abord vaincus, et les troupes pontificales eurent leur part de la défaite de Ravenne, 1512. Mais la mort de Gaston de Foix mit fin aux succès des Français, et Jules II mourut au moment où ils étaient chassés de l'Italie, lorsqu'il allait se tourner contre les Espagnols, fév. 1513. Jules II a été avant tout un pape politique et patriote; comme souverain, il a pu être digne des louanges des Italiens; comme chef de la chrétienté, il a peut-être mérité les accusations que ses contemporains ont dirigées contre son ardeur belliqueuse et sa politique qui fut souvent trop passionnée. Il a protégé les lettres et les arts, Bramante, Michel-Ange, Raphaël; son pontificat est déjà l'aurore brillante de la grande renaissance.

Jules III (**JEAN-MARIA DEL MONTE**), pape, né à Arezzo, en 1487, d'une noble famille romaine, fut archevêque de Siponte, cardinal, et succéda à Paul III, en 1549. Il rétablit et continua le concile de Trente. Il s'unit avec Charles-Quint contre Octave Farnèse, duc de Parme, qui appela les Français à son secours. Il embellit un jardin, devenu célèbre sous son nom, près de la porte del Popolo. On lui a reproché ses faveurs peu justifiées; il mourut peu regretté, en 1555.

Jules l'Africain. V. AFRICANUS.

Jules Romain (**GIULIO PIPPI**, dit), peintre, architecte, ingénieur, né à Rome, 1492-1546, élève chéri de

Raphaël, fut associé par lui à plusieurs de ses travaux, et, après la mort de son maître, termina plusieurs de ses tableaux, comme la *Transfiguration*. Il voulut plus tard imiter la vigueur de Michel-Ange, sans pouvoir réussir complètement; mais il eut cependant une véritable énergie. Il fut employé par Clément VII, pour lequel il peignit les belles fresques de la *villa Madama*, qu'il avait lui-même bâtie, et la *Défaite de Maxence*; mais des dessins licencieux lui firent perdre la protection du pape. Il alla fonder à Mantoue une école célèbre, vécut à Bologne et revint à Rome, sous Paul III. Bon architecte, il éleva plusieurs palais célèbres, à Rome surtout; il fortifia Mantoue et dessécha les marais voisins. On cite parmi ses tableaux, qui sont d'un grand maître, le *Déluge*, la *Flagellation*, le *Martyre de saint Etienne*, *Judith*, la *Fornarina*, etc. On voit au Louvre: la *Nativité*, le *Triomphe de Vespasien et de Titus*, *Vénus et Vulcain*, la *Vierge*, *l'Enfant Jésus et Saint Jean*, etc.

Julia gens, illustre maison patricienne de Rome, originaire d'Albe, qui plus tard essaya de se rattacher à Jule ou Ascagne, fils d'Enée et petit-fils de Vénus. On connaît 4 familles de la maison Julia: César, Julius, Mento et Libo.

Julia, nom de plusieurs villes auxquelles on donna le nom de Jules César. Les plus célèbres sont: *Julia Biterra* (Béziers); *Julia Cæsarea* (Cherchell); *Julia Chrysolopolis* (Borgo-San-Donnino); *Julia Felix* (Berwick); *Julia Livia* (Puyserda); *Julia Pax* ou *Pax Augusta* (Béja); *Julia Traducta* (Tarifa).

Julia, fille de Jules César et de Cornélie, née en 82 av. J. C., épousa Pompée en 59, s'efforça de maintenir la concorde entre ces deux ambitieux, et mourut malheureusement en 55. Le peuple voulut que ses restes fussent placés au Champ de Mars.

Julia, fille d'Auguste et de Scribonie, née en 59 av. J. C., fut élevée avec le plus grand soin, épousa Marcellus, en 25, Agrippa, dont elle eut trois fils et deux filles, en 22, enfin Tibère, 12. Celui-ci se sépara de sa femme, 6. Les débauches de Julie, qu'on ne peut nier, furent probablement exagérées par Livie et par Tibère; Auguste révéla son malheur au sénat, et exila sa fille dans l'île de Pandataria; elle obtint, au bout de 5 ans, la permission de vivre à Rhegium. Tibère, devenu empereur, 14 ap. J. C., la soumit à une captivité plus dure et la laissa probablement mourir de faim.

Julia, fille de la précédente, née vers 18 av. J. C., épousa Æmilius Paulus, imita l'exemple de sa mère, et reconnue coupable d'adultère avec Silanus, fut reléguée par Auguste dans l'île de Trémère, sur la côte d'Apulie, 9 ap. J. C. Elle y mourut vers l'année 28.

Julia Domna (**PIA FELIX AUGUSTA**), fille de Bassianus, prêtre du Soleil à Emèse (Syrie), née vers 158, épousa Septime Sévère, général de Marc Aurèle, vers 175, excita, encouragea son ambition, et monta sur le trône avec lui en 193. Elle protégea les rhéteurs, les philosophes, et contribua à introduire en Grèce des idées empruntées au mysticisme oriental. Ses débauches furent publiques. Elle eut deux fils, Caracalla et Géta; après la mort de l'empereur, elle vit Géta assassiné dans ses bras par son frère, 211. Elle fut puissante sous Caracalla; après la révolte victorieuse de Macrin, elle se laissa mourir de faim à Antioche, 218.

Julia Mésa, **Mammæa**, **Soemias**. V. ces noms.

Julia de Fontenelle (**JEAN-SÉBASTIEN-EUGÈNE**), médecin et chimiste, né à Narbonne, 1790-1842, docteur de Montpellier, alla, en 1820, à Barcelone, pour étudier l'épidémie qui y régnait, fonda la Société des sciences physiques et naturelles, et a écrit de nombreux ouvrages sur la *Fièvre jaune de Barcelone*, sur l'*Air marécageux*, sur l'*Incertitude des signes de la mort et le danger des inhumations précipitées*, après une mission en Allemagne, 1833; il a surtout publié un grand nombre de *Manuels* pour la collection Roret.

Julianeshaab, établissement danois, au S. du Groënland, fondé en 1775; 2,000 hab. Les lieux principaux sont *Julianeshaab* et *Lichtenau*.

Julianus (**DIDIUS**). V. DIDIUS.

Julianus (**MARCUS AURELIUS**), gouverneur de Vénétie, fut proclamé empereur à la mort de Numérien, mais fut battu et tué par Carin, près de Vérone, 284.

Julianus (**SALVIUS**). V. SALVIUS.

Julie (Sainte), vierge et martyre, née à Carthage, vendue comme esclave par le Vandale Genséric, fut emmenée en Syrie, puis en Corse, où elle mourut vers 459. On l'honore le 22 mai.

Julien (**Saint**), ch.-l. de canton de l'arr. et à

36 kil. S. de Lons-le-Saulnier (Jura). Elève de mulets; 755 hab.

Julien (Saint-), bourg à 4 kil. de Pauillac (Gironde), sur la rive gauche de la Gironde. Vins renommés.

Julien-l'Ars (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. N. E. de Poitiers (Vienne). Tuileries; 1,205 hab., dont 574 agglomérés.

Julien-de-Carouge (Saint-), ch.-l. d'arr. de la Haute-Savoie, par 46° 8' 35" lat. N. et 3° 44' 46" long. E., à 50 kil. N. d'Annecy, près de l'Arve; 1,410 hab.

Julien-Chapteuil (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. E. du Puy (Haute-Loire). Ruines d'un château fort; 2,802 hab., dont 806 agglomérés.

Julien-en-Jarrét (Saint-), village de l'arr. et à 15 kil. N. E. de Saint-Etienne (Loire). Forges, hauts fourneaux; 4,840 hab., dont 2,675 agglomérés.

Julien-du-Sault (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. O. de Joigny (Yonne), sur l'Yonne. Vins, bois, charbons; 2,254 hab.

Julien-du-Tournel (Saint-), bourg de l'arr. et à 20 kil. de Mende (Lozère), sur le Lot. Château du Tournel, l'une des 8 baronnies du Gévaudan. Mines de plomb.

Julien-de-Vouvantes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. E. de Châteaubriant (Loire-Inférieure). Belle église du xv^e s.; 1,990 hab., dont 555 agglomérés.

Julien (FLAVIUS CLAUDIUS JULIANUS), fils de Jules Constance, frère de Constantin le Grand, et descendant, par sa mère Basiline, de Didius Julianus, naquit à Constantinople en 331. A la mort de Constantin, 337, tous ses parents furent massacrés, probablement par l'ordre de Constance, à l'exception des deux jeunes frères, Gallus et Julien; l'église de Nicomédie leur servit d'asile.

Julien fut placé auprès de l'évêque arien Eusèbe, qui dut le préparer aux fonctions ecclésiastiques. En 345, Constance assigna pour demeure aux deux frères la forteresse de Macellum en Cappadoce; Julien y fut astreint aux devoirs de catéchumène, et sans doute commença à ressentir de l'aversion pour une religion qu'on lui imposait. Lorsque Gallus fut nommé César, en 351, Julien, mieux traité, put venir à Constantinople, passa à Nicomédie, où on lui défendit d'entendre les leçons de Libanius; mais, à Pergame, il se livra tout entier au mysticisme néoplatonicien du vieil Edesius et de son école; il se fit initié aux mystères d'Eleusis, et, tout en paraissant encore chrétien, il était déjà, au fond du cœur, l'admirateur passionné du paganisme. A la mort de Gallus, décapité par ordre de Constance, 354, Julien fut retenu prisonnier pendant sept mois, mais il fut sauvé par l'impératrice Eusèbe, et put aller étudier à Athènes, au milieu des rhéteurs et des philosophes; déjà ses condisciples, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, avaient deviné ses pensées secrètes. Il fut bientôt appelé à Milan, et nommé César par Constance, qui lui donna sa sœur Hélène et le gouvernement des Gaules, 355. Julien, malgré des dangers et des obstacles de toute nature, déploya des talents de premier ordre, comme général et comme administrateur; il parvint à repousser les barbares, et surtout les Allemands, vers le Rhin; après avoir passé l'hiver à Sens, il rentra en campagne, 357, et remporta la grande victoire d'Argentoratum ou Strasbourg; il refusa le titre d'Auguste, que ses soldats lui avaient donné, poursuivit les ennemis au delà du Rhin, leur imposa une trêve, puis revint battre les Francs en Belgique. Il séjourna à Lutèce, qu'il aimait, dans le palais des Thermes, fit deux nouvelles campagnes aussi glorieuses que les précédentes, délivra la Gaule des barbares, et, en même temps, s'occupa avec zèle de l'administration, et fit disparaître beaucoup d'abus. Mais Constance, jaloux ou effrayé, rappelait une partie de ses troupes; les soldats refusèrent d'obéir, et proclamèrent Julien empereur à Lutèce, 360. Eusèbe et Hélène étaient mortes; la guerre éclata entre les deux princes. Julien, qui venait de renier publiquement le christianisme, montra beaucoup de décision, et déjà il était arrivé victorieux à Sirmium, lorsqu'il apprit la mort de Constance. Tout l'empire reconnut Julien, 361. A Constantinople, il revêtit le manteau des stoïciens, s'entoura de rhéteurs, d'augures, de prêtres, de philosophes, sans négliger les soins du gouvernement. Il avait puni sévèrement les crimes du règne précédent et réformé le palais; il publia de sages lois et poursuivit sans pitié les abus. Mais la grande affaire de sa vie fut l'entreprise qu'il tenta de restaurer le polythéisme en l'épurant, de rétablir l'*Hellénisme* sur les ruines du christianisme qu'il accusait du malheur et de la décadence de l'empire. Il voulait joindre à la brillante mythologie des poètes de la Grèce an-

cienne, les idées des néoplatoniciens, les formules et les cérémonies de la théurgie orientale, en même temps qu'il s'efforçait de donner aux prêtres de sa religion les vertus qu'il ne pouvait s'empêcher de reconnaître chez les prêtres chrétiens. Tout en proclamant la tolérance, il retirait aux chrétiens leurs privilèges, pour les accorder à ses sectateurs; il dépouilla leurs églises et restaura les temples du paganisme; il leur défendit d'enseigner les belles-lettres, pour leur enlever le droit d'instruire la jeunesse. S'il rappelait les prêtres orthodoxes, c'était pour les opposer aux ariens, multiplier les divisions parmi les chrétiens et faire triompher le polythéisme. Julien, grand pontife, était un dévot animé d'une piété enthousiaste, un croyant exalté et superstitieux; malgré son intelligence, il était tombé dans la plus grande des erreurs; il s'efforçait en vain de rendre la vie à ce qui était mort; il n'aurait pas mieux réussi, s'il avait régné longtemps, mais son règne fut très-court. Il venait d'ordonner la reconstruction du temple de Jérusalem, pour donner un éclatant démenti aux prophéties, lorsqu'il partit d'Antioche pour se mettre à la tête d'une grande expédition contre les Perses; il soumit la Mésopotamie, et allait attaquer l'Assyrie, lorsqu'il fut blessé mortellement dans un combat contre les ennemis; il expira après avoir adressé à ses amis les plus nobles paroles. On l'a flétri du nom d'*apostat*, quoique Julien n'ait jamais été franchement chrétien, parce qu'il se montra l'ennemi le plus déclaré et le plus dangereux du christianisme; mais il ne faut pas nier ses vertus et ses talents, tout en déplorant ses erreurs. Sans être un écrivain de premier ordre, il a laissé des œuvres remarquables: des *Panegyriques de Constance et d'Eusèbe*, des *Traité théologiques et moraux* (Discours en l'honneur du Soleil-Roi, en l'honneur de la Mère des Dieux, contre les Cyniques ignorants, etc.); la *Satire des Césars*, son chef-d'œuvre, comédie politique, spirituelle et mordante, à la manière de Lucien; le *Misopogon*, satire de la licence et de la mollesse d'Antioche; des *Lettres curieuses*; une *Épître au sénat et au peuple d'Athènes*; etc. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées, à Paris, 1583, grec-latin, en 1630, avec trad. de Martin et de Chantelair; en 1696, in-fol., par Spanheim. Elles ont été traduites en français par Tourlet, 1821, 5 vol. in-8°, et par E. Talbot, 1865. V. *Vie de Julien* par La Bletterie; *Étude sur Julien* par A. Desjardins.

Julien (Saint), premier évêque du Mans, mort vers 286. On l'honore le 27 janvier. — Martyr, né à Vienne (Dauphiné), supplicié près de Brioude, pendant la persécution de Dioclétien. On l'honore le 28 août. Son corps, retrouvé par saint Germain d'Auxerre, et transporté à Brioude, fit, dit-on, beaucoup de miracles. On l'honorait à Paris, où une église et une rue portaient le nom de Saint-Julien le Vieux ou le Pauvre. — Un autre *saint Julien*, dont saint Ephrem a écrit la vie, né en Occident, se rendit célèbre par ses austérités dans une solitude près d'Edesse, où il mourut en 570. On l'honore le 9 juin.

Julien ou Julianus Antecessor, jurisconsulte romain du vi^e s., est probablement l'auteur de la traduction latine des *Novelles* de Justinien. Cette œuvre, connue sous le nom d'*Épître* ou de *Novella*, se répandit dans tout l'Occident, puis fut oubliée à partir du xii^e s. On l'a publiée plusieurs fois depuis 1512, Lyon, in-8°.

Julien (Le comte), gouverneur de l'Andalousie et de Ceuta, repoussa d'abord les Arabes; puis se déclara contre Roderic, qui avait dépouillé les fils de Witiza, livra Ceuta aux Arabes, les guida en Espagne, et combattit avec eux à Xérès, 711. Les vainqueurs le dépouillèrent et le jetèrent dans une prison où il mourut. Les poètes espagnols du *Romancero* ont attribué sa révolte au ressentiment de l'insulte faite par Roderic à sa fille Florinde, appelée vulgairement la *Cava*; les historiens n'en parlent pas.

Julien Cesarini (Le cardinal), né en 1598, présida le concile de Bâle, chercha vainement à ramener les Hussites, et plus tard, légat du pape, excita Ladislas, roi de Hongrie, à violer le traité de paix conclu avec Amurat I^{er}, et à recommencer la guerre dans laquelle les chrétiens furent vaincus à Varna, 1444.

Julien de la Rovere (Le cardinal). V. JULES II.

Julien (Simon), peintre, né à Toulon, 1756-1800, étudia sous Carle Vanloo, fréquenta l'école de Natoire et s'éloigna tellement du mauvais goût de l'époque qu'on le surnomma *Julien l'Apostat*. Protégé par le duc de Parme, lui-même prit le nom de *Julien de Parme*; il

fut ensuite bien traité par le duc de Nivernois et par le prince de Ligne, mais tomba dans l'indigence, et les secours de François de Neufchâteau arrivèrent trop tard. On cite de lui : *Jupiter endormi dans les bras de Junon*, *le Triomphe d'Aurélien*, *l'Aurore sortant des bras de Tithon*.

Julien (PIERRE), sculpteur, né à Saint-Paulien, près du Puy, 1751-1804, élève de Coustou, eut le grand prix de sculpture, en 1765, resta quatre ans à Rome et fut de l'Académie, en 1779. Il a eu un talent plus grand que sa réputation; on cite parmi ses œuvres, qui rappellent la pureté de la statuaire antique : *Ganymède versant le nectar*, un *Guerrier mourant*, *la Baigneuse* (au Luxembourg); deux bas-reliefs, *Apollon chez Admète* et *la Chèvre Amalthée*; *Galatée*, peut-être son chef-d'œuvre, des statues de *La Fontaine*, du *Poussin*, etc.

Juliennes (Alpes). V. ALPES.

Juliers, *Juliacum*, en allemand, *Julich*, v. de la province rhénane (Prusse), à 24 kil. N. E. d'Aix-la-Chapelle, près de la Roër. Industrie active : draps, coutellerie; 5,000 hab. — Fondée, dit-on, au temps de Jules César, résidence des comtes de Juliers, au xii^e s.; souvent prise et reprise.

Juliers (Duché de). Situé dans l'empire d'Allemagne, entre la Gueldre et le duché de Clèves au N., l'Électorat de Cologne à l'E., le duché de Clèves à l'O., le Limbourg au S., il avait pour villes principales : Juliers, Aix-la-Chapelle, Aldenhoven, Dalen, Duren, Zulpich. Le comté de Juliers dépendit de la Basse-Lorraine jusqu'au milieu du xiii^e s.; il fut érigé en margraviat, 1536, en duché, 1557. En 1420, Adolphe réunit au duché les comtés de Gueldre et de Berg; ces possessions passèrent à la maison de Clèves, 1521-1609. Alors commença la guerre de la *succession de Juliers*, disputée surtout par les maisons de Brandebourg, de Neubourg et de Saxe. Rodolphe II voulut s'approprier cet important héritage, en le mettant sous le séquestre; Henri IV, allié des princes protestants, allait intervenir contre lui, quand il fut assassiné, 1610. La succession fut définitivement partagée par les traités de 1614 et de 1666; l'électeur de Brandebourg eut Clèves, la Mark et Ravensberg; le palatin de Neubourg eut Juliers et Berg. Ce dernier Etat passa à la Bavière, qui le conserva jusqu'en 1801; incorporé à la France, il forma le départ. de la Roër. Les traités de 1815 l'ont donné à la Prusse.

Julibona, v. de la Lyonnaise I^{re} (Gaule), chez les Calètes;auj. *Lillebonne*. — V. de la Pannonie, la même que *Vindobona*, auj. *Vienne*.

Juliodunum, auj. *Loudun*.

Juliomagus, auj. *Angers*.

Julius Nepos, **Julius Obsequens**. V. NEPOS, OBSEQUENS.

Jullien de Paris (MARC-ANTOINE), fils du conventionnel Jullien de la Drôme, né à Paris, 1775-1848, se fit de bonne heure connaître aux Jacobins, était commissaire des guerres, dès 1793, et fut chargé par le Comité de salut public d'une mission politique dans l'Ouest et le Sud-Ouest. Il se distingua alors par son activité, dénonça Carrier à Robespierre, fut arrêté après le 9 thermidor, au retour d'une mission à Bordeaux, se défendit contre Carrier et Tallien et fut mis en liberté. Il collabora à plusieurs journaux, fonda *l'Orateur Plébéien*, fut impliqué dans la conspiration de Babeuf et se réfugia en Italie. Quelque temps attaché au cabinet particulier de Bonaparte, il fut chargé par lui de rédiger le *Courrier de l'Armée d'Italie*; ils se brouillèrent. Cependant Jullien fit partie de l'expédition d'Égypte, comme commissaire des guerres. Il servit sous Championnet à Naples, fut secrétaire du gouvernement provisoire napolitain; et, après le 18 brumaire, eut plusieurs missions en Italie, servit au camp de Boulogne, dans la campagne d'Austerlitz, et fut plusieurs fois presque disgracié par Napoléon, dont il n'approuvait pas les actes. Sous la Restauration, il fut l'un des fondateurs de *l'Indépendant*, qui devint le *Constitutionnel*, puis créa, en 1818, la *Revue encyclopédique*, qui eut du succès. Il prit une part assez active à la révolution de Juillet, et depuis 1833 ne se fit plus remarquer que dans les congrès scientifiques. On a de lui beaucoup d'opuscules et d'articles de journaux, sur la politique, l'instruction publique, etc.

Jumeaux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. E. d'Issoire (Puy-de-Dôme), près de l'Allier. Construction de bateaux; 4,319 hab.

Junet, v. du Hainaut (Belgique), à 6 kil. N. O. de Charleroi. Houille, verreries; 10,000 hab.

Jumièges (*Gemeticum monasterium*, *Gimegize*, *Un-nedica*), village de l'arr. et à 28 kil. O. de Rouen (Seine-Inférieure), sur la Seine. Belles ruines d'une abbaye célèbre de bénédictins, fondée en 654 par saint Philibert, détruite par les Normands, relevée par Guillaume Longue-Épée. Elle fut une école fameuse. Dans l'église on voyait le tombeau des *Enervés de Jumièges*, qui, suivant la tradition, étaient des fils de Clovis II, à qui l'on avait coupé les nerfs des bras et des jambes; suivant d'autres, c'étaient les ducs de Bavière, Tassillon et Théodore, que Charlemagne y aurait renfermés. Agnès Sorel y mourut.

Jumilhac-le-Grand, ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. E. de Nontron (Dordogne). Beau château; 3,050 hab., dont 487 agglomérés.

Junilla, *Gemellæ*, v. de la prov. et à 55 kil. N. O. de Murcie (Espagne). Industrie assez active; houille aux environs; 10,000 hab.

Jumonville (COULON DE), officier français, né vers 1725, servait en Amérique, lorsque le gouverneur français du fort Duquesne l'envoya avec 50 hommes pour sommer les Anglais de se retirer des bords de l'Ohio. Il fut tué, le 23 mai 1753, par une troupe de soldats virginiens que commandait le jeune Washington. Sa mort, regardée comme un assassinat en France, fut l'une des occasions de la guerre de Sept ans.

Juncosa (Fra JOAQUIM), peintre espagnol, né à Cornudella, près de Tarragone, 1631-1708, élève de son père, Juan Juncosa, se distingua de bonne heure par ses tableaux mythologiques et religieux, par ses fresques, d'un dessin correct, d'une belle couleur, d'un style ferme et franc. Il se fit moine dans la grande Chartreuse de la Scala Dei, à Barcelone, vers 1660, alla travailler dans plusieurs églises et dans plusieurs couvents, perfectionna son talent en Italie; mais, à son retour, ne put s'assujettir à la règle commune, s'enfuit de son monastère et trouva un refuge auprès du pape. On cite de lui *Saint Bruno lisant sa règle à ses disciples*, *la Naissance et le Couronnement de la Vierge*, *l'Histoire du Saint-Sacrement*, *l'Histoire de la Vierge*, etc. — Son cousin, José **Juncosa**, né à Cornudella, mort en 1705, son condisciple, prêtre et prédicateur, fut aussi un peintre distingué, aida plusieurs fois *Joaquim* dans ses travaux, et a laissé un grand nombre de tableaux et de portraits à Barcelone et dans la Catalogne.

Jungfrau, c.-à-d. *la jeune fille*, sommet des Alpes Bernoises, sur la limite des cantons de Berne et du Valais; 4,180 m. de hauteur.

Junge (JOACHIM), en latin *Jungius*, naturaliste et philosophe allemand, né à Lubeck, 1587-1657, professeur de mathématiques à Giessen, puis à Rostock, devint ensuite recteur de l'école de Saint-Jean à Hambourg. Il attaqua vivement le péripatétisme et mérita les grands éloges de Leibniz, qui le place auprès de Copernic, de Galilée et de Descartes. On peut le considérer comme le créateur de la botanique scientifique. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *Geometria empirica*, *Logica Hamburgensis*, *Isagoge phytoscopica*, *Mineralia*, *Historia Vermium*, etc.

Junger (JEAN-FRÉDÉRIC), littérateur allemand, né à Leipzig, 1759-1797, a composé des chansons, dont plusieurs devinrent populaires, des romans et des comédies, d'un style facile et agréable. Mais il fut pauvre, tomba dans une profonde mélancolie, qui dégénéra plus tard en folie; ce qui ne l'empêcha pas de composer alors ses meilleurs romans humoristiques.

Jungmann (JOSEPH), lexicographe de Bohême, né à Hudlitz, 1775-1847, fut professeur à Prague et recteur de l'Université. Il a consacré sa vie à restaurer l'idiome tchèque ou bohème, et à ranimer la littérature nationale. On lui doit surtout deux ouvrages, devenus classiques, un *Dictionnaire Bohême-Allemand*, 1835-59, 5 vol. in-4°, et une *Histoire de la Littérature de Bohême*, 1825 et 1849. Il a aussi laissé un recueil de *Mélanges*, 1841.

Junia gens, maison de l'ancienne Rome, qui prétendait descendre d'un compagnon d'Enée; elle s'éteignit dans la personne de Junius Brutus.

Junien (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. E. de Rochechouart (Haute-Vienne), au confluent de la Vienne et de la Glane. Commerce de chevaux et mulets; industrie active, porcelaine, chapeaux, toiles, coutellerie, teintureries, etc.; commerce de bois, fer, cuirs, grains, vins; belle église; 7,288 hab., dont 4,604 agglomérés.

Junin, village du Pérou, au N. E. de Lima, où Bo-

livar battit les Espagnols, le 6 août 1824. Il a donné son nom au départ. de *Junin*, qui a pour ch.-l. *Cerro de Pasco*.

Junius, pseudonyme sous lequel furent publiées à Londres, dans le *Public Advertiser*, de 1769 à 1772, des *Lettres politiques* d'une extrême violence contre le ministère de lord North. Malgré beaucoup d'ingénieuses suppositions, on n'a pu découvrir le véritable auteur de ces lettres, qui firent alors beaucoup de bruit. On les a attribuées à lord Sackville et à sir Philip Francis, à Burke, à Hamilton, à Ch. Lloyd, à Hugh Boyd, à Glover, lord Temple, lord Grenville, W. Bentinck, au libraire Almon, à Young, Gibbon, etc. Elles ont été souvent publiées surtout à Londres, 1796, 2 vol. in-8°; 1812, 3 vol. in-8°; Edimbourg, 1822. Elles ont été traduites par Parisot, 1825, 2 vol. in-8°.

Juniville, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. S. E. de Réthel (Ardennes); 1,354 hab.

Junon, nommée *Héra* par les Grecs, était, suivant la Fable, fille de Saturne et de Rhéa, sœur et femme de Jupiter, reine du ciel. De ce mariage naquirent Hébé et Vulcain; seule, elle avait conçu Mars et Typhon. Jalouse et vindicative, elle poursuivit sans pitié Io, Latone, Callisto, Sémélé, Alcmène, etc., aimées par Jupiter; elle persécuta Hercule et le condamna à de durs travaux; aux noces de Thétis et de Pélée, elle disputa le prix de la beauté à Vénus et à Minerve; sur le mont Ida, le berger Paris lui préféra Vénus; de là sa haine contre la famille de Priam et contre les Troyens. Elle excita la guerre de Troie, s'acharna sur cette malheureuse ville, poursuivit les Troyens d'Enée à Carthage, en Italie. Jupiter, irrité de ses reproches continuels, la suspendit un jour par une chaîne d'or entre le ciel et la terre, avec de lourdes enclumes aux pieds. — On l'honorait spécialement à Argos, à Samos, à Carthage, en Espagne, à Rome. Protectrice des femmes, elle les accompagnait de la naissance à la mort; on l'appelait alors *Virginalis*, *Matrona*, *Opigena*, *Sospita*; à Rome, on célébrait de grandes fêtes en son honneur, les *Matronalia*, le 1^{er} mars. Elle était surtout la déesse des chastes matrones; on l'appelait *Jugalis*, *Pronuba*, *Lucina*, etc. Les femmes en couches invoquaient son aide; les enfants nouveau-nés étaient sous sa protection. Elle est ordinairement représentée assise sur un trône, avec un sceptre à la main, un diadème sur la tête; un paon est à ses côtés, et Iris déploie l'arc-en-ciel; le coucou lui était aussi consacré. — On appelait *Junons* les génies particuliers des femmes chez les Romains.

Junonis promontorium, nom ancien du cap Trafalgar.

Junot (ANDOCHE), duc d'ABRANTÈS, général français, né à Bussy-le-Grand (Côte-d'Or), 1771-1813, étudiait le droit, quand il partit comme volontaire dans un bataillon de la Côte-d'Or, 1792. Sa valeur téméraire le fit surnommer la *Tempête*; au siège de Toulon, il servit de secrétaire à Bonaparte et resta depuis lors attaché à sa fortune, l'aidant dans les disgrâces et partageant sa bourse avec lui. Il fut son aide de camp en Italie et devint colonel. Général de brigade en Egypte, il se distingua surtout au combat de Nazareth. Plus tard, toujours dévoué au Premier consul, il fut nommé commandant de Paris, puis général de division. Colonel général des hussards en 1804, grand officier de la Légion d'honneur, il ne put se consoler de ne pas être nommé maréchal. Il fut ambassadeur à Lisbonne, en 1805, se distingua à Austerlitz, réprima une insurrection de Parme et de Plaisance, puis fut commandant de la première division militaire. L'Empereur lui reprochait vainement ses dépenses extravagantes et ses emportements. Chargé d'envahir le Portugal en 1807, il éprouva des souffrances inouïes, surmonta tous les obstacles et entra dans Lisbonne avec 1,500 hommes déguenillés. Il reçut le titre de duc d'Abrantès et le gouvernement du Portugal. Attaqué par les Anglais de Wellesley (Wellington), il fut battu à Vimeiro et forcé de conclure, le 30 août 1808, la convention de Cintra, pour l'évacuation du Portugal par l'armée française. On accusa l'impéritie et les dilapidations de Junot; Napoléon l'emmena en Espagne et lui confia le 5^e corps, chargé d'assiéger Saragosse, puis il le renvoya à Paris. En 1809, Junot fit la campagne d'Allemagne; en 1810, il combattit en Espagne, puis en Portugal, sous Masséna; il fut alors grièvement blessé au visage. En 1812, il fit la campagne de Russie, et Napoléon l'accusa dans un de ses bulletins d'avoir manqué de résolution. Il fut nommé, en 1813, commandant de Venise et gouverneur général des provinces Illyriennes. Les souffrances que lui causaient ses anciennes bles-

ures, son désespoir de ne plus avoir l'affection de l'Empereur, dérangèrent sa raison. On le ramena chez son père à Montbard; il se précipita par une fenêtre et se cassa la cuisse; on fit l'amputation; mais il arracha l'appareil et mourut quelques jours après. Il avait montré du goût pour les beaux-arts et enrichi sa bibliothèque de belles éditions et de rares manuscrits.

Junot (LAURE FERMON, M^{me}), duchesse d'ABRANTÈS, femme du précédent, née à Montpellier, 1784-1838, fille d'un riche fournisseur de vivres, qui mourut ruiné en 1795, connut, de bonne heure, chez sa mère, Bonaparte et son aide de camp, Junot, qui l'épousa, en 1800. Jeune, aimant le plaisir, prodigue dans ses dépenses futiles, caustique et médisante, elle excita plus d'une fois le mécontentement de Bonaparte, qui cependant combla de présents elle et son mari. Elle accompagna Junot en Portugal, en Espagne, prit part à plus d'une intrigue, continua ses folles dépenses et ne cessa d'avoir des rapports avec les étrangers et les personnes qui déplaisaient à l'Empereur. A la mort de son mari, quoique presque entièrement ruinée, elle reçut encore la meilleure société qu'attirait le charme de son esprit et de sa personne. Elle prit part aux intrigues qui ramenèrent les Bourbons en France, fut bien accueillie par les souverains étrangers, par Louis XVIII, par la duchesse d'Angoulême, mais resta privée de ressources. Elle se mit plus tard aux gages des libraires, publia de volumineux mémoires d'un style facile, des romans, des articles de Revues, et mourut dans une maison de santé à Chaillot. On a d'elle: *Mémoires ou Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, 1831-1834, 18 vol. in-8°; *Mémoires sur la Restauration, la Révolution de 1830 et les premières années du règne de Louis-Philippe*, 1836, 6 vol. in-8°; *Histoire des Salons de Paris*, 1837-1838, 6 vol. in-8°; *Les femmes célèbres de tous les pays*, 1838; *Scènes de la vie espagnole*, 1836, 6 vol. in-8°; *l'Amirante de Castille, l'Opale, l'Exilé, la Duchesse de Valombray, la Vallée des Pyrénées*, etc., etc. — Son fils, NAPOLEON-ANDOCHE JUNOT, duc d'ABRANTÈS, né à Paris, 1807-1851, filleul de Napoléon et de Joséphine, fut quelque temps attaché au corps diplomatique, puis s'occupa de littérature, écrivit quelques romans et collabora au livre des *Cent et un*.

Junquera (Val de la), vallée de la Navarre, à 8 kil. S. E. de Pampelune Abdérame III y fut défait par les chrétiens en 921.

Junquères (JEAN-BAPTISTE de), né à Paris 1715-1786, auteur de plusieurs poèmes burlesques: *Télémaque travesti*, *Caquet-Bonbec* ou *la Poule à ma tante*, etc.

Junte (Les), ou plutôt *Giunti*, famille célèbre d'imprimeurs, originaire de Florence. Ils adoptèrent pour type une *fleur de lys* et quelquefois un *aigle*. Les plus célèbres sont: *Philippe*, né à Florence en 1450, imprimeur de 1497 à 1517, protégé par Léon X; — *Bernard*, l'un de ses fils, dirigea seul, de 1531 à 1551, l'établissement paternel; — *Philippe*, dit *le Jeune*, succéda à Bernard et mourut avant 1604; — *Modeste*, son fils, qui vint s'établir à Venise et mourut en 1642; — *Lucas-Antoine* s'établit à Venise à la fin du xv^e siècle et mourut en 1557; — *Jacques*, le plus connu des Juntas établis à Lyon, vers 1520; il mourut en 1561; une imprimerie, sous le nom de Junte, existait encore dans cette ville en 1592.

Junte, réunion, nom donné, en Espagne, d'abord au conseil royal du commerce, puis à tous les conseils, enfin aux assemblées politiques des provinces et même aux Cortès.

Jupille, *Jobii villa*, v. de la prov. et à 16 kil. E. de Liège (Belgique). Mines de houille. Pepin d'Héristal y mourut en 714; 2,500 hab.

Jupiter, en grec *Zeus*, était chez les Grecs et les Romains le dieu suprême, le père des dieux et des hommes. Les légendes qui forment son histoire sont nombreuses et variées: Saturne avait obtenu le trône de son frère Titan, à la condition de dévorer ses enfants mâles, au moment de leur naissance. Sa femme, Rhéa, substitua au jeune Jupiter une pierre emmaillottée, et fit élever l'enfant en secret dans l'île de Crète; la chèvre Amalthée lui donnait son lait; les Curètes et les Corybantes cachaient ses cris, en dansant au bruit de leurs cymbales et de leurs tambours. Instruit de cette ruse, les Titans détrônèrent Saturne; mais Jupiter, âgé d'un an, secouru par les Cyclopes et par les Centimanes, délivra son père, foudroya les Titans du haut de l'Olympe et les précipita dans les enfers. Plus tard, il détrôna Saturne lui-même qui le craignait et lui avait dressé des

embûches. Il resta alors maître du monde, et partagea l'empire avec ses frères, Neptune et Pluton, qui eurent en partage les mers et les enfers. Il eut une guerre terrible à soutenir contre les Géants, fils de la Terre, et les vainquit avec l'aide de ses fils, Bacchus et Hercule. Les poètes ont raconté de lui mille aventures; il règne parmi les dieux, lance la foudre, d'un seul mouvement de sourcils ébranle tout l'Olympe, et souvent, assis à l'écart, jouit de sa gloire et de sa puissance. Il frappe les mortels coupables et audacieux, Ixion, Tantale, Salmonée, Capanée, Prométhée, Lycaon, etc.; il visite la terre avec Mercure et récompense les vertus de Philémon et de Baucis; il punit les hommes de leurs crimes par le déluge, et ne sauve que Deucalion et Pyrrha, sa femme, etc. Junon, sa sœur et sa femme, lui a donné Vulcain et Hébé; mais Jupiter, fatigué de son caractère altier et jaloux, aime beaucoup d'autres femmes, des déesses, Cérès, mère de Proserpine, Latone, mère d'Apollon et Diane, Maïa, mère de Mercure, Mnémosyne, mère des Muses, etc.; des mortelles, Sémélé, mère de Bacchus, Alcmène, mère d'Hercule, Léda, mère de Pollux, etc. Il se métamorphose de mille manières, en pluie d'or, pour séduire Danaé, en cygne pour séduire Léda, en taureau pour enlever Europe, etc. Minerve s'est élancée tout armée de son cerveau. On le représente souvent sur un trône d'or ou d'ivoire, tenant un sceptre en lançant la foudre, ayant à ses pieds l'aigle, aux ailes déployées, et à côté de lui son échanson, Ganyède. Le chêne lui était consacré. On l'adorait partout, avec une foule de surnoms et d'attributs divers, mais surtout, à Dodone, en Epire, dont l'oracle était fameux, à Olympie, en Elide, où l'on célébrait en son honneur les grands *Jeux olympiques*, et où l'on admirait sa statue d'or et d'ivoire, chef-d'œuvre de Phidias, à Ammon en Libye, au Capitole de Rome, etc. — Il paraît que le Jupiter des Romains était primitivement le dieu de l'air, le maître du ciel, *Diovis pater*, *Diospiter*, *Diespiter*; son culte était spécialement confié au *Flamen Dialis*, le premier des flamines; il révélait l'avenir par des signes dans le ciel et par le vol des oiseaux. C'est lui qui représente surtout, dans l'antiquité païenne, l'idée de l'être suprême; et l'on a fait des rapprochements ingénieux entre les racines *Zeu* et *Jov*, à peu près identiques, et les mots qui dans beaucoup de langues désignent l'être par excellence, comme le *Jéhovah* des Juifs.

Jura, *Juratus* ou *Jurassus mons*, en allemand *Leberberg*, chaîne de montagnes, qui se rattache aux Alpes et forme l'un des systèmes de la région gauloise ou française. C'est un massif situé entre le Rhin, l'Aar, les lacs de Neuchâtel et de Genève, le Rhône, l'Ain, le Doubs et l'Ill, sur les limites de la France et de la Suisse. Sa longueur est de 280 kil., et sa largeur varie de 45 à 60. Il s'élève, comme une muraille, de 1,000 à 1,200 m. au-dessus de la plaine de l'Aar; il a des sommets de 1,700 m., puis diminue en s'avancant vers l'O., se composant de plusieurs chaînons parallèles, généralement dirigés du N. E. vers le S. O., et séparés par des vallées peu profondes, qu'on appelle combes ou cluses; il offre un exemple remarquable de ce qu'on nomme plissement de terrains. Il est tout entier compris dans la formation dite *jurassique*, composée de calcaire tendre et d'argile, ce qui cause la fertilité du pays. Les montagnes sont couvertes de forêts de sapins et de beaux pâturages; plus bas, on cultive l'orge et le seigle; puis le froment, le maïs, la vigne. On divise le système du Jura en sections: 1° *Le Jura méridional*, presque tout entier en France (Ain), entre le Rhône et le col de Saint-Cergues au N.; les principaux sommets sont: le Grand-Credo (1,690 m.), le Reculet (1,720 m.), le Colombey (1,689 m.), la Dole (1,681 m.). Il projette à l'O. un grand contrefort, qui couvre le Bugey, entre le Rhône et l'Ain; 2° *Le Jura central*, entre le col de Saint-Cergues et le plateau d'Etalières au N., entre la France et la Suisse; les principaux sommets sont: le Rixoux (1,290 m.), le Landoz (1,426 m.), le mont d'Or (1,463 m.), le Suchet (1,591 m.), le Chasseron (1,611 m.). Le principal contrefort, au N. de la Dole, se dirige au N. E. vers Vaultion, rattache le Jura au Jorat, et a pour point culminant le mont Tendre (1,682 m.); 3° *Le Jura septentrional*, du plateau d'Etalières à la trouée de Belfort, forme un plateau brisé en tous sens, dans lequel coulent le Doubs, la Dessoubre, l'Ill et la Birse. Le Chasseral a 1,609 m., mais le mont Terrible, près du coude du Doubs, n'a que 795 m. Le Jura septentrional a pour contrefort principal le *Leberberg* (montagne de foie, à cause de la couleur du fer de ses mines) ou *Jura helvétique*, haut de

1,200 à 1,450 m., entre la Birse et l'Aar. — La ligne du partage des eaux de l'Europe suit la crête du mont Tendre, du Jura central et du Jura septentrional. On trouve dans le Jura beaucoup de sites très-pittoresques, des mines de fer, du marbre, de l'albâtre, des sources sulfureuses et des salines. Il est traversé par un grand nombre de passages; au S., le col de la Faucille et les gorges de Nantua; au centre, le col de Saint-Cergues et le col de Balaigue; au N., la Clusette, le passage de Pierre-Pertuis, etc.

Jura (Départ. du); situé à l'E. de la France, il a pour limites: la Haute-Saône au N., Saône-et-Loire et Côte-d'Or à l'O.; Ain au S.; la Suisse et le départ. du Doubs à l'E. Il est couvert de hautes montagnes, surtout à l'E. (le Reculet, la Dole, le Noirmont); elles sont couronnées de bois et de pâturages, où l'on élève de bons chevaux de trait et des bêtes à cornes; où, dans les collines du centre, sont de nombreuses fruiteries; dans la plaine à l'O., des terres fertiles en céréales et des coteaux dont les vins sont estimés (Arbois, Château-Chalon, Vassange). On y trouve les lacs des Rousses, du Grand-Vaux et de Marigny, des étangs poissonneux. Il est arrosé par le Doubs, la Seille et l'Ain. On exploite le fer, le sel, la tourbe, le marbre. L'industrie consiste en horlogerie, ustensiles en fer, articles en bois tourné, pierres fines factices, papeteries, fromages de Septmoncel et façon Gruyère. La superficie est de 499,401 hectares; la population, de 298,477 hab. Le ch.-l. est Lons-le-Saulnier; il y a 4 arrondissements: Lons-le-Saulnier, Dôle, Poligny et Saint-Claude. Il a été formé d'une partie de la Franche-Comté (bailliage d'Aval); il appartient à la 7^e division militaire, est du ressort de la Cour d'appel et de l'Académie de Besançon, et forme l'évêché de Saint-Claude.

Jura, l'une des Hébrides (Ecosse), au N. E. d'Islay, à l'O. de la presqu'île de Cantyre, dépend du comté d'Argyle. Elle a 57 kil sur 10; elle est montagneuse, et renferme du fer, des ardoises; 1,500 hab.

Jurançon, bourg de l'arr. et à 3 kil. O. de Pau (Basses-Pyrénées). Vins renommés; 2,207 hab.

Jurande, mot qui, dans l'ancienne France, désignait le corps des jurés d'une communauté de marchands, ou la charge de juré.

Jurat, nom d'officiers municipaux de Bordeaux, chargés de la police de la ville et d'une partie de la justice criminelle. Ils ont été supprimés en 1789.

Juré. Ce mot a eu des acceptions très-diverses au moyen âge et jusqu'à la révolution; il désigne parfois les échevins, les officiers municipaux, tous les bourgeois même d'une ville, tous ceux qui ont prêté serment de remplir fidèlement leur charge. V. JURY.

Juridictions (Ligue des Dix). V. GRISONS.

Jurien-Lagravière (PIERRE-ROCH), amiral français, né à Gannat (Allier), 1772-1849, obtint un avancement rapide sous la république, et fut capitaine de frégate, en l'an VI. Il se distingua par plusieurs beaux faits d'armes sous l'Empire, fut chargé de reprendre l'île Bourbon en 1814, fut nommé contre-amiral en 1817, vice-amiral et pair de France sous Louis-Philippe.

Jurieu (PIERRE), théologien protestant, né à Mer (Orléanais), 1637-1713, fils du pasteur de cet endroit, petit-fils, par sa mère, de Pierre Du Moulin, succéda à son père, et, en 1674, fut nommé professeur d'hébreu et de théologie à l'Académie protestante de Sedan. Il fut dès lors un controversiste ardent, écrivant contre les théologiens catholiques et contre les théologiens protestants, qui ne lui paraissaient pas orthodoxes. Après la suppression de l'Académie, 1681, craignant d'être arrêté par le gouvernement, il se réfugia à Rotterdam, où il fut nommé professeur de théologie et pasteur de l'église wallonne. D'un caractère irritable, sectaire violent, fanatique, enthousiaste, il défendit la réforme contre Maimbourg, Arnauld, Bossuet, Fénelon; il attaqua, avec non moins de passion, Basnage, Saurin, Jaquelot, Pajon; il lutta avec aigreur, en faveur de l'intolérance, contre Bayle, d'abord son ami. Dans sa douleur et dans son enthousiasme mystique, il annonça que l'année 1689 verrait le triomphe du protestantisme; puis il remit à l'année 1715 le second avènement du Messie et la chute de l'*Antechrist*. D'ailleurs, il était savant et dévoué à la cause de ses coreligionnaires, auxquels il rendit de grands services. Parmi ses nombreux ouvrages on cite: *Traité de la dévotion*, 1674, in-12; *Traité de la puissance de l'Eglise*, 1677, in-8°; *Préservatif contre le changement de religion*, 1680, in-12; *la Politique du clergé de France pour détruire le protestantisme*, 1681,

in-12; *Histoire du calvinisme et du papisme*, 1682, 2 vol. in-12; *Apologie de la morale des réformés; l'Accomplissement des prophéties ou la délivrance prochaine de l'Eglise*, 1686, 2 vol. in-12; *Lettres pastorales adressées aux fidèles de France qui gémissent sous la captivité de Babylone*, 1686 et 1687, 3 vol. in-12; *des Droits des deux souverains en matière de religion, la Conscience et le Prince*, 1687, in-12; *la Pratique de la dévotion*, 1700, 2 vol. in-8°; *Histoire critique des dogmes et des cultes bons ou mauvais*, 1704, in-8°; *les Soupirs de la France esclave, qui aspire après la liberté*, 1689-1690, in-8°, etc.

Jurjura, *Ferratus mons*, chaîne de montagnes qui se rattache au Petit-Atlas, parcourt les prov. d'Alger et de Constantine, le long de la rive gauche du Saman. On y trouve le défilé célèbre des *Bibans* ou *Portes-de-Fer*, entre les deux provinces.

Jurua, affl. de droite de l'Amazone, vient du Pérou, arrose le Brésil occidental et a un cours de 1,000 kil.

Juruena, riv. du Brésil, arrose la prov. de Mato-Grosso, et, réunie à l'Arinos, forme le Topayos. Son cours est de 600 kil.

Jury. Chez les Romains, les juges, d'abord patriciens, plus tard sénateurs et chevaliers, formaient un véritable jury, qui, sous la présidence d'un grand magistrat, décidait la question de fait, surtout en matières criminelles. — Chez les peuples modernes, le jury est la réunion des *jurés*, citoyens appelés devant un tribunal pour apprécier certains faits qui leur sont soumis. On retrouve l'origine des jurés chez la plupart des peuples germains; mais c'est en Angleterre que le jury est devenu l'une des bases du système judiciaire. Il y existait probablement dès l'époque des Saxons, et l'on fait souvent honneur à Alfred de cette institution tutélaire; mais elle se développa surtout au XIII^e s. En Angleterre et dans tous les pays où les lois anglaises ont été portées, l'on a recours au jury, au civil comme au criminel. Le juge de paix, pour les affaires moins importantes, les juges des grandes cours de Londres, dans les assises des comtés pour les plus considérables, réunissent un jury, composé de citoyens qui répondent, par une déclaration ou *verdict*, aux questions qui lui sont soumises. — En France, la loi du 30 avril 1790 établit l'institution du jury, mais en matière criminelle seulement. Les *jurés* sont désignés par le sort parmi les citoyens, au nombre de 36 pour chaque session; 12 siègent dans chaque affaire, décident de la question de fait, à la majorité des voix, et le tribunal applique la loi, s'il y a lieu. — On appelle aussi jury une commission nommée dans certains cas exceptionnels, lorsqu'il s'agit, par exemple, de régler, dans le cas d'expropriation forcée, l'indemnité qui doit être payée à l'exproprié. — On donne encore ce nom à des commissions formées pour examiner et nommer les professeurs, les pharmaciens, les officiers de santé, etc.

Jussey, ch.-l. de canton de l'arr. et à 55 kil. N. O. de Vesoul (Haute-Saône), sur l'Amance. Vestiges d'antiquités; fabr. de couverts de fer; horlogerie; 2,910 hab.

Jussieu (ANTOINE DE), médecin et naturaliste, né à Lyon, 1686-1758, fils d'un apothicaire connu par un *Nouveau traité de la thériaque*, fut protégé par Tournefort et par Fagon, qui le fit nommer professeur de botanique au Jardin du Roi, 1708. Doué d'une grande activité, il eut une clientèle médicale très-étendue, dirigea avec zèle le jardin botanique, et, membre de l'Académie des sciences, 1711, publia de nombreux mémoires et des notes d'un grand intérêt sur la botanique. On lui doit l'*Appendice des Institutiones rei herbariæ*, de Tournefort, qu'il publia en 1719; un *Discours sur les progrès de la botanique*; une dissertation, de *Analogia inter plantas et animalia*; la rédaction et la publication de l'ouvrage de Barrelier; *Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ*, etc.

Jussieu (BERNARD DE), frère du précédent, né à Lyon, 1699-1777, accompagna Antoine de Jussieu en Espagne et en Portugal, fut reçu docteur en médecine, et remplaça Sébastien Vaillant comme démonstrateur de botanique au Jardin du Roi, en 1722. Il publia, en 1725, une édition nouvelle, en 2 vol. in-12, de l'*Histoire des plantes des environs de Paris*, de Tournefort. Il entra à l'Académie des sciences en 1725. Il composa des *Mémoires* de botanique et de zoologie, remarquables par la sagacité des observations. Chargé, par Louis XV, de mettre en ordre le jardin botanique de Trianon, 1758, il classa les plantes d'après une méthode nouvelle, qui avait pour principe la subordination des caractères déduits de la structure de l'embryon et de l'insertion des étamines relativement à l'ovaire. Il ne nous reste qu'un

catalogue du jardin de Trianon: *Ordines naturales in Ludovici XV horto Trianonensi dispositi*. On lui doit la plantation du cèdre du Liban, qu'il reçut de Londres, et qu'il transporta, dit-on, dans son chapeau, au Jardin des Plantes. Il eut une réputation européenne, et prépara, par ses leçons, les découvertes de son neveu.

Jussieu (JOSEPH DE), frère des précédents, né à Lyon, 1704-1779, fut un médecin plein de tact, un bon mathématicien et un savant botaniste. Il accompagna La Condamine dans son voyage scientifique en Amérique, passa 35 ans à parcourir les régions inexplorées de l'Amérique du Sud, et revint, en 1771, avec une santé délabrée qui ne lui permit pas de publier l'histoire de ses voyages. On lui doit l'introduction de l'héliotrope. Il avait été élu membre de l'Académie des sciences en 1743.

Jussieu (ANTOINE-LAURENT DE), neveu des précédents, né à Lyon, 1748-1836, fut l'élève de son oncle Bernard, et fut nommé démonstrateur de botanique au Jardin du Roi dès 1770. Il exposa, dès 1773, les principes d'une classification naturelle dans un *Mémoire sur les renoncules*; il fut alors reçu membre de l'Académie des sciences. Chargé de replanter l'école botanique du Jardin du Roi, il suivit la méthode du catalogue de Trianon, rédigé par son oncle, puis travailla seize ans à préparer son grand ouvrage: *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita*, qui parut en 1789. C'est là son principal titre de gloire. En 1790, il organisa le Muséum, tel à peu près qu'il est aujourd'hui; il créa la bibliothèque, fut chargé de l'administration des hôpitaux, prit place à l'Institut, et fut nommé conseiller de l'Université en 1808. Il a publié un grand nombre de *Mémoires*, insérés dans les *Annales* et dans les *Mémoires du Muséum*; ils appliquent, expliquent et confirment la méthode naturelle qui a renouvelé la science de la botanique.

Jussieu (ADRIEN DE), fils du précédent, né à Paris, 1797-1853, débuta par une thèse sur la famille des Euphorbiacées, en 1824. Il fut professeur de botanique rurale en 1826, et dirigea, avec des talents divers, les herborisations qui lui furent confiées. Il publia en même temps des *Mémoires*, qui sont restés des modèles, et qui l'ont mis au rang des premiers botanistes de l'Europe. Il entra à l'Académie des sciences en 1831, et professa, depuis 1845, l'organographie végétale à la Sorbonne. Trois fois il fut nommé, par ses collègues, directeur du Muséum. On lui doit un *Cours élémentaire de botanique*, 1840, qui a été traduit dans toutes les langues; il a laissé un grand nombre de notices et de rapports.

Just (Saint-). V. YUSTE.

Just-en-Chaussée (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. de Clermont (Oise). Vieille chaussée romaine, dite de *Brunehaut*. Fabr. de gants et de toiles; patrie des deux frères Haüy; 1,742 hab.

Just-en-Chevalet (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. O. de Roanne (Loire); 2,485 hab.

Just-la-Pendue (Saint-), commune de l'arr. et à 25 kil. de Roanne (Loire). Céréales, fer; 3,201 hab., dont 1,410 agglomérés.

Just-Malmont (Saint-), commune du canton de Saint-Didier, dans l'arr. et à 56 kil. d'Yssingeaux (Haute-Loire). Filat. de soie; grains, vins; 2,086 hab., dont 648 agglomérés.

Just-sur-Loire (Saint-), commune de l'arr. et à 20 kil. de Montbrison (Loire), sur la Loire. Teintureries, verreries; 2,344 hab.

Just, Juste ou **Justin** (Saint), né à Auxerre, martyrisé dans le Beauvaisis. Fête, le 18 octobre.

Just ou **Juste** (Saint), né dans le Vivarais, archevêque de Lyon, combattit les ariens aux conciles de Valence, 374, d'Aquilée, 381; puis alla vivre dans la solitude en Egypte. On l'honore le 2 septembre.

Juste de Tours (JEAN), peut-être **Juste de Juste**, sculpteur français, mort vers 1535, fut envoyé par le cardinal d'Amboise pour étudier en Italie. Il sculpta les ornements du château de Gaillon et fit le mausolée de Louis XII à Saint-Denis.

Juste-Lipse. V. LIPSE.

Justice, déesse de l'ancienne Rome, qu'on représentait, une balance dans une main, et dans l'autre un glaive ou la corne d'abondance.

Justice (Droit de). Au moyen âge, chaque seigneur avait le droit de rendre la justice dans certaines limites. On distingua la *haute*, la *moyenne* et la *basse justice*. Généralement le seigneur *haut-justicier* jugeait toutes les causes civiles et criminelles, sauf les cas réservés par le roi. Le *moyen-justicier* ne prononçait pas la peine capitale et ne jugeait les causes civiles qu'en première

instance. Le *bas-justicier* ne jugeait que les causes de moindre importance.

Justice (Lit de). V. LIT DE JUSTICE.

Justin (Saint), docteur de l'Eglise et martyr, né à Flavia Neapolis (anc. Sichem), en Palestine, au commencement du 2^e siècle, était d'abord païen et commença par cultiver la philosophie platonicienne, puis se fit chrétien, vers l'âge de 30 ans, sans cesser d'aimer la philosophie et de la pratiquer publiquement. Il se voua dès lors à la propagation et à la défense du christianisme ; on ne sait s'il fut prêtre ; mais sous le manteau du philosophe, il parcourut l'Empire pour répandre l'Evangile. Il écrivit sa première *apologie*, adressée à l'empereur Antonin le Pieux, et il y défendit la vérité chrétienne avec une noble indépendance, en montrant surtout sa parenté avec ce que la philosophie a produit de plus excellent ; il pensait que le Verbe ou la Raison s'était révélé aux sages du paganisme, avant son incarnation ; « ceux qui ont vécu conformément à la raison sont chrétiens », écrivait-il. Dans son *Dialogue avec le juif Tryphon*, il exposa une nouvelle défense de la doctrine chrétienne. Lorsque les persécutions recommencèrent après la mort d'Antonin, saint Justin, de retour à Rome, adressa une nouvelle *apologie* au sénat, de 161 à 166 ; cette fois il retournait avec éloquence contre les païens les accusations dont les chrétiens étaient les victimes. Cette colère généreuse lui coûta la vie ; dénoncé par le philosophe cynique Crescent, il fut mis à mort, vers l'an 167. Son style ne manque pas de clarté, mais il a peu d'élégance. Les autres traités qu'on a imprimés sous son nom, paraissent apocryphes ; plusieurs des ouvrages qu'il avait écrits sont perdus. La première édition grecque de saint Justin a été publiée par Robert Estienne, 1551 ; on cite les éditions grecques-latines de F. Sylburg, Heidelberg, 1593 ; de Dom Maran, Paris, 1742 ; de Ch. Théodore Otto, Iéna, 1847-48, 5 vol. in-8°. Ses *Œuvres* ont été traduites en français par les abbés Chanut et Courcy.

Justin, historien latin, antérieur au v^e siècle, que l'on fait généralement vivre, sans preuves, sous les Antonins, a rédigé un *Abrégé de l'histoire universelle* de Trogue Pompée. On ne connaît pas même son nom d'une manière bien certaine. Son ouvrage n'est pas un abrégé, mais est plutôt un extrait des 44 livres du grand historien romain qui sont perdus ; il est facile de reconnaître à l'élégance du style les passages qui appartiennent à Trogue Pompée. Les éditions et traductions de Justin sont très-nombreuses. La meilleure des traductions en français est celle de la bibliothèque latine-française, in-18°, (réimpression Panckouke), due à Pierrot et à Boitard, et revue par Personneaux.

Justin I^{er}, empereur d'Orient, né à Tauresium (Dardanie), vers 450, d'abord berger, entra dans les gardes de l'empereur Léon et en devint le chef. A la mort d'Anastase, 518, il employa l'argent du ministre Amanthus pour se faire proclamer empereur. Il ne savait ni lire ni écrire, mais il confia l'administration au sage ministre Proclus ; il persécuta les eutychéens, et adopta son neveu, Justinien, en 520. Il refusa d'adopter Chosroès, fils chéri de Cabadès ; ce fut l'occasion d'une longue guerre avec les Perses. Sous son règne, il y eut deux terribles tremblements de terre, en 525 et en 526.

Justin II, le Jeune, neveu de Justinien, lui succéda en 565. Il publia un édit de tolérance universelle et la paix fut pour longtemps rétablie dans l'Empire. Par ses hauteurs déplacées il excita contre lui les Perses, les Avars, disgracia Narsès et attira sur l'Italie l'invasion des Lombards, 568. Il ne sut pas combattre et il abandonna le gouvernement à l'impératrice Sophie et à ses ministres, se livra aux plaisirs, fut avide et cruel, fut sujet à de fréquents accès de démence et mourut en 578, après avoir adopté Tibère.

Justin (Saint), village du canton de Rochefort, dans l'arrond. et à 25 kil. N. E. de Mont-de-Marsan (Landes), sur la Douze. Anciennes murailles ; église remarquable du xiii^e siècle, appartenant jadis à l'ordre de Malte ; 1,800 hab.

Justine (FLAVIA JUSTINA AUGUSTA), impératrice romaine, fille d'un gouverneur du Picenum, épousa le tyran Magnence, l'empereur Valentinien I^{er}, 368 ; fit proclamer Valentinien II, protégea l'arianisme, malgré saint Ambroise, s'enfuit devant l'usurpateur Maxime et mourut à Thessalonique, 388.

Justine (Sainte), vierge et martyre, née à Antioche, martyrisée à Nicomédie avec Cyprien, surnommé le Magicien, vers 304. On la fête le 26 septembre. — Jus-

tine de Padoue (Sainte) souffrit le martyre à Padoue, sous Dioclétien. Elle est la patronne de Padoue et de Venise. On l'honore le 7 octobre.

Justiniana prima (auj. Ouskoub), nom donné par Justinien à Tauresium, où il était né, dans la Mésie 2^e.

Justiniana secunda (auj. Kustendji ou Ghiustendil), nom donné par Justinien à Ulpianum, dans la Mésie 1^{re}.

Justinien I^{er} (FLAVIUS ANICIUS JUSTINIANUS MAGNUS), empereur d'Orient, né à Tauresium (Dardanie), en 483, régna de 527 à 565. Fils d'un simple cultivateur, il fut élevé et adopté par son oncle, Justin I^{er} ; il fit périr le chef goth Vitalien, fut nommé maître des milices, consul, et s'efforça de gagner le peuple par ses prodigalités. Empereur, Justinien se rendit célèbre par ses guerres, son gouvernement, ses lois ; c'est le plus grand des souverains de Constantinople. — Il voulut rendre à l'Empire les pays que les barbares lui avaient enlevés en Occident ; de là des guerres qui ne furent pas sans gloire. Bélisaire, à la tête d'une belle expédition, s'empara du nord de l'Afrique sur le roi des Vandales, Gélimer, 532-534. Les Ostrogoths d'Italie furent ensuite attaqués et résistèrent plus longtemps, 534-555 ; mais, malgré le courage de Vitigès et de Totila, ils furent vaincus par Bélisaire et par Narsès, qui forma l'exarchat d'Italie. Le patrice Libérius enleva aux Wisigoths d'Espagne une partie du rivage oriental et de la Bétique, 552. Mais Justinien eut dans le même temps des guerres plus difficiles à soutenir contre les Perses et les barbares du Danube. Après une première lutte, 528-532, Justinien paya un véritable tribut au roi Chosroès ; sa seconde lutte, de 540 à 562, fut mêlée de succès et de revers ; par le traité de paix, Justinien paya un tribut de 30,000 pièces d'or, mais obtint la sûreté des provinces orientales, la possession de la Colchide et de la Lazique, et la protection des chrétiens établis en Perse. Il chercha à contenir les uns par les autres les barbares situés au nord du Danube, prépara la ruine des Gépides par les Lombards, soutint les Avars contre les Bulgares, et parvint, mais non sans peine et grâce à Bélisaire, à repousser les Bulgares de Zaberkan, qui étaient arrivés jusqu'à Constantinople, en 559. Il y a également dans son administration un mélange de bien et de mal ; il se montra habile, actif, intelligent, mais se laissa gouverner par l'impératrice Théodora, ancienne courtisane, qui montra de la fermeté sur le trône ; il entre tint les querelles des *Bleus* et des *Verts*, et fut sur le point d'être détrôné dans la fameuse sédition de 532, connue sous le nom de *Nika*. Orthodoxe sévère, il fut persécuteur et ferma l'école philosophique d'Athènes. Il mit fin à la série des consuls, mais donna le pouvoir à des ministres impopulaires, comme Jean de Cappadoce et Tribonien. Il éleva de nombreuses fortifications sur les bords du Danube et de l'Euphrate, releva la muraille d'Anastase qui protégeait Constantinople, mais ne sut pas rendre leurs vertus guerrières aux populations de l'Empire. Il éleva dans beaucoup de villes un grand nombre de monuments, églises, hôpitaux, aqueducs, ponts ; parmi les 25 églises, dont il orna Constantinople, on admira surtout Sainte-Sophie ; mais il multiplia les impôts et excita partout le mécontentement. Il favorisa le commerce et l'industrie nouvelle de la soie ; deux moines nestoriens rapportèrent alors de la Chine des œufs de vers à soie. — Il est encore célèbre par sa législation ; sous sa direction le questeur Tribonien et des jurisconsultes savants, travaillèrent à cette œuvre, qui comprend : 1^o le *Code*, recueil des constitutions des empereurs romains ; 2^o le *Digeste* ou les *Pandectes*, vaste compilation des lois anciennes et des ouvrages des grands jurisconsultes ; 3^o les *Institutes*, ouvrage élémentaire pour l'enseignement du droit ; 4^o les *Novelles*, ou lois faites par Justinien pour améliorer et compléter la législation romaine. Le *Corpus juris civilis* nous a conservé en grande partie les monuments remarquables de la législation de Rome ; mais on a reproché aux œuvres de Justinien le défaut de méthode, les lacunes volontaires, les falsifications des anciens textes, les contradictions, l'esprit enfin de cette législation, sacrifiant souvent le droit, l'équité, à la toute-puissance de l'empereur. En Occident, ces lois de Justinien ont eu une immense influence ; admirées, comme étant la *raison écrite*, à partir du xii^e siècle, commentées par une foule de glossateurs, soutenues, appliquées par les *légalistes*, elles battirent en brèche les coutumes féodales, et ont beaucoup contribué au développement de la puissance des rois. — La *Vie de Justinien* a été écrite par

les historiens grecs, Procope et Agathias, de nos jours, par Isambert.

Justinien II, dit *Rhinotmète* (Nez-coupé), empereur d'Orient, succéda à l'âge de seize ans à son père Constantin Pogonat, 685. Il se montra intolérant, cruel, débauché, et ne lutta pas heureusement contre les Arabes en Asie, contre les Bulgares au sud du Danube. Le peuple se souleva, mit à sa tête le général Léonce, disgracié, et Justinien, enchaîné, fut relégué à Cherson, après avoir eu le nez coupé, 695. Soutenu par le roi des Bulgares, Terbelis, Justinien revint vers Constantinople et détrôna Absimare Tibère, successeur de Léonce, 705. Il fit périr Tibère, Léonce, leurs partisans, excita même l'horreur et le mépris de son allié, et promena ses fureurs sanglantes dans tout l'Empire. Il fut tué en 711; c'est le dernier prince de la famille d'Héraclius. Philippique Bardanes lui succéda.

Justinopolis, anc. v. de l'Istrie, fondée par Justinien I^{er}, sur l'emplacement d'*Ægida*, en l'honneur de son oncle, Justin. Auj. *Capo-d'Istria*.

Juterbock, v. du Brandebourg (Prusse), à 48 kil. S. de Potsdam. Fabr. de toiles. Vict. du suédois Torstenson sur l'autrichien Gallas, 1644; combat entre les Français et les Prussiens. 6 sept. 1813; 5,500 hab.

Jutes, peuple germanique de la famille des Goths, qui a fait donner à la Chersonèse Cimbrique le nom de Jutland.

Jutland (*Chersonèse Cimbrique*), presqu'île du Danemark, en danois *Jylland*, a pour bornes: au N. le Skager-Rack; à l'E. le Kattégat; à l'O. la mer du Nord; au S. le duché de Slesvig, dont il est séparé par le Konge et le golfe de Kolding. Il a 280 kil. du N. au S., sur 200 kil. de largeur. Sa superficie est de 25,221 kil. carrés, sa population de 700,000 hab. environ. Les côtes sont basses, sablonneuses, rongées par la mer, avec beaucoup de lagunes; le Liim-fiord traverse même tout le nord du Jutland, sans être navigable. Le cap Skagen est au N. Il est difficile d'aborder, et il n'y a pas de bons ports. Au centre, le sol est plat, formé de landes sablonneuses, parsemé de lacs et de marais; les rivières Konge, Varde, Stor et Guden, ont peu d'étendue. Le climat est assez tempéré, l'été est très-beau; il y a, dans les parties cultivées, d'assez bonnes récoltes. On élève des chevaux (race jutlandaise) et des bêtes à cornes. Il y a beaucoup de tourbières et des carrières de pierre à chaux. La pêche est la principale occupation des habitants. Le pays a été peuplé d'abord par les Cimbres, puis par les Jutes, peuple scandinave. Il forme aujourd'hui les quatre diocèses ou stifts de Aalborg, Aarhus, Ribe et Viborg. V. DANEMARK.

Juturne, nymphe d'une fontaine du Latium, dont l'eau guérissait et servait dans la plupart des sacrifices. Le *Lacus Juturnæ* était à Rome, entre les temples de Castor et de Vesta. On dit que Jupiter aima cette nymphe, lui donna l'immortalité et le pouvoir sur les eaux. Virgile en a fait une sœur de Turnus.

Juvara ou **Ivara** (PHILIPPE), architecte italien, né à Messine, 1685-1755, élève de Fontana, a construit des églises et des palais à Mantoue, à Milan, surtout à Turin; puis il alla à Lisbonne donner les plans de l'église métropolitaine.

Juveigneur, titre que l'on donnait, surtout en Bretagne, aux cadets apanagés. C'est une corruption du mot *junior, juvenior*.

Juvénal (DECIMUS JUNIUS JUVENALIS), satirique latin. On ne sait pas, d'une manière certaine, s'il naquit à Aquinum, mais il y résidait habituellement; on ne connaît pas non plus les dates de sa naissance et de sa mort; mais on sait qu'il était dans la force de son talent à la fin du 1^{er} s., et qu'il mourut sous les Antonins, âgé de 80 ans. Fut-il exilé en Egypte, pour avoir mécontenté un certain Pâris, favori d'Adrien? on ne peut l'affirmer. Il fut probablement fils ou pupille d'un riche affranchi, et étudia sous Fronton et sous Quintilien. Il fut pauvre, humilié par les puissants parvenus, lui, de la vieille race romaine, et il resta l'ennemi des Grecs corrompus. On a de lui 16 satires, vigoureuses déclamations, pièces d'éloquence versifiée énergiques, brillantes et sonores. Il a vécu à une époque mauvaise, et en a vu surtout les mauvais côtés; il s'est trop complu dans la peinture des turpitudes contemporaines; mais ces satires n'en forment pas moins un monument littéraire remarquable, et, malgré leur hyperbole, un tableau, parfois trop fidèle, des vices de l'époque. La plus ancienne édition de Juvénal est de 1470, in-4°, Rome; depuis lors, il a été bien souvent réimprimé et traduit dans toutes les langues. Nous citerons seulement les traductions françaises de

Dussaulx, 1770 (surtout l'édition de la réimpression Panckouke, in-18, revue par Pierrot et M. Félix Le-maistre), de Jules Lacroix, 1846, de Despois, etc.

Juvénel ou **Jouvenel des Ursins**, famille française, originaire de Champagne, qui se rattacha, sans preuve, aux *Orsini* d'Italie, fut célèbre, depuis le xiv^e s., et s'éteignit dans la personne de *François Jouvenel des Ursins*, marquis de Trainel, ambassadeur, maréchal de camp, mort en 1650.

Juvénel ou **Jouvenel des Ursins** (JEAN), magistrat français, né à Troyes, vers 1560, mort en 1431. Il fut conseiller au Châtelet de Paris en 1381, avocat au Parlement, et devint prévôt des marchands en 1388; le seigneur de Noviant, oncle de sa femme, et ministre de Charles VI, l'avait fait nommer à cette charge. Il la remplit avec distinction, défendit les intérêts des Parisiens, en protégeant la navigation commerciale de la Seine; puis entra dans le conseil du duc d'Orléans, et eut à lutter contre le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi. En 1400, il résigna son office de prévôt, et fut élu conseiller du roi au Parlement. Après le meurtre du duc d'Orléans, il s'efforça de faire rendre justice à Valentine Visconti, sa veuve, 1407. Il eut à souffrir des désordres de Paris, à l'époque des Cabochiens, défendit toujours les intérêts de la couronne, devint chancelier du dauphin, duc de Guyenne, puis fut destitué par les Bourguignons, et proscrit en 1418. Il devint président au parlement de Poitiers, sous Charles VII.

Juvénel des Ursins (JEAN), fils du précédent, né à Paris, 1388-1473, étudia le droit à Orléans et à Paris, fut maître des requêtes de l'hôtel dès 1416, suivit son père, chassé de Paris, et devint, en 1425, avocat général du roi au parlement de Poitiers. Après la mort de son père, il fut le protecteur de sa nombreuse famille. Il entra dans l'Eglise, et fut successivement évêque de Beauvais, 1432, de Laon, 1444, de Reims, 1449. Il travailla au traité d'Arras de 1435, rentra en possession de l'hôtel des Ursins à Paris, enlevé à sa famille depuis 1418, prit part aux états généraux d'Orléans de 1459, fit nommer son frère, Guillaume, chancelier de France, en 1445, et lui adressa un traité fort curieux de l'*Office de chancelier*. Il contribua à la reprise de la Normandie en 1450, fut l'un des conseillers habituels de Charles VII, et lui adressa plusieurs mémoires sur l'état de la France. Il prit part à la révision du procès de Jeanne d'Arc, au procès du duc d'Alençon, sacra Louis XI en 1461, fut l'un des commissaires du *Bien public*, 1465, et se retira dans son diocèse en 1469. Ses ouvrages, nombreux et très-curieux, n'ont pas encore été tous imprimés; les principaux sont: *Chronique de Charles VI*, composée vers 1430, publiée par Th. Godefroy, 1624, et surtout par Denis Godefroy, 1653, in-fol.; *Advis à ceulx qui ont le gouvernement de la juridiction tant spirituelle que temporelle*, manuscrit; *Epître aux Etats de Blois*, imprimée partiellement dans Duchesne, *OEuvre d'Al. Chartier*; *Discours sur la paix d'Arras*; *Epître relative à l'assemblée d'Orléans*; *Mémoires... touchant les droits respectifs des maisons de Valois et d'Angleterre à la couronne de France*, recueil très-important; *Traité de l'office du chancelier*; *Remontrances au roi pour la réformation du royaume*; *Douze sermons composés et prêchés par J. Juvénel des Ursins*, etc., etc.

Juvenius (VETTIVS AQUILINUS), poète chrétien, d'une illustre famille d'Espagne, vivait sous Constantin le Grand; il était ecclésiastique. On a de lui: *Historia evangelicæ libri IV*, vie de Jésus-Christ en vers hexamètres, dont la versification est assez harmonieuse; un *Poème sur la Genèse*, en 1,541 vers hexamètres.

Juvenius (CÆLIUS), né en Dalmatie, a écrit en latin, au xii^e s., une *Vie d'Attila*, publiée à la suite des Vies de Plutarque, Venise, 1502.

Juigné, village de l'arr. et à 30 kil. N. O. de Laval (Mayenne); 5,079 hab., dont 504 agglomérés.

Juigny-le-Tertre, ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. O. de Mortain (Manche); 856 hab.

Juigny-sous-Andaine, ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. S. E. de Domfront (Orne); 1,592 hab., dont 425 agglomérés.

Juvisy, village de l'arr. et à 14 kil. N. O. de Corbeil (Seine-et-Oise), près du confluent de l'Orge et de la Seine. Beau château et parc dessiné par Le Nôtre.

Juzennecourt, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. de Chaumont (Haute-Marne); 541 hab.

Juzghat (jad. *Osiana* ou *Soanda*), v. de l'eyalet de Bozoq (Turquie d'Asie); elle est fortifiée et sert de résidence du pacha qui commande le sandjak du même nom; 16,000 hab.

K

NOTA. — V., à la lettre C, les mots qui ne se trouvent pas à la lettre K.

K. Les Romains imprimaient sur le front des calomniateurs cette lettre qu'ils avaient empruntée aux Grecs.

Kaaba (La), édifice carré de 12 mètres de côté, à la Mecque. La tradition affirmait qu'elle avait été bâtie par Abraham; elle était depuis longtemps, comme le centre religieux des tribus arabes, qui avaient placé leurs idoles autour de la fameuse *Pierre noire*, descendue du ciel. Mahomet détruisit les idoles, mais fit de la Kaaba le principal temple du Dieu unique. Les Musulmans doivent la visiter au moins une fois dans leur vie.

Kaabe, poète arabe, contemporain de Mahomet, fils de Zohair, poète lui-même. Indigné de la conversion au mahométisme naissant de son frère Bodjaïr, il écrivit contre la religion nouvelle et son auteur une pièce de vers qui lui attira la colère de Mahomet. En apprenant que le prophète avait rendu un édit qui permettait à tout Musulman de tuer le fils de Zohair, Kaabe, effrayé, écrivit un second poème, qui était la contre-partie du premier, et vint le réciter à Mahomet. Celui-ci lui fit grâce et lui jeta son propre manteau, signe éclatant de sa satisfaction. De là le titre donné au poème *Cacidat el Borda* (Poème du manteau); il est connu aussi sous celui de *Banat Soad*. Il a été édité pour la première fois à Leyde, 1748.

Kaarta, contrée de la Sénégambie, entre les 14° et 15° lat. N., les 8° 30' et 10° 30' long. O., dans la dépendance des Bambaras. V. princ.: Elimané, Kemmou, Ghioka ou Joko. Elle est riche en poudre d'or et en ivoire. Commerce considérable avec les Maures, les pays voisins et le Sénégal.

Kaaw ou **Kaau Boerhaave** (ABRAHAM), médecin russe d'origine hollandaise, né à La Haye, 1713-1753, neveu par sa mère du célèbre Herman Boerhaave, a démontré dans un de ses ouvrages l'existence d'un principe vital, et laissé entre autres ouvrages un *Sermo academicus de iis quæ verum medicum perficiunt et ornant*, Leyde, 1752, in-8°.

Kabaïls. V. KABYLES.

Kaban-Koulak ou **Beïle-Koul**, l'un des plus grands lacs de l'Asie, dans le pays des Kirghiz.

Kabardah ou **Cabardie**, pays de la Russie d'Europe, gvt. de Stavropol, au N. de la Circassie, divisé en *Grande* et *Petite Kabardah*. Climat doux et fertile; population nomade ou pastorale, et adonnée au brigandage. Des ramifications du Caucase le couvrent en partie.

Kabel (ADRIAN VAN DER), peintre et graveur hollandais, 1631-1696, dont les toiles rappellent la manière de Benedetto Castiglione et de Salvator Rosa. Ses paysages, toujours composés d'après nature, sont bien dessinés, mais d'un coloris rembruni qui les attriste. Il a gravé aussi à l'eau-forte des estampes aujourd'hui fort recherchées.

Kaboul, anc. *Cophès*, riv. d'Asie dans l'Afghanistan; sort de l'Hindou-Khoh, passe à Kaboul, Djellalabad, près de Peichawer, et se jette dans le Sind, au N. d'Attock; cours de 350 kil., trop rapide pour être navigable.

Kaboul en anglais *Caubul*, v. de l'Afghanistan, sur le Kaboul, capit. de la prov. de ce nom, par 34° 55' lat. N. et 66° 40' long. E., à 320 kil. N. E. de Kandahar. Climat doux, environs fertiles; beaux bazars. Etape des caravanes qui vont de l'Inde vers la Perse et la Boukharie; grand commerce de chevaux et de viandes apprêtées; 60,000 hab. Kaboul existait dès le VII^e siècle. Timour Chah, en 1774, en fit la capitale de tout l'Afghanistan. Les Anglais y furent accablés par les Afghans, en 1841, mais ils l'ont reprise et brûlée, en 1842.

Kaboul (Province de), dans l'Afghanistan, bornée au N. O. par le pays de Balk; au N. E. par le Turkestan; à l'E. par les provinces de l'Oughman et de Djellalabad; au S. par celle de Ghizneh; à l'O. par le Khoras-

can; 200 kil. sur 80; pays montueux, arrosé par le Kaboul; il est assez fertile et exporte du cuir, du fer, de l'huile.

Kaboul (Roy. de). V. AFGHANISTAN.

Kabr-Ibrahim ou **Khatil**, petite v. de la Turquie d'Asie (Syrie), eyalet de Damas, anc. *Kariath-Arbé* ou *Hébron*, à 35 kil. S. de Jérusalem. Grand commerce de verroteries, de bracelets. Remarquable par les tombeaux d'Abraham, de Sara, d'Isaac, de Rebecca, de Jacob, de Rachel et de Joseph, qu'on y montre encore.

Kabyles, **Kabaïls** ou **K'bails**, c'est-à-dire *les tribus*, peuple de l'Afrique septentrionale, de race berbère. On croit qu'ils descendent des Numides et sont les anciens habitants du pays. Ils occupent généralement les rameaux de l'Atlas, en Algérie et dans le Maroc. En Algérie, on les trouve surtout dans la Kabylie, dans le massif des Babors, l'Ouanseris, le Dahra, l'Aurès, les Zibans, dans plusieurs oasis. La province de Constantine est presque entièrement peuplée de Kabyles. De nomades, ils sont devenus sédentaires et agriculteurs. Braves, intelligents, industrieux, ils se sont approprié les arts les plus nécessaires à leur genre de vie encore grossier et à leurs besoins que limite leur grande sobriété. Ils sont laborieux, généralement honnêtes, mais violents, et conservent longtemps le souvenir des injures. Leurs tribus forment des espèces de petites républiques fédératives, dont les chefs sont électifs. Passionnés pour leur indépendance, ils ont été les derniers peuples en Algérie qui aient reconnu la domination française, avec laquelle ils commencent à se familiariser. On évalue leur nombre à 1,400,000 âmes. Ils sont musulmans; l'arabe est leur langue religieuse, mais la langue berbère se divise en plusieurs dialectes.

Kabylie, nom donné généralement aux pays habités par les Kabyles, et particulièrement aux contrées montagneuses comprises dans le territoire de l'Algérie, et qu'on divise en petite et en grande Kabylie. La *Petite Kabylie* s'étend de l'extrémité E. du golfe de Bougie jusqu'au port de Collo ou Kollo; elle est comprise entre la Méditerranée au N., le port de Djigelli à l'O., celui de Collo à l'E., et la petite ville de Millah au S. Elle est traversée par une chaîne de hautes montagnes et divers cours d'eau qui en naissent: le plus important est l'Oued-el-Kebir ou Rummel inférieur. — La *Grande Kabylie* ou Kabylie proprement dite est encore incomplètement connue. Généralement on comprend sous ce nom toute la superficie enfermée dans le vaste quadrilatère, qui s'étend entre Dellys, Aumale, Sétif et Bougie, dont le périmètre embrasse une contenance d'environ 800,000 hect. Le Jurjura forme l'arête principale des monts qu'on y rencontre et dont quelques-uns atteignent une grande élévation. L'Isser, à l'E., l'Oued-Akbou, au N., la Nessa au centre, sont les principaux cours d'eau qui prennent naissance dans ces monts. — Les Deys d'Alger n'ont exercé aucune autorité souveraine sur la Kabylie, et Abd-el-Kader a vainement tenté de s'y faire reconnaître. La domination française y pénétra, en 1844, par la conquête de la vallée de Sébaou; les autres parties furent soumises en 1847 et 1850. La soumission a été achevée en 1857 par le maréchal Randon.

Kaddalore ou **Goudelour**, v. de l'Inde anglaise (Madras), à 20 kil. S. O. de Pondichéry.

Kaddapa, **Coddapa** ou **Cuddapa**, v. de l'Hindoustan anglais depuis 1800, présidence et au N. O. de Madras; autrefois la résidence d'un radjah.

Kadésiah, v. du N. de l'Arabie, dans l'Irak-Adjémi. Les Arabes y remportèrent en 636 une grande victoire sur les Perses. Auj. *Il-Chidr*.

Kadichah ou **Kadidjah**, riche marchande de la tribu arabe des Koraichites, 564-628, épousa à 40 ans Mahomet, son parent, qui n'en avait que 25, et lui donna sa fortune. C'est la mère de Fatime.

Kadjaaga ou **Kayaga**. V. GALAM.

Kadjars (Les) ou *fugitifs*, nom d'une dynastie turcomane, fondée par Mohamed-Hassan, qui, fils d'un

gouverneur du Mazandéran, profita des troubles survenus à la mort de Thamas-Kouli-Khan, pour se rendre indépendant, vers 1748. Le trône de Perse, depuis 1794, est occupé par cette famille.

Kadjars ou **Gadjars** (Monts), chaîne de mont. de l'Asie, au N. du plateau de Kobi.

Kadlubek ou **Kadlubko** (VINCENT), chroniqueur polonais, né à Karnow (Galicie), 1161-1223, évêque de Cracovie, 1208-1218, est l'auteur d'une *Historia polonica*, qui s'étend, depuis les premiers rois jusqu'en 1202, et contient, au milieu de beaucoup de fables, des détails intéressants sur les événements qui se sont passés en Pologne durant les XI^e et XII^e siècles; elle est dans le t. II de l'édition de l'*Historia Polonorum* de Dlugloss, Leipzig, 1712.

Kadsant ou **Cassandra**. V. CADSANT.

Kæmpfer (ENGELBERT), célèbre médecin et voyageur allemand, né à Lemgo (Westphalie), 1651-1716. Après avoir étudié, à Hameln (Brunswick), Lunébourg, Hambourg, Lubeck, Königsberg et en Pologne, les sciences naturelles, la médecine, les sciences exactes, les langues, entraîné par son penchant pour les voyages, il refusa pour le suivre les offres brillantes qui lui furent faites, en Suède, par le roi Charles XI; il se joignit à une ambassade que ce prince envoyait en Perse, visita cet empire, puis, Siam, la Chine, le Japon, etc., et revint en Europe, riche d'observations et de matériaux de tous genres. Il introduisit l'acupuncture en Europe, mode de traitement qui a repris un instant faveur vers la fin de la Restauration. Il a laissé entre autres ouvrages : *Amœnitatum exoticarum... fasciculi*, publiés par lui-même, Lemgo, 1712, in-4°; *The History of Japon and Siam*, qui ne parut qu'après sa mort, Londres 1727, 2 vol. in-fol., et *Sammlung seiner Sæmtlichen Reisen*, ibid., 1736, 2 vol. in-fol.

Kæstner (ABRAHAM-GOTTHELF), mathématicien et littérateur allemand, né à Leipzig, 1719-1800. Doué d'une intelligence précoce, il suivait à 12 ans les cours que faisait son père, était reçu bachelier en droit à 16 ans et maître en philosophie à 18. Il professa avec éclat les mathématiques à Göttingue, et écrivit plus de 200 ouvrages sur des sujets divers. Son *Histoire des mathématiques*, Göttingue, 1796-1800, 4 vol. in-8°. et sa *Nouvelle démonstration de l'immortalité de l'âme*, ibid., 1767, in-4°, sont les plus connus. Parmi ses œuvres littéraires, il faut citer surtout ses épigrammes.

Kaferistan (de *Kafir*, infidèle, en arabe), contrée de l'Asie dans les bassins supérieurs de l'Oxus et du Kamet. Sol montueux et boisé; il y a là, dit-on, 40,000 familles qui ont récemment embrassé l'islamisme.

Kaffa ou **Caffa**, anc. *Théodosie*, v. de la Tauride (Russie d'Europe), sur le détroit de Kaffa ou d'Iénikaléh, à 110 kil. E. de Simféropol. Evêché grec. Commerce encore assez important; 7,000 hab. — Fondée par Milet, longtemps florissante, ruinée au v^e siècle, elle fut relevée par les Génois, qui la possédèrent de 1266 à 1475. Elle fut alors l'un des grands entrepôts du commerce de l'Orient. Elle eut 100,000 hab. sous les khans de Crimée; elle appartient aux Russes depuis 1792.

Kafour, surnommé *Abou Misk* (l'homme au musc), mort en 969. Nègre, acheté par Abou-Bekr Mohammed Ibn-Tordj, sultan d'Egypte, il fut chargé par lui de l'éducation de ses deux fils. Après la mort d'Abou-Bekr, 960, il administra l'Egypte avec une grande sagesse pendant le règne d'Abou'l Kassem, et celui d'Aboul-Hasan, ses deux élèves. Ce dernier n'ayant laissé en mourant, 6 ans après son frère, qu'un enfant en bas âge, Kafour demanda pour lui-même au calife l'investiture du gouvernement de l'Egypte. Il l'obtint, mais il mourut au bout de 2 ans et 3 mois, et laissa un nom vénéré des Egyptiens.

Kagosima, grande ville de commerce au S. de l'île de Kiou-Siou (Japon).

Kaher-Billah, 19^e calife abbasside et successeur, en 932, de son frère Moctadir. La milice turque révoltée lui creva les yeux et l'emprisonna, 934. Remis en liberté, mais non sur le trône, il fut réduit par sa pauvreté à vivre des aumônes qu'il allait quêter le vendredi à la porte de la grande mosquée.

Kahiréh (El-), nom arabe du KAIRE.

Kable (LOUIS-MARTIN), jurisconsulte et philosophe allemand, né à Magdebourg, 1712-1775, fut successivement professeur de philosophie et professeur de droit à Göttingue et à Marbourg; puis appelé à Berlin par Frédéric II, 1753, il y remplit plusieurs hautes fonctions administratives. De ses ouvrages nous citerons seule-

ment : *Vergleichung der Leibnitzischen und Newtonischen Methaphysik* (comparaison de la métaphysique de Leibniz avec celle de Newton), Göttingue, 1740, in-8°, traduit en français par Gautier de Saint-Blanchard, La Haye, 1744, in-8°; et *De Trutina Europæ, tanquam præcipua belli pacisque norma*, Göttingue, 1744, in-8°, traduit en français, par Formey, sous ce titre : *Balance de l'Europe*, Göttingue, 1744, in-8°.

Kahlengebirge, anc. *Cetius Mons*, chaîne de mont. des Etats autrichiens et rameau extrême du N. E. des Alpes Noriques; elle longe la rive droite du Danube et vient finir au N.-O. de Vienne. Le *Kahlenberg* est l'une des cimes les plus élevées.

Kaïaga. V. GALAM.

Kaïaniens ou **Kaïanides** (de Kaï, grand), 2^e dynastie persane, qui commence à Kaï-Kobad, son fondateur, et disparaît avec Darab (Darius III Codoman), détrôné par Alexandre le Grand, 331 av. J. C. L'histoire des commencements de cette dynastie diffère beaucoup chez les écrivains de la Perse et chez ceux de la Grèce.

Kaïd. V. CAÏD.

Kaï-Kaous ou **Astyage**, l'un des descendants de Kaï-Kobad. V. ASTYAGE.

Kaï-Kosrou ou **Cyrus**, l'un des descendants de Kaï-Kobad. V. CYRUS.

Kaïm-Biamrillah, 2^e Mahdi de la dynastie des Fatimites, fils et successeur d'Obéidallah, de 936 à 945.

Kaïm-Inamrillah, 26^e calife abbasside, fils de Kâder-Billah, régna de 1031 à 1075, date de sa mort. D'un caractère droit et bienveillant, il aima les lettres et fut poète lui-même. Sous son califat, Togrul-Beg, qu'il avait appelé à son secours contre Mostancir, calife fatimite d'Egypte, fonda à Bagdad la dynastie des Seldjucides, 1055.

Kaïnardji (Koutchouk-), v. de la Turquie d'Europe, à 70 kil. S. de Silistrie, où fut signé le 2 juillet 1774, entre l'impératrice Catherine II et le sultan Abdul-Hamid, un traité qui, entre autres conditions, imposait à celui-ci l'obligation de protéger la religion chrétienne dans ses Etats. C'est en vertu de ce traité que la Russie s'est crue depuis autorisée à exercer sur la Turquie un droit de surveillance. De plus, le sultan céda aux Russes Azov, Iénikaléh, Kertch, le pays entre le Dniéper et le Boug; la Crimée était déclarée indépendante de la Turquie.

Kaïouk ou **Gaïouk-Khan**, 3^e grand-khan des Mongols, petit-fils de Gengis-Khan, né en 1205 ou 1206, succéda en 1246 à son père, Octaï, et mourut assassiné, après un règne de 2 ou 3 ans. Sa tolérance le fit regretter des chrétiens. Le pape et Louis IX, le croyant même disposé à se convertir, lui envoyèrent des ambassades. Celle de Louis IX avait pour chef Guillaume de Rubruquis.

Kaira, v. forte et ch.-l. d'un district de son nom dans l'Indoustan anglais (Bombay), à 180 kil. N. O. de Surate. Eglise chrétienne érigée en 1824. Climat malsain.

Kaire (Le), *El-Kahiréh* (la victorieuse) des Arabes, capitale de l'Egypte, dans la Basse-Egypte, par 30°24' lat. N. et 28°55'12" long. E., près de la rive droite du Nil, sur lequel Boulak lui sert de port. Entourée de murailles, construites par Saladin, elle est divisée en plusieurs quartiers séparés par des portes; les rues sont généralement étroites, tortueuses, sales; il y a quelques belles places. Les mosquées sont très-nombreuses, la forteresse du mont Mokattam renferme le palais du vice-roi, l'arsenal, le divan, une mosquée, le fameux *puits de Joseph*. Ville sainte de l'islamisme, siège du gouvernement, d'un patriarche grec et d'un patriarche cophte. Le Kaire a de nombreuses écoles, des établissements de charité, un musée d'antiquités égyptiennes qui est très-riche. Méhémet-Ali et ses successeurs y ont créé l'industrie des draps, des cotons, des toiles, etc. Il y a aussi de grandes manufactures d'armes. En rapport avec l'Europe par Alexandrie, elle reçoit les caravanes du Sennaar, du Fezzan et du Darfour. Son faubourg, le *Vieux-Kaire*, a de vastes greniers à blé; les chantiers de construction sont à Boulak; sur les bords du Nil est le vaste palais construit par Méhémet-Ali; la population est d'environ 350,000 hab. Fondé vers 960, capitale florissante des khalifes Fatimites, Le Kaire, possédé par les Turcs depuis 1517, après la ruine des Mamelucks, qui y furent massacrés par Selim, est tombé en décadence. Mais la ville s'est relevée depuis Méhémet-Ali. Un chemin de fer l'unit à Alexandrie et à Suez.

Kalrouan ou **Kairwan**, anc. *Vicus Augusti*, ville de la régence et à 130 kil. S. O. de Tunis; par 35°36' lat. N. et 7°37' long. E. Elle est la première en importance, après Tunis, pour sa population et son commerce, mais mal pourvue d'eau. Fabr. de maroquin jaune; 50,000 hab. Fondée par les Arabes, vers la fin du vi^e siècle, elle fut le premier siège de leur puissance dans la Barbarie jusqu'au xiii^e siècle. Elle possède de nombreuses ruines qui attestent son ancienne splendeur, et la plus belle mosquée des États barbaresques; c'est une v. sainte.

Kaisaks. V. KIRGHIZ.

Kaisariéh, v. de la Turquie d'Asie (Caramanie), ch.-l. d'un district du même nom, près du mont Ardjich, dans l'eyalet et à 250 kil. N. E. de Koniéh; dans la vallée du Kisil-Ermak. Anc. *Mazaca* et sous Tibère *Cæsarea*. On y voit 2 églises arméniennes et une grecque, ainsi que de vastes bazars; 40,000 hab.

Kaisariéh, v. de la Turquie d'Asie (Syrie), à 22 kil. S. d'Acre. C'est l'anc. *Cæsarea Palestinæ* des Romains, nom qu'Hérode, son fondateur, lui donna en l'honneur d'Auguste; auj. en ruines.

Kaiser, empereur, en allemand, dérivé de *Cæsar*.

Kaiserslautern, v. forte de la Bavière rhénane, à 50 kil. N. O. de Spire, sur le mont Haard et la rivière de la Lautern. Bonneterie, tabac, fer, forges, fours à goudron, charbonnage. Station du chemin de fer de Mayence à Forbach et à Strasbourg; environ 7,000 hab. Hoche y fut repoussé par le duc de Brunswick en 1793, et les Français y battirent 3 fois les Prussiens en 1794. Réunie à la France en 1795, elle resta jusqu'en 1814, ch.-l. d'arrond. du départ. du Mont-Tonnerre.

Kaiserswerth, v. des États prussiens (Province rhénane), dans le cercle et à 9 kil. N. O. de Dusseldorf; sur la rive droite du Rhin. Elle doit au pasteur Fliedner les 6 établissements de bienfaisance qu'elle possède depuis 1836. Coton, laine, velours, poterie, etc.; autrefois ville forte; 2,000 hab.

Kakhétie, pays de la Russie d'Europe (région caucasienne), gouv. de Tiflis dans l'anc. Géorgie; longue de 200 kil. sur 100; sol fertile en céréales, vin, etc.

Kalafat, v. forte des Principautés-Unies (Valachie), sur la rive gauche du Danube, en face de Widdin, dans une situation pittoresque; fortifiée en 1854 par les Turcs, pour arrêter la marche des Russes; 6,000 hab.

Kalahari, désert de l'Afrique australe, entre la rivière Orange et le lac N'gami. Il est long de 700 kil. sur 500 de large. C'est un pays plat, sans eau, sans pluie, mais cependant couvert d'une opulente végétation, à cause des nappes d'eau souterraines. Au milieu des jungles paissent d'innombrables troupeaux d'antilopes, d'éléphants, de rhinocéros, de girafes, etc. Les habitants sont des Boschimans et des Bakalaharis.

Kalavryta, ch.-l. de l'éparchie de ce nom, dans la nomarchie d'Achaïe (Grèce), à 28 kil. S. E. de Patras. Elle forma une baronnie française au xiii^e et au xiv^e s. L'archevêque de Patras y commença la guerre de l'indépendance, en 1821.

Kalb (JEAN, baron de), né près de Nuremberg, 1732-1780. Il servit d'abord dans l'armée française, puis fut chargé par M. de Choiseul, à la suite du traité de 1763, d'une mission politique et militaire dans les colonies anglaises de l'Amérique. Nommé à son retour brigadier des armées du roi, il vivait dans la retraite aux environs de Versailles lorsque éclata la guerre de l'indépendance américaine. Sur les instances de Franklin et de Silas Dean, agents secrets à Paris des colonies révoltées, il s'engagea à y prendre part avec le rang de major général, et partit pour l'Amérique, accompagné de La Fayette et de quelques autres officiers et gentilshommes français, 1777. Sa carrière sur ce nouveau théâtre fut brillante, mais courte. Il mourut des suites de onze blessures qu'il reçut à la défense du camp de Clermont, où l'armée du Sud fut défaite par les Anglais. Un monument lui a été érigé à Annapolis (Maryland), par décision du congrès des États-Unis.

Kalbe, v. de la Saxe prussienne, à 30 kil. S. E. de Magdebourg, sur la Saale; 5,000 hab.

Kalkreuth (FRÉDÉRIC-ADOLPHE, comte de), général prussien, né à Sottershausen, 1737-1818. Il entra dans l'armée prussienne en 1752, et avait atteint le grade de lieutenant général, lorsqu'éclata la guerre contre la France. Quoiqu'il la désapprouvât, il y déploya autant de valeur que d'habileté. Il dirigea le siège de Mayence, 1793, contribua au gain de la bataille de Kaiserslautern, défendit Dantzic, 1807, apposa sa signature au traité de Tilsitt, et fut deux fois gouverneur de Berlin.

Kalenberg, anc. principauté, ainsi nommée du

château de Kalenberg, situé à 20 kil. S. E. de Hanovre. arrosée par le Weser et la Leine; sol sablonneux, convert en partie de marais et de bruyères. Houille, pierre calcaire, gypse, élève de bestiaux. Elle appartient successivement aux maisons de Lunebourg, de Brunswick-Wolfenbittel et de Celle, et échut à l'électeur de Hanovre, en 1705. Elle est auj. une dépendance du roy. de Prusse.

Kalgouef, île de l'océan Glacial arctique, dépendant du gouvernement russe d'Arkhangel. Elle a 90 kil. sur 60, et est habitée par quelques Samoyèdes.

Kalib-Tschélebi. V. HADJI-KHALFAH.

Kalidaça ou **Kalidasu**. V. CALIDASA.

Kallipacha, grand vizir d'Amurat II, battit les Hongrois à Varna, 1444; contribua à la prise de Constantinople, 1453, par Mahomet II, qui lui retira ensuite sa confiance.

Khalifa, lieutenant d'un cheikh ou chef de tribu, dans l'Afrique septentrionale.

Kalisch ou **Kalisz**, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de son nom, à 6 kil. E. de la frontière de Prusse et à 224 kil. S. O. de Varsovie; sur une île de la rivière de Proсна; 16,000 hab., dont 3,000 juifs. Evêché de Cujavie; belle cathédrale; draps et cuirs; foires importantes pour les laines. Le roi de Prusse et le Tzar y signèrent, le 28 février 1813, leur traité d'alliance contre Napoléon I^{er}.

Kalkbrenner (CHRISTIAN), compositeur allemand, né à Minden (Hanovre), en 1755, mort à Paris, 1806. Après avoir été choriste à l'opéra de Cassel, puis successivement maître de la chapelle de la reine de Prusse et du prince Henri de Prusse, il voyagea quelque temps en Italie et vint se fixer à Paris, où il fut nommé, en 1799, chef de chant au grand Opéra. Connu déjà par plusieurs opéras, qu'il avait écrits pour le théâtre français que le prince de Prusse avait établi dans son palais, entre autres *La Veuve du Malabar*, *Démocrite*, *La Femme et le secret*, il composa à Paris *Olympie*, grand opéra, *Pygmalion*, scène avec orchestre, *Saül*, oratorio, *La Prise de Jéricho*, idem, etc. On a de lui, en outre, plusieurs compositions instrumentales, divers ouvrages sur la musique, et une *Histoire de la musique*, Paris, 1802, 2 vol. in-8^o.

Kalkbrenner (FRÉDÉRIC), pianiste et compositeur allemand, fils du précédent, mais plus célèbre, même en Allemagne, né à Cassel, 1784-1849. Il continua à Naples son éducation musicale, commencée par son père, et la termina au Conservatoire de Paris, sous Louis Adam et Catel. Après avoir remporté le grand prix de piano, 1801, il alla passer deux ans à Vienne, où il reçut les conseils de Haydn, d'Albrechtsberger, de Hummel, de Clementi. Revenu en 1806 à Paris, il y obtint un immense succès par la perfection de son jeu; mais en 1814, il partit pour Londres, où il resta dix ans, et s'acquit un grand renom comme virtuose et professeur de piano. En 1823, il fit avec Moschélès quelques excursions artistiques en Allemagne, notamment à Berlin et à Vienne, et revint enfin se fixer définitivement à Paris, riche de gloire et d'argent. C'était un travailleur infatigable: malgré les nombreux élèves qui l'occupaient tout le jour et les concerts ou soirées, où il était si fréquemment appelé, il trouva le temps d'écrire une foule de compositions musicales qui sont encore, la plupart, recherchées. On a aussi de lui une *Méthode pour apprendre le piano-forte à l'aide du gardemain, contenant les principes de musique, un système de doigté*, etc.

Kall (ABRAHAM), érudit danois, 1743-1821, fut professeur de grec et d'histoire, membre de la commission de l'instruction publique, membre de l'académie des sciences de Copenhague, etc., etc. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages d'érudition, entre autres un *Specimen Supplementi Thesauri Græcæ Linguæ Stephani ex Theognidis Sententiis*, Copenhague, 1760, in-8^o; *Analyse des Annales islandaises manuscrites de la Bibliothèque royale de Copenhague*, ibid., 1762, 4 vol. in-8^o. Il a laissé en manuscrit un ouvrage considérable: *Monuments septentrionaux du moyen âge*.

Kalliany, v. de l'Hindoustan, à 40 kil. de Bombay, ch.-l. d'un district très-peuplé et bien cultivé. Commerce d'huile et de noix de coco.

Kalmouks ou **Eleuths**, peuple Kirghis de race mongole, qui habite l'Asie et l'Europe orientale, professe le bouddhisme ou le lamisme, vit, campé, des produits de la chasse et de la pêche et excelle à préparer les peaux d'agneau. Ses chefs ou khans sont électifs. Il comprend 4 tribus ou hordes principales, les

Khokhots, les Dzoungares, les Derbets et les Torgotes. Ils sont venus s'établir entre le Caucase et le fleuve Oural, au xvii^e siècle et au xviii^e; mais les vexations de l'administration russe ont déterminé la plupart à retourner en Chine, vers 1771. Ceux qui sont restés errent dans les steppes d'Astrakhan. — La plupart des Kalmouks ou Eleuths habitent maintenant la Mongolie chinoise, dans des steppes sablonneuses où ils chassent, conduisent leurs troupeaux, et préparent leurs peaux de mouton, dites *astrakhan*. Plusieurs tribus occupent le pays, appelé Charra-Mongolie; d'autres sont dans le Khoukhou-noor. Les Kalmouks sont remarquables par leur figure plate, leur nez écrasé, leurs pommettes saillantes, leurs lèvres épaisses. Ils sont doux, hospitaliers, intelligents, mais rusés, sales et paresseux. Le nom de Kalmouks ou plutôt *Kalimik* leur a été donné par les Tartares et signifie *apostats*.

Kalouga, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvernement du même nom, sur une hauteur de la rive droite de l'Oka, à 160 kil. S. O. de Moscou. Elle a environ 11 kil. de circonférence, quoiqu'elle ne contienne guère que 4,000 maisons, la plupart en bois. Eparchie grecque, évêché, tribunaux, gymnase, école pour les enfants nobles pauvres, hospice pour les enfants trouvés, théâtre, et 37,000 hab. — Le gouvernement a 30,000 kil. carr. et 984,000 hab. Le sol est plat, boisé, sablonneux, mais bien arrosé et fertile en graines oléagineuses, riche en mines de fer.

Kalpi, v. forte de l'Hindoustan (Pendjab), à 210 kil. S. E. d'Agra. Entrepôt important de coton du S. O. de l'Inde, pour les provinces du Gange. Elle appartient aux Anglais depuis 1806.

Kam, prov. de Chine dans la partie E. du Thibet, 800 kil. sur 320; couverte des ramifications de l'Himalaya et du Belour-Tagh, ch.-l. *Bathang*; mines d'argent, fer, cuivre, plomb.

Kama, riv. de la Russie d'Europe, l'affluent le plus considérable du Volga. Son cours, presque entièrement navigable, est de 1,600 kil. Sortie de l'un des rameaux des monts Ourals, au N. E. de Glasoff (Viatka), elle coule d'abord à l'E., puis au S., passe à Perm, et se jette dans le Volga, rive gauche, à 65 kil. au-dessous de Kazan.

Kama ou **Kamadeva**, dieu de l'amour chez les Indous. Il porte un arc de canne à sucre, des fleurs en guise de flèches, et chevauche sur un perroquet.

Kamar (Djebel-El-). V. DJEBEL-EL-KAMAR.

Kamaran, île de la mer Rouge, au S. O. de Loheïah (Arabie). Elle est fertile, a de la bonne eau et appartient aux Anglais depuis 1859.

Kambodje ou **Cambodje**, en langue du pays *Kmer*, en chinois *Kan-pou-tchi*, en siamois *Kamphuxa*, royaume de l'Indo-Chine, borné: au N. par le roy. de Siam; à l'O. par le golfe de Siam; au S. par la Cochinchine française; à l'E. par l'empire d'An-Nam. Il est arrosé par le Mé-kong et son affluent le Mé-sap. Le pays est plat, fertile, habité le long des cours d'eau; des forêts impénétrables couvrent l'intérieur. Il a environ 50,000 kil. carrés et un million d'habitants; beaucoup sont d'origine chinoise. Il comprend 5 provinces: Srok-Tran, Poursate, Campong-Soai, Ton-leh-Thom, Bâ-Penoum. Elles sont gouvernées par 5 mandarins, surveillés par les 5 ministres du roi. Tout le territoire est considéré, comme appartenant au souverain. Les habitants, moins civilisés que les Annamites, sont indolents; ils vivent dans des cases en bambou, bâties sur pilotis, au bord des cours d'eau. Le climat est chaud et humide. On y cultive le coton; parmi ses productions on cite le bétel, le meilleur de l'Asie, le cardomome, le tabac, le sésame, le riz, la soie, etc. Le royaume est depuis 1863 placé sous le protectorat de la France. Les villes princ. sont: *Oudong* ou Houdon, la capitale; Kambodje, Penom-penh, Pinhalou, Kampoot.

Kambodje, fleuve. V. MÉ-KONG.

Kambodje ou **Ponteiphret**, ancienne capitale de Kambodje, ville maintenant déchue.

Kamenetz. V. KAMINIEC.

Kamenoï-Ostrow. Deux petites îles de la Russie portent ce nom: l'une dans la Russie d'Europe est située à l'embouchure de la Néva. Elle communique par un pont avec Saint-Petersbourg et contient un beau palais impérial et une petite église gothique. L'autre île est dans le N. de la mer Caspienne, près de Gurief.

Kamenski (MICHEL-FEDOROVITCH, comte), feld-maréchal russe, né vers 1735, assassiné en 1809. Entré au service en 1751, il prit part aux guerres que Catherine II fit à la Porte et qui aboutirent au traité de Kaïnardji.

Disgracié sous Catherine après la mort de Potemkin, 1791, pour avoir voulu retenir indûment le commandement de l'armée que celui-ci avait dévolu à Kakovski, il rentra en grâce à l'avènement de Paul I^{er}, qui le créa maréchal et comte, 1797. Nommé généralissime des armées russes par Alexandre I^{er}, lorsqu'il déclara la guerre à Napoléon, 1806, il se démit bientôt de ce commandement, dans un accès de mauvaise humeur, et se retira dans ses terres, où il fut assassiné par un paysan.

Kamenz, v. du roy. de Saxe, à 24 kil. N. O. de Bautzen, sur l'Elster-Noir; 4,000 hab. Patrie de Lessing.

Kamiesch (Baie de), formée par la mer Noire, sur la côte S. O. de la Crimée, près et au S. O. de Sébastopol et au N. E. du cap Chersonèse. Son nom russe est *Kamychevaïa boukhta* (baie des roseaux). Elle est petite, mais sûre. La flotte française y stationna pendant le siège de Sébastopol, en 1855.

Kaminiec-Podolski ou **Kamenetz**, v. jadis fortifiée de la Russie d'Europe, ch.-l. de la Podolie, à 1,500 kil. S. O. de Saint-Petersbourg, sur la Smotritsch, à environ 20 kil. de sa jonction avec le Dniester. Elle est bien bâtie; elle renferme plusieurs églises catholiques, une arménienne, quatre grecques: des bibliothèques, des gymnases. Fondée au xv^e s., elle fut longtemps le boulevard de la Pologne contre les Turcs; 15,000 hab.

Kamis, demi-dieux des Japonais. Leurs temples sont sans ornements.

Kampen, v. fortifiée et port du royaume de Hollande (Over-Yssel), à 14 kil. N. O. de Zwolle et à 72 kil. N. E. d'Amsterdam, sur la rive gauche de l'Yssel, qui y forme l'île de Kampen, non loin de son embouchure. Fondée en 1286, elle fut ville libre et hansatique; l'ensablement de l'Yssel a ruiné son commerce; 6,000 hab.

Kampen (NICOLAS-GODEFROI VAN), historien hollandais, né à Harlem, 1776-1839. Il ne dut son instruction qu'à lui-même, et devint professeur de langue et de littérature allemande à l'Université de Leyde, 1816, puis professeur de littérature et d'histoire hollandaise à l'Athénée d'Amsterdam, 1829. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart historiques, entre autres: en hollandais, *Tableau historique des événements importants qui se sont passés en Europe depuis la paix d'Amiens jusqu'à celle de Paris*, Leyde, 1814, 2 vol.; *Histoire de la littérature et des sciences dans les Pays-Bas*, La Haye, 1821-1826, 3 vol.; en allemand, *Histoire des Pays-Bas*, Hambourg, 1831-1833, 2 vol., qui font partie de la collection publiée par Meeren et Ukert, sous le titre de *Geschichte der europaischen Staaten* (Histoire des Etats de l'Europe).

Kampoot, ville maritime du roy. de Kambodje, sur le golfe de Siam; centre du commerce par mer de tout le pays.

Kamchadales ou **Itelmes**, peuplade de la Russie d'Asie, indigène du Kamtchatka, et qui paye un tribut de fourrures aux Russes. Laid, petits, malpropres, adonnés à l'ivrognerie, ils vivent de chasse et de pêche et professent généralement le Chamanisme.

Kamtchatka, riv. de la Russie d'Asie, dans la péninsule de son nom, qu'elle traverse du S. au N. Elle prend sa source près de Verkhne-Kamtchatka, passe à Klioutchfsk, et se jette dans la mer qui porte son nom; cours de 560 kil.

Kamtchatka, grande péninsule de la Russie d'Asie, formant la pointe méridionale de la partie N. E. de la Sibérie orientale, entre la mer d'Okhotsk, à l'O., celle de Kamtchatka à l'E., et l'Océan Glacial Arctique au N.; par 51°-65° lat. N., et 152°50'-171° long. E. Elle a 1,350 kil. de long. du N. O. au S. E.; 375 kil. de largeur moyenne, 225,000 kil. carrés, et une population d'environ 5,000 hab., dont un tiers russes, le reste Kamtchadales et Koriaks misérables. Ch.-l. administratif, *Nijne-Kamtchatka*, bourg fortifié de 300 hab. Ville princ. *Petropavlosk*. Climat très-froid en hiver, très-chaud en été; quelques plantes alpestres et des graminées en sont les seuls végétaux. Montagnes volcaniques. Forêts de sapins, peupliers, etc. Exportation de fourrures. — Soumis aux Russes depuis 1706.

Kamtchatka (mer de), partie du Grand Océan, entre la côte N. E. de l'Asie et la côte N. O. de l'Amérique; communique par le détroit de Behring avec l'Océan Glacial Arctique.

Kamtschyk, fl. de Turquie d'Europe, descend du Petit-Balkan, reçoit tous les torrents qui coulent du Balkan oriental et se jette dans la mer Noire. Choumla est dans ce bassin.

Kanagawa, v. considérable de l'île Nippon (Japon), à 260 kil. N. O. de Yédo. Le port a été ouvert aux Européens, à la suite des traités conclus par les Américains, en 1854 et 1858. On exporte de la soie et du thé.

Kanaks, nom donné aux indigènes de plusieurs îles de la Polynésie.

Kanara, anc. province de l'Hindoustan (Dekkan méridional), faisant partie, depuis 1799, de la présidence anglaise de Madras; par 25°5'–15°30' lat. N., et 71°50'–73°25' long. E. Superf. 195,000 kil. carr.; pop., 760,000 hab. Ch.-l., *Mangalore*. Sol fertile : riz, canne à sucre, poivre, bétel, coton, etc.

Kanaris (CONSTANTIN), amiral grec, né à Psara, 1792–1860, s'illustra par ses exploits héroïques dans la guerre de l'indépendance. Il était capitaine de la marine marchande; fut l'un des premiers à combattre les Turcs, alla brûler dans la rade de Chio les vaisseaux du capitain-pacha, de concert avec Miaoulis, 1822, et contribua au triomphe des Grecs, par la hardiesse heureuse de ses entreprises. Il devint amiral et sénateur. Il fut plusieurs fois ministre de la marine. Son nom, chanté par les poètes de la Grèce et de l'Occident, est devenu justement populaire.

Kandahar, une des principales villes de l'Afghanistan, et ch.-l. de la prov. de son nom, dans une plaine fertile et bien cultivée, sur l'Ourghandab, à 300 kil. S. O. de Kaboul, par 31°36' lat. N. et 63°15' long. E. Elle fut la capit. du roy. de Kaboul, de 1747 à 1774, et appartient aux Anglais depuis 1839. Industrie active et variée; comm. de transit; 50,000 hab., la plupart Afghans. Elle s'appelait autrefois *Gandhara*. — La prov. de Kandahar est limitée par le roy. d'Hérat au N., la prov. de Kaboul au N. E., celle de Swystan au S. E., le Béloutschistan, au S., le Sigistan au S. O., et la prov. de Ferah à l'O.

Kandéisch. V. CANDEISCH.

Kandsay ou **Ielisavetpol**, v. de la Géorgie russe. V. GANDJAH.

Kane (ELISAH-KENT), célèbre voyageur américain, né à Philadelphie, 1832–1855. Après avoir accompagné, comme médecin, une ambassade que les Etats-Unis envoyaient en Chine, et exploré dans un but scientifique les Philippines, Ceylan, les Indes orientales, l'Egypte jusqu'aux frontières de la Nubie, l'Afrique australe; après avoir pris part, comme volontaire, à la guerre qui éclata entre les Etats-Unis et le Mexique, 1846, où il se distingua par son courage, son intelligence et son sang-froid, il se fit attacher comme chirurgien à l'expédition qu'un généreux américain, M. Greenel, envoyait à ses frais à la recherche de Franklin. Partie de New-York, le 23 mai 1850, elle était de retour le 6 septembre 1851. Dans ce voyage, Kane s'était convaincu de la possibilité de pénétrer dans la mer ouverte qu'on supposait s'étendre autour des pôles. Sur ses instances une seconde expédition fut organisée aux frais de MM. Greenel et Peabody; Kane en eut le commandement. Elle quitta New-York le 30 mai 1853, et y rentra en novembre 1855, après avoir reconnu que le canal Kennedy aboutit au delà du 80°20' lat. N. à un vaste bassin entièrement libre de glaces. Epuisé de fatigues, Kane alla vainement demander au climat de La Havane la réparation de ses forces; il y mourut. Il a laissé une relation de son premier voyage intitulé : *United States, Greenel expedition, in search of sir John Franklin*, 2^e édition, Philadelphie et Londres, 1857. L'histoire de la seconde expédition a paru sous le titre de *Arctic Explorations in the years 1853, 1854 et 1855*, Philadelphie, 1856, 2 vol.

Kanem, province du Bornou (Soudan), au N. du lac Tchad, jadis riche et peuplée, maintenant dévastée par les Tibbous du Sahara. V. princ. *Mao*.

Kang-Hi ou **Khang-Hi**, en mandchou *Elkhe Taf-tin* (l'inaltérable paix), empereur de la Chine, le second de la dynastie tartare de Tai-Tsing (très-pure), 1654–1722, fils de Choun-Tchi, auquel il succéda en 1666, sous la tutelle d'un conseil de régence composé de quatre mandarins; mais trois ans après, l'un d'eux étant mort, Kang-Hi, bien qu'il n'eût que 13 ans, s'empara des rênes de l'Etat et se fit déclarer majeur. Son premier acte d'autorité fut aussitôt de faire arrêter et juger l'un de ses trois tuteurs survivants, qui fut condamné à être mis en pièces avec son troisième fils, tandis que ses autres enfants étaient décapités. Le second acte du jeune souverain fut de substituer, malgré l'avis contraire des neuf tribunaux de Pékin, au système astronomique suivi jusque-là à l'observatoire de cette

ville, celui de l'Europe dont il avait reconnu la supériorité. Tout le règne de Kang-Hi répondit à ces débuts. Malgré la barbarie sauvage qui entache à nos yeux bon nombre de ses actions, mais qui fut le vice de son temps plus encore que de son caractère, il a sa place parmi les plus grands empereurs qu'ait eus la Chine, dont il étendit considérablement le territoire, en même temps qu'il réprimait, par son activité, son énergie et son habileté, les révoltes formidables qui le menacèrent plusieurs fois à l'intérieur. Appréciateur intelligent des sciences européennes, il protégea les jésuites qui s'efforçaient de les répandre dans la Chine, et toléra la prédication et le culte de la religion chrétienne. Enfin, il donna à l'industrie chinoise une impulsion inconnue jusqu'à lui, encouragea et cultiva les lettres. Il mourut d'une pleurésie gagnée à la chasse et nomma par son testament, pour lui succéder, son troisième fils, qui régna sous le titre de *Young-Tching*.

Kangourous ou **Kangarous** (Ile des), sur la côte de l'Australie, en face du golfe Saint-Vincent, au S. de la presqu'île d'York, par 35°43' lat. S., et 135°38' long. E. Elle a 140 kil. sur 30. Le mont Torrens qui s'élève à son extrémité O. est visible à une distance de 64 kil. en mer. Elle contient quelques beaux pâturages et des bois, mais elle est en général stérile à cause de la sécheresse du climat. Flinders la découvrit en 1808. Elle est inhabitée.

Kangrah ou **Nagorkote**, v. de l'Hindoustan anglais (présidence d'Agra), à 140 kil. N. E. de Lahore; défendue par une forteresse importante, appartenait naguère aux Sikkes; 30,000 hab.

Kanisa (Alt ou **Ungrisch**), v. de Hongrie, cercle et à 80 kil. N. E. de Zambor; fort commerce de grains; 9,000 hab.

Kanisa (Nagy ou **Grosz**), v. de Hongrie (Szalad), à 55 kil. S. d'Egerszegh. Grandes foires de bestiaux, comm. de céréales et de transit considérable; 8,500 hab. Jadis la seconde forteresse de Hongrie, elle est démantelée depuis 1702.

Kan-Kiang, riv. de la Chine, va, de la prov. de Kiang-Si, se jeter dans le lac Poyang. Cours de 600 kil.

Kano ou **Ghanat**, v. de l'Afrique centrale, à l'O. du Soudan, capit. du Haoussa, et à 150 kil. S. E. de Cachena. Elle a 20 kil. de circonférence, et contient des champs, des jardins, des marais; 30,000 hab., dont la moitié esclaves; entrepôt du commerce de toute l'Afrique centrale. Les étrangers s'y rendent en foule. Un quartier est réservé aux aveugles, qui sont très-communs dans ce pays.

Kanobin, bourg au S. E. de Tripoli de Syrie (Turquie d'Asie). Il renferme un monastère où réside le patriarche des Maronites.

Kanodje ou **Canouge**, v. de l'Hindoustan anglais, prov. d'Agra, jadis l'une des plus florissantes de l'Inde et la capit. d'un puissant empire. Elle ne consiste guère aujourd'hui qu'en une rue de 9 kil. au milieu de nombreuses ruines. L'ancien langage de ses habitants est regardé comme la base de l'indostani moderne.

Kansa. V. KRICHNA.

Kansas, riv. des Etats-Unis (Kansas), qui, des plateaux entre l'Arkansas et la Platte, se jette, après un cours de plus de 1,800 kil., dans le Missouri, rive droite, à 140 kil. N. O. de Jefferson.

Kansas, l'un des Etats de la Confédération Américaine, entre le territoire de Nebraska, au N.; le territoire Indien, au S.; le Colorado, à l'O.; le Missouri, à l'E. Il est arrosé par le Kansas et l'Arkansas. La partie occidentale est encore une sorte de désert, mais l'Est est couvert de plaines fertiles. La superficie est de 210,605 kil. carrés; la population est de 564,377 hab. Il forme un Etat depuis 1854–1858. La capitale est *Lecompton*; les villes princ. sont : Leavenworth-City, Fort Atkinson, Achison. Il y a encore beaucoup d'Indiens dans l'Etat. Son admission, comme Etat, a donné lieu à beaucoup de conflits entre les partisans de l'esclavage et leurs adversaires.

Kansou-el-Gouri, le 25^e et l'avant-dernier des sultans-mamelucks-bordjites d'Egypte. D'abord esclave du sultan El Achraf Kaïtbaï, il fut affranchi par lui et nommé *Kachef* ou administrateur de la haute Egypte, 1488. Mohammed, fils de Kaïtbaï, le mit à la tête d'un corps de 1,000 combattants, et Kansou-Abou Saïd l'éleva à la dignité de chef des *kaïbus*, c'est-à-dire lieutenant du sultan. Enfin, sous Touman-bey, la milice révoltée le proclama sultan malgré lui, 1501. Il gouverna l'Egypte durant 14 ans assez paisiblement; mais attaqué par Se-

lim I^{er}, sultan de Constantinople, qui voulait s'emparer de l'Égypte, il perdit, dans la plaine de Meurdjet Dabek, une bataille décisive et mourut frappé d'apoplexie dans sa fuite, 1516. Il avait 75 ans.

Kan-Sou (crainte salutaire), une des 18 prov. de la Chine propre, au N., comprenant une grande partie de l'anc. roy. de Tangut. La rivière Jaune la traverse; 22,000,000 hab. Ch.-l., *Lan-tchéou*. Sol montagneux, peu fertile; climat froid. Mines d'or et de mercure.

Kanstadt. V. CANNSTADT.

Kant (EMMANUEL), célèbre philosophe et mathématicien allemand, né à Königsberg, 1724-1804. Fils d'un pauvre sellier, il dut, de pouvoir faire des études très-complètes, à un oncle, cordonnier aisé. En quittant l'université de Königsberg, il passa quelques années hors de sa ville natale, comme précepteur, puis y revint pour n'en plus sortir jusqu'à sa mort. A partir de ce moment, il se consacra entièrement à l'enseignement et à l'étude, d'abord des mathématiques, puis, bientôt après, de la philosophie, et l'histoire de sa vie n'est plus que celle de ses idées et de ses travaux. Cette vie se passa tout entière dans son cabinet, d'où il ne sortait que pour se rendre à sa chaire, et faire régulièrement, chaque jour, la même promenade. L'influence qu'il exerça, par son enseignement et ses écrits, fut immense et se ressent encore. Également ennemi du dogmatisme de Wolf et du scepticisme de Hume, qui se partageaient les esprits philosophiques quand il entra dans la carrière, il se donna pour mission de combattre leurs systèmes opposés, et d'y opposer une philosophie nouvelle; il y réussit. Les principes de cette philosophie, épars et développés dans ses autres écrits, se trouvent établis, et comme condensés, dans l'ouvrage intitulé: *la Critique de la raison pure* (Riga, 1781, in-8°), titre passablement obscur en lui-même, et que Kant a senti le besoin d'expliquer plus tard dans un ouvrage postérieur: *la Critique du jugement*, où il dit: « *La raison pure, c'est la faculté de connaître d'après les principes à priori*. La discussion de la possibilité de ces principes et la délimitation de cette faculté, constituent *la Critique de la raison pure*. » Ce qui résulte de plus clair dans la discussion à laquelle se livre Kant dans son ouvrage, c'est que l'homme ne connaît pas les choses *en soi*; mais « *telles qu'elles lui apparaissent d'après les principes de son organisation comme être sentant et pensant*. » En d'autres termes, que ses connaissances sont toutes simplement *phénoménales*, et, qu'en fin de compte, il ne lui est pas possible, à l'aide de la raison pure, de s'élever à la connaissance de ce qu'il lui importe le plus de connaître: *Dieu, l'immortalité de l'âme et la liberté*. Cette doctrine, peu encourageante, trouve heureusement son correctif dans *la Critique de la raison pratique* (5^e édition, Leipzig, 1818), ouvrage que Kant publia sept ans après celui dont nous venons de parler, et où, après avoir établi l'existence de la *volonté* et des lois qui la dirigent, il en déduit l'existence des hautes vérités que le dogmatisme spéculatif ne lui permet pas de connaître, et arrive ainsi à affirmer Dieu, la liberté morale et l'immortalité de l'âme. Nous bornerons à ce peu de mots ce que nous pouvons dire ici de la philosophie de Kant, qui n'a été clairement analysée, que nous sachions, par aucun auteur, et qu'il faut longuement étudier pour s'en faire une idée à peu près nette. — Kant n'était pas seulement un philosophe aussi profond qu'original dans ses perceptions, c'était encore un savant d'une grande sagacité, et qui a répandu de vives lumières sur toutes les matières qu'il a traitées. Ses œuvres complètes ont été éditées à Leipzig, 1838-1842, en 12 vol. in-8°. Parmi les nombreux ouvrages qu'ils contiennent, outre *la Critique de la raison pure* et *la Critique de la raison pratique*, dont nous avons déjà parlé, nous citerons encore: *Progrès de la métaphysique depuis Leibnitz et Wolf*, publié par Rink, 1804, in-8°; *La Critique du jugement*, divisée en deux parties: critique de l'esthétique et critique de la théologie, 3^e édition, Berlin et Libau, 1799; *Histoire naturelle du Ciel*, Königsberg et Leipzig, 1755, in-8°, réimprimée en 1808; *Fragments relatifs à la philosophie de l'histoire*, qui parurent d'abord dans la *Berliner monatsschrift* (année 1784, p. 385-411), puis dans le *Recueil de Tiefstrunk*, tome II, p. 661 et suiv. MM. J. Tissot et J. Barni ont traduit les principaux ouvrages philosophiques de Kant, Paris, 1841-1854, 1 vol. in-8°.

Kao-ti (LIÉOU-PANG), empereur de Chine, chef de la dynastie des Han (cinquième), né en 248 av. J. C., roi de Han, 207, empereur de Chine, 202, mort à Tchangnan, 195. Il s'était déjà acquis, comme roi de Han, le

renom d'un prince brave, sage et humain, lorsqu'il parvint à l'empire, après avoir vaincu, à Kaï-hia, dans le Kiang-han, l'usurpateur Hang-yu, qui se tua de désespoir. Il inaugura son règne par deux actes de bonne politique: il accorda une amnistie générale, et supprima temporairement les impôts. Des révoltes, cependant, et des incursions des Tartares troublèrent le peu d'années qu'il vécut encore.

Kao-ti ou **Tsi-Kao-ti** (SIAO-TAO-TCHING), empereur de Chine, fondateur de la dynastie des Tsé (neuvième), né, 426, empereur, 479, mort, 482. Il fut nommé généralissime des troupes par l'empereur Ming-ti mourant, 471; il servit d'abord loyalement le fils adoptif et successeur de ce prince, qui n'avait que 10 ans quand il monta sur le trône, qu'il se montra bientôt indigne d'occuper; puis il le fit périr et mit à sa place le troisième fils adoptif de Ming-ti, 477, qui n'avait que 11 ans, et qui ne tarda pas à subir le même sort, 479. Siao-Tao-Tching s'empara alors de la couronne, et la transmit à l'un de ses 14 fils. C'était, s'il faut en croire les historiens chinois, un prince ennemi du faste, versé dans les sciences et les lettres.

Kao-Tsou (Prince sublime), empereur de Chine, fondateur de la dynastie des Thangs, régna de 618 à 626. Il arriva au trône par une usurpation; il se la fit pardonner par la sagesse de son gouvernement, voulant, disait-il, fonder sa puissance sur la justice et l'humanité. Après huit ans d'un règne marqué par de continuels succès, il abdiqua en faveur de son fils, Kao-Tsou, digne d'un tel père.

Kao-Tsou, empereur de Chine, fondateur de la dynastie des Héou-Tsin ou Tsin postérieurs, né, 891, empereur, 937, mort, 942. Son règne, de courte durée, fut rempli par ses guerres avec les Tartares et celle qu'il dut soutenir contre le rebelle Fan-yen-Kouang.

Kao-Tsou (LIÉOU-TCHI-YOUEN), empereur de Chine, fondateur de la dynastie des Héou-han (Han postérieurs), né, 895; empereur, 947; mort, 949. Tartare d'origine, il servit avec distinction dans les armées de Tsins, et s'éleva, du rang de simple officier, aux plus hautes fonctions militaires. Proclamé empereur par l'armée qu'il commandait à Tsin-yang, au milieu des succès remportés par les Tartares Khitans, qui voulaient s'en emparer, il réussit, par son habileté, à se délivrer de leur joug. Mais il survécut peu à son triomphe. Son fils Hin-ti lui succéda.

Kaolack, comptoir français, sur le Saloum, dans le Saloum, pays vassal de la France, dans la Sénégambie.

Kapelle (JEAN VAN), peintre hollandais du xvii^e s., renommé pour son coloris plein de chaleur et d'harmonie, l'art avec lequel il rendait les effets de soleil sur les eaux, et l'exactitude qu'il mettait dans le dessin de ses vaisseaux. Le lieu et la date de sa naissance et de sa mort sont ignorés.

Kapila ou **Capila**, philosophe indien qui vivait, croit-on, entre le ix^e et le xii^e s. de notre ère. Il fonda une secte qui, niant l'existence de Dieu, croyait le monde éternel et l'œuvre de la nature.

Kaporna, nom du lieu où, en 1849, les Hongrois, commandés par Georgei et Dembinski, furent battus par les troupes impériales.

Kapsali, ch.-l. de l'île de Cérigo, sur la côte S (Iles Ioniennes); 5,000 hab.

Kaptchak, nom que portait le pays situé entre l'Oural et l'Aluta, où les Mongols fondèrent, au xiii^e s., un vaste empire nommé la *Horde d'Or*. Au milieu du xv^e siècle, il était divisé en 5 khanats, qui ont été successivement conquis par la Russie.

Kara, mot tartare qui signifie *noir* et, par extension, *tributaire*: Karamanie, pays des hommes noirs.

Kara, riv. de Russie qui, des monts Ourals, va se jeter dans le golfe de Kara, après avoir, dans une partie de son cours de 200 kil., séparé l'Europe de l'Asie, et traversé de vastes marais.

Kara, détroit entre la Nouvelle-Zemble et l'île de Vaigatch, qui met en communication l'océan Glacial et la mer de Kara.

Kara (Mer de), grand golfe de l'océan Glacial arctique, entre la presqu'île de l'Obi et la Nouvelle-Zemble; 1,500 kil. de long, sur 450 à 525 de large.

Karabagh (*Jardin noir*), l'une des parties du gouvernement russe de Schamakhi. Ch.-l., *Schuscha*, place forte.

Karabagh, c.-à-d. *jardin noir*, contrée de l'Afghanistan, très-fertile et très-cultivée, habitée par une population nombreuse. Son ch.-l., du même nom, est

une ville forte, située à 32 kil. S. O. de Ghuzni, sur la route de cette ville à Kandahar.

Kara-Dagh, c.-à-d. *montagnes noires*, groupe de montagnes abruptes de la Turquie d'Asie, dans le pachalik de Karamanie, à environ 40 kil. S. E. de Koniéh; elles s'élèvent du milieu d'une plaine comme une île volcanique, et sont complètement isolées. C'est là que se trouvent les ruines célèbres de Bin-Bir-Kilisséh. Mines de fer nombreuses.

Kara-Hissar, c.-à-d. *Château noir*, sandjak de la Turquie d'Asie (Anatolie), borné par le sandjak d'Angora, au N. E.; la Caramanie à l'E.; le sandjak de Hamid au S.; et celui de Koutahiéh, au S. O., à l'O. et N. O.; 200 kil. sur 80. Ch.-l., *Aflum-Kara-Hissar*.

Kara-Hissar, v. de la Turquie d'Asie (eyalet d'Erzeroum), ch.-l. du sandjak de son nom, à 115 kil. de Trébizonde; commerce important d'opium; 2,500 maisons.

Karadja-Dagh, anc. *Masius mons*, chaîne de montagnes de la Turquie d'Asie qui se dirige de l'E. à l'O., en séparant le bassin de l'Euphrate de celui du Tigre.

Karadgé-Bouroun, anc. *Criou-Metopon*, cap de la Crimée, au S., sur la mer Noire, par 44°28' lat. N. et 31°30' long. E.

Karaiskakis (GEORGES), l'un des chefs les plus intrépides de l'insurrection grecque, et l'un des premiers qui répondirent à l'appel de la patrie soulevée contre les Turcs. Il se signala, en 1823 et 1825, dans la défense de Missolonghi, fit décider en 1826 qu'on continuerait la lutte tant que l'indépendance de la Grèce ne serait pas reconnue par la Porte, et que ce serait à un Grec que la direction des affaires du pays serait confiée, ce qui eut lieu en 1827, où Capo d'Istria fut élu président. Nommé commandant supérieur de la Roumélie, il s'efforça d'empêcher les troupes égyptiennes de s'emparer d'Athènes, et fut tué dans un combat livré sur la route de cette ville au Pirée, 1827. Les Grecs lui ont élevé un monument, 1835, sur la place même où il succomba.

Karak ou **Kharek**, île du golfe Persique, sur la côte de Perse, prov. de Fars, à 66 kil. N. O. d'Abouscher; dépend de la présidence anglaise de Bombay, depuis 1839; 1,000 hab., qui se nourrissent principalement de poissons et de dattes.

Karak, v. à 70 kil. S. O. de la mer Morte (Turquie d'Asie), poste avancé du roy. de Jérusalem, au temps des Croisades, sous le nom de Mont-Réal. C'était l'ancien pays des Moabites; Karak est sur les ruines de Petra.

Karakal, v. des Principautés-Unies (Valachie), à 154 kil. S. O. de Bucharest; 12,000 hab.

Karakalpaks, tribus de la Tartarie indépendante, sur les rives orientales de la mer d'Aral, de la race des Ouzbek; ils cultivent la terre et élèvent des bestiaux. On dit qu'ils comptent 25,000 guerriers. Une partie s'est répandue dans le khanat de Khiva.

Karakoroum, V. CARACORUM. — Haute chaîne de montagnes, qui se rattache au mont Bolor, à l'O., se dirige vers l'E., parallèlement à l'Himalaya, et traverse le Thibet. Plusieurs de ses sommets sont très-élevés.

Kara-Koul, v. du khanat et à 66 kil. de Boukhara (Turkestan); entrepôt de commerce entre le Khiva et la Boukharie; 30,000 hab. (?)

Karaman. V. KERMAN.

Karaman ou **Karamanie**, l'une des divisions politiques de l'Anatolie (Turquie d'Asie), correspondant à la Cappadoce méridionale, la Lycaonie et l'Isaurie. C'est un pays traversé par des ramifications du Taurus, fertile, mais mal cultivé. Il appartient aux Turcs ottomans depuis le règne de Mahomet II. Les villes principales sont Koniéh, Ak-Cheher, Kaisariéh, Karaman.

Karaman ou **Larendeh**, v. qui a donné son nom à la Karamanie, à 90 kil. S. E. de Koniéh; 10,000 hab.

Kara-Moustapha, grand-vizir de Mahomet IV, en 1660, battu sous les murs de Vienne, par Jean Sobieski, en 1683, décapité peu après.

Karamsin (NICOLAS-MICHAÏLOVITCH), célèbre historien russe, né dans le gouvernement d'Orenbourg, 1765-1826. Après avoir fait ses études à Moscou et servi 2 ans, de 1782 à 1784, dans le régiment de Prébajinski, il revint à Moscou et compléta son éducation par ses lectures et ses voyages, en Allemagne, en France, en Suisse, en Angleterre. À son retour, il fonda le *Journal de Moscou* et plusieurs autres recueils littéraires, dans lesquels il mérita le titre de réformateur de la langue russe; enfin, il entreprit d'écrire l'*Histoire de l'Empire de Russie*, et en présenta, 1815, les huit premiers volumes à l'empereur Alexandre I^{er}, qui le nomma son historiographe et conseiller d'Etat. Il devint aussi mem-

bre de l'Académie de Saint-Pétersbourg et fut pensionné par Nicolas I^{er}. Sa mort suivit de près celle d'Alexandre, qui avait fait sur lui une grande impression. Il a laissé 12 vol. in-8° dont 9 contiennent des traductions, et les autres des œuvres légères, qu'il publia sous le titre de *Moï Bezdielki (mes bagatelles)*. De ses ouvrages originaux, le plus important et le plus considérable, comme aussi le plus généralement connu, est son *Histoire de l'empire de Russie*, Saint-Pétersbourg, 1818-28, 12 vol. in-8°, traduite en français, par Jauffret, Saint-Thomas et Divoff, 1819 et ann. suiv. 11 vol. in-8°. Cet ouvrage qui malheureusement s'arrête en 1560, se recommande, malgré ses défauts, par l'intérêt et la couleur locale du récit, la noblesse du style et les curieuses recherches qu'il a nécessitées.

Karamsin. V. KERMANCHAH.

Karansébès, v. des Etats Autrichiens, sur la Tomès, dans le gouvernement des Confins militaires; à 80 kil. S. E. de Têmeswar. Elle défend le défilé de la *Porte-de-Fer*, entre la Hongrie et la Transylvanie.

Karasou, c.-à-d. *rivière noire*, nom donné par les Turcs à plusieurs cours d'eau, à cause de la couleur apparente de leurs eaux; entre autres :

Karasou ou **Mesta**, anc. *Nestus*, fleuve de Turquie, coule du N. au S. entre le Despoto-Dagh et le Perin-Dagh, arrose la Macédoine et se jette en face de l'île de Thaso.

Karasou ou **Strouma**, anc. *Strymon*, riv. de la Turquie d'Europe, qui, des monts Khodja-Balkans, arrose Kostendil dans la Macédoine, la plaine fertile de Sérès, puis les marais Takhynos, et se jette, après un cours de 200 kil., du N. au S. dans le golfe d'Orfano.

Karasou, anc. *Melas*, riv. de la Turquie d'Asie, qui prend sa source à 30 kil. de Sivas, et se jette, à 400 kil. de là, dans l'Euphrate.

Karasou, l'anc. *Cydnus*. V. ce mot.

Karasou-Bazar, v. de la Russie d'Europe, en Crimée, sur le *Karasou* près de sa source, à 46 kil. N. E. de Simféropol. Anc. résidence des Khans de Crimée. Elle est bâtie en briques dans le goût asiatique. C'est une place de commerce importante, elle est célèbre pour ses manufactures de maroquin. Grande foire annuelle; 15,000 hab.

Kara-su. V. KÉRAH.

Karehi ou **Nakeheb**, v. du Turkestan, dans le khanat et à 130 kil. S. E. de Boukhara. Grand commerce de pelletterie, de cocons, etc.; 40,000 hab. (?)

Kardis, village sur les confins de la Livonie et de l'Esthonie (Russie), où fut conclue, en 1661, la paix par laquelle les Russes rendaient à la Suède leurs conquêtes en Livonie.

Kardzag-Uj-Szallas, v. de Hongrie (Grande-Cumanie), sur le Hortobagy, bras de la Theiss, à 50 kil. S. O. de Debreczin. Important commerce de grains, de bétail, de vins, de fruits; 11,000 hab.

Karens ou **Karians**, peuples de l'Indo-Chine, qui habitent dans le Bas-Pégou.

Kargéh (El-), v. d'Egypte dans la Grande-Oasis, à 440 kil. du Kaire, entre l'Egypte, le Darfour et le Senaar; 2,000 hab.

Kargopol, v. de la Russie d'Europe, gouvernement et à 32 kil. S. d'Olonetz, sur la rive gauche de l'Onéga; fort ancienne, et lieu d'exil de plusieurs grands personnages; 1,500 hab.

Karikal, v. de l'Hindoustan français (Karnatic), sur la côte de Coromandel, près de l'embouchure de l'un des bras du Cavery, à 120 kil. S. de Pondichéry, par 10°55' lat. N. et 77°44' long. E. Construction de navires, fabr. de toiles, commerce considérable de riz; cédée à la France par le radjah de Tandjore, 1759, prise par les Anglais, 1803; restituée par le traité de Paris, 1814; 15,000 hab. Le territoire contient 16,180 hect. et 60,000 hab.

Karleby (Gamla-). V. GAMLA-KARLEBY.

Karlstadt. V. CARLSTADT.

Karmath (Hamdan, dit), fondateur, au IX^e siècle, d'une secte musulmane appelée les *Karmathes*. Son véritable nom était Al-Faradj ou Kersah. Sous prétexte d'interpréter le Coran, il en annulait tous les préceptes. Il périt, assassiné, à ce qu'on suppose, par l'ordre du *Vieux de la Montagne*. Sa secte, après avoir, soit durant sa vie, soit après sa mort, causé de grands troubles et commis de nombreuses déprédations, fut entièrement exterminée vers la fin du X^e siècle.

Karmathes. V. le mot précédent.

Karnak, village de la Haute-Egypte, au milieu des ruines de l'anc. Thèbes. (V. ce mot).

Karnatic, c.-à-d. *pays noir*, anc. nom de la partie

de l'Hindoustan (Dekkan), située au S. de la Krischna et à l'E. des Ghattes occidentales. Il était divisé en plusieurs principautés, qui furent le théâtre des luttes des Français et des Anglais sous Louis XV et Louis XVI, et qui, à la suite de dissensions intérieures, devinrent presque toutes, de 1801 à 1803, la proie des Anglais. — On donne maintenant ce nom à la partie de la présidence anglaise de Madras, le long de la côte de Coromandel, ayant 136,000 kil. carr., et 5,500,000 hab. Les villes anglaises de Madras et de Tranquebar, et les comptoirs français de Pondichéry et de Karikal y sont situés.

Karnkowski (STANISLAS), prélat polonais, 1525-1603, fut successivement curé de Cracovie, évêque de Wladislaw, 1563, et archevêque-primat de Pologne, 1581. Quoique fervent catholique, il était d'un caractère tolérant et mérita de tenir une place honorable dans l'histoire pour avoir dressé, pendant l'interrègne qui suivit la mort de Sigismond II, dernier des Jagellons, le fameux formulaire, connu sous le nom de *Paix des dissidents*, parce qu'il garantissait une protection égale à toutes les opinions religieuses dissidentes; et pour avoir ensuite fait insérer dans les *Pacta Conventa* que le futur roi s'engagerait à maintenir la tolérance religieuse. Dans les dernières années de sa vie, il s'efforça d'amener, en Pologne, la fusion des églises grecque et latine. Parmi les ouvrages qu'il a laissés ceux qui ont trait à l'histoire ont une importance qui n'est pas contestée. Nous citerons, entre autres, son *Historia interregni post discessum e Polonia Henrici Andegavensis*, et ses *Epistolæ familiares illustrium virorum*, Cracovie, 1578, in-4°.

Karnten, nom allemand de la CARINTHIE.

Karoly (Nagy-), v. des Etats Autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Szathmar, à 220 kil. E. de Bude, et à 65 N. E. de Debreczin. Beau château. Blés, bestiaux, tabacs; 12,000 hab.

Karoly-Fejervar, nom hongrois de CARLSBOURG.

Karotcha, v. de la Russie d'Europe, gouv. et à 110 kil. S. E. de Koursk; 8,000 hab.

Karpathes ou **Krapackz**, chaînes de montagnes situées dans l'Europe centrale, et dont la direction générale est d'abord du S. O. au N. E., puis à l'E. et au S. enfin à l'O. Elles partent des Sudètes, traversent les Etats Autrichiens, courent entre la Gallicie et la Hongrie, la Transylvanie et les provinces Moldo-Valaques, sur une étendue d'environ 1,500 kil. Elles commencent au mont Wisoka et finissent sur le Danube, aux Portes de Fer. Peu larges et peu élevées au centre, elles se relèvent aux extrémités, où de nombreux contre-forts donnent beaucoup d'épaisseur à la chaîne. Leurs cimes les plus élevées sont : en Hongrie, l'Eisthluerspitz (2,651 mètr.); en Transylvanie, le Budæshegy (2,822 mètr.). On les distingue en *Karpathes occidentaux*, *septentrionaux* et *orientaux*; les 1^{ers} ou *monts Beskides*, du mont Wisoka au mont Sloiczed, appartiennent à la ligne du partage des eaux de l'Europe, et comprennent les monts Tatra, Magura, les Petits Karpathes, ou monts de Possing, ou Wetterling-Gebirge, les monts Faczkowa et le Biele-Hory; les 2^{es}, du mont Sloiczed à la source de la Moldava, comprennent les groupes Bieslawy, Brieskidy et Biesczady; les 3^{es}, les monts de Bukowine ou de Moldavie. Les principaux cours d'eau qui en descendent sont : le Theiss, le Dniester, le Pruth, l'Aluta. Belles forêts d'arbres résineux; blé et fruits jusqu'à une hauteur de 1,400 mètr. Plusieurs cols ou passages les traversent. Elles paraissent avoir été le berceau de la race slave.

Karroou ou **Karro**, nom d'une vaste plaine de l'Afrique méridionale, près du Cap. Elle a été autrefois très-fertile; auj. sa fertilité est de courte durée, et c'est une fête pour les Allemands de la colonie du Cap d'y conduire leurs troupeaux durant ces courts intervalles de végétation.

Kars, v. forte de la Turquie d'Asie (Erzeroum), ch.-l. du sandjak de même nom, à 145 kil. N. E. d'Erzeroum; pittoresquement située sur un rocher, que baigne le Kars, dominée par une citadelle qui remonte au temps d'Amurat III; 12,000 hab. Prise en 1828 et 1855, par les Russes. — Le sandjak de Kars, qui forme une partie du plateau arménien, est entouré de montagnes élevées et comprend 160 kil. sur 150, et 130,000 hab. Il est arrosé par l'Aras et ses affluents, le Kars, l'Arpackai, etc. Les habitants s'occupent surtout de l'élevé du bétail et des vers à soie.

Karsoun, v. de l'empire russe, ch.-l. du cercle de même nom, gouv. et à 105 kil. O. de Simbirsk. Foire

importante à Pâques, et qui dure environ 15 jours; 8,000 hab.

Karsten (DIETRICH-LUDWIG-GUSTAVE), célèbre minéralogiste allemand, né à Butzow, 1763-1810. La méthode nouvelle qu'il appliqua dans la classification de la collection des minéraux de Leske, dont il fut chargé en 1788, a fait époque dans l'histoire de la minéralogie. Les services qu'il a rendus ensuite à la science et sa classification systématique des minéraux fondée sur leurs caractères naturels, lui méritent, au dire du célèbre Léopold de Buch, une des premières places parmi les créateurs de la minéralogie. Il a laissé, sur cette science, un grand nombre d'ouvrages et de mémoires qui n'ont pas tous perdu leur intérêt, au milieu des progrès qu'elle a faits depuis lui.

Kartalinie ou **Karthli**, contrée de l'empire russe (gouv. de Tiflis); 150 kil. sur 130. Ch.-l., Tiflis.

Karytœna, petite ville de l'Arcadie (roy. de Grèce), sur le Roupbia, avec un château fort.

Kasbah ou **Casaubah**, nom donné par les Arabes à la citadelle ou palais du souverain dans les pays au N. de l'Afrique. La *Kasbah* d'Alger, au S., renfermait le trésor du dernier dey.

Kascha, **Kachena** ou **Katznah**, v. du Soudan (Afrique), autrefois capit. d'un roy. du même nom. Elle est vaste, mais la plupart des maisons sont en ruines; on n'en compte que 700 d'habités.

Kaschan ou **Kachan**, v. de Perse (Irak-Adjémi), à 150 kil. N. O. d'Ispahan, dans une plaine fertile et productive. Palais royal, belles mosquées, bazars, collèges. Fab. de châles-cachemires, de brocarts d'or et d'argent, de vaisselle de cuivre; de soie à dessins de couleur. Excellents fruits aux environs; 40,000 hab.

Kaschau ou **Cassovie**, en hongrois *Kassa*, v. des Etats Autrichiens (Hongrie), à 200 kil. N. E. de Pesth; ch.-l. du comitat d'Abaujvan, sur le Hernad, dans une vallée entre des coteaux couverts de vignobles. Evêché, Académie, Université. Entrepôt du commerce de la Hongrie septentrionale; tabac, faïence, poteries estimées. Batailles entre les Autrichiens et les Hongrois, en 1848 et 1849; 22,000 hab.

Kaschgar, v. de l'Empire Chinois (Thian-Chan-nan-Lou). Comm. important; soie, brocarts, chevaux; fabriques d'objets en jade et d'étoffes d'or. Factorerie russe; de 15 à 20,000 hab. Elle a été la capitale d'un Etat important.

Kaschgar, riv. du Turkestan chinois, qui passe à Kaschgar et se jette dans l'Yarkand-Daria; 900 kil. de cours.

Kaschin, v. de la Russie d'Europe, gouv. et à 150 kil. N. E. de Tver, sur le Kaschinka, affl. du Volga. Tanneries nombreuses; 5,000 hab.

Kaschira, v. de la Russie d'Europe, gouv. et à 140 kil. S. E. de Moscou, sur l'Oka; 5,000 hab.

Kasem ou **Kasim**, pays du Nedjed (Arabie), qui appartient aux Wahabites. Il a 40,000 habitants et les deux villes de Oneizah, capitale, et Berydah.

Kashmir, **Kachemir** ou **Cashmere**, royaume protégé par les Anglais, situé dans la région de l'Himalaya, au N. O., formé en 1846 d'une partie du royaume de Lahore. La superficie est d'environ 65,000 kil. carrés; la population de 730,000 hab. Le souverain possède encore le Ladak, pays thibétain, dans les montagnes, de 78,000 kil. carrés et peuplé seulement de 168,000 hab. — Les villes princ. sont : Kachemir, Islamabad, Pampour, Ladak.

Kashmir, **Cachemir**, **Kachemir** ou **Srinagar**, capit. du royaume, sur le Djelam, par 34°4'36" lat. N., et 72°28'21" long. E. On y fabrique les plus beaux châles, qu'on expédie dans toute l'Asie, puis de belles étoffes pour turbans, de superbes tapis ornés de fleurs, du beau papier, des manuscrits illustrés du Coran et des poètes persans, de l'essence de roses, des canons de fusil; 40,000 hab. On compte aux environs 30,000 tisseurs et 7,000 brodeurs à l'aiguille.

Kassa. V. KASCHAU.

Kassimov, v. de la Russie d'Europe, gouv. et à 115 kil. environ N. E. de Riazan, sur une hauteur baignée par l'Oka, qui prend, à partir de ce point, le nom de Babinka. Rues étroites et tortueuses; maisons en bois. Elle s'appela longtemps Gorodetz, et fut la résidence de chefs tartares; 8,000 hab.

Kassou, Etat de l'Afrique occidentale (Sénégalie), traversé par le Sénégal. Ch.-l., Kouniakari. Il fut un puissant Etat; il est aujourd'hui en proie à l'anarchie.

Kassovo. V. CASSOVIE.

Kastamouni ou **Costamboul**, anc. *Germanico-*

polis, ch.-l. de l'eyalet de ce nom (Turquie d'Asie), qui correspond à l'ancienne Paphlagonie; 40,000 hab.

Kastner (JEAN-GEORGES), compositeur, né à Strasbourg, 1812-1867, a composé plusieurs opéras, *Gustave Wasa*, *la Reine des Sarmates*, *la Mort d'Oscar*, et a écrit dans beaucoup de journaux. Parmi ses œuvres d'érudition artistique on cite : *la Danse des morts*, *Hist. de la musique militaire en France*, *Hist. musicale des cris de Paris*, *la Harpe éolienne*, *les Sirènes*, etc. Il était membre de l'Académie de Berlin, et membre libre de l'Académie des beaux-arts de France.

Kastoria, en turc **Kessrich**, v. de la Macédoine (Turquie d'Europe), sur un beau lac, à l'O. de Salonique, près du Pinde. Archevêché grec; 15,000 hab.

Katagoum, v. du Soudan (Afrique), ch.-l. de la prov. du même nom et l'une des principales forteresses des Fellatahs, à 320 kil. O. du lac Tchad; 7,000 à 8,000 hab. La province, limitée par le Bornou à l'E. et le Kano à l'O., peut mettre en ligne 4,000 cavaliers et 20,000 fantassins, armés d'arcs, de sabres et de javelots.

Katch ou **Koteh** (Golfe de), anc. *Canthi Sinus* ou *Baraces*, en anglais *Cutch*, sur la côte O. de l'Hindoustan, près des bouches du Sind.

Katch-Bhoudj, principauté médiante de l'Hindoustan anglais, au N. O.; 286 kil. sur 150. Ch.-l., *Bhoudj*. Elle est située entre le Goudjérate, au S. E., l'Adjémir, au N. E., et le Sindh, au N. Climat très-chaud; tremblements de terre fréquents. Elève de bestiaux.

Katch-Gandava, prov. du Beloutchistan, au N. E.; 225 kil. sur 200. Ch. l., *Gandava*. Climat très-chaud, sol fertile.

Katchar ou **Haïroumbo**, région de l'Inde transgangaïque, qui fait, depuis 1832, partie de la présidence anglaise de Calcutta. Elle a 250 kil. sur 180; 500,000 hab. Ch.-l., *Khospour*. Sol fertile; comm. de fer, de cuivre, de soie, etc.

Katmandou, capitale du Népal, renferme de célèbres temples de Bouddha, et a, dit-on, 50,000 hab.

Katrine (Lac), en Ecosse (Perth), à 8 kil. E. du Loch Lomond; illustré par Walter Scott, dans sa *Dame du Lac*. Il se déverse dans le Loch Achray.

Kattak, **Kettek** ou **Cuttak**, v. de l'Hindoustan anglais, présid. et à 370 kil. S. O. de Calcutta, sur le Mahanaddy ou Kattak; 40,000 hab. Le district a 18,400 kil. carrés, et 2,000,000 d'hab. Céréales, cannes à sucre, etc.

Kattak, riv. de l'Hindoustan. V. MAHANADDY.

Kattégat, ou *trou du chat*, détroit situé entre la côte occidentale de la Suède et la côte orientale du Jutland. Il a 220 kil. sur 110 de large. Il communique par le Skager-Rack à la mer du Nord, par le Sund, le Grand-Belt et le Petit-Belt à la mer Baltique. Il n'est pas profond, renferme beaucoup de bancs de sables que les courants déplacent, et est sujet à de violentes tempêtes. On y trouve, sur les côtes du Jutland, les petites îles de Læsø et d'Anholt. Halmstadt et Gøteborg, ports de la Suède, sont sur le Kattégat. La Gotha s'y jette.

Katunga ou **Eryoo**, v. du Soudan, capit. du roy. d'Yarriba.

Katyf (El-), v. forte d'Arabie (Lahsa) et port sur le golfe Persique, à 80 kil. N. O. de Lahsa; 6,000 hab.

Katzbach, riv. des Etats prussiens (Silésie), sur les bords de laquelle Blücher battit les Français, le 26 août 1813. Elle prend sa source près de Schœnau, passe à Liegnitz et se jette dans l'Oder; cours de 65 kil. environ.

Katznah. V. KASCHA.

Kauffmann (MARIE - ANNE - ANGÉLIQUE - CATHERINE), femme-peintre célèbre, née à Coire (Grisons), 1741-1807. Son père, peintre lui-même, fut son premier maître. Douée dès l'âge de 20 ans d'un talent remarquable, surtout comme portraitiste, elle visita Parme, Florence, Rome, Naples, et vint en 1766 se fixer à Londres, où elle eut de brillants succès, bientôt compensés par les plus poignants chagrins. Séduite par les avantages personnels d'un étranger qui se donnait le nom de Frédéric comte de Horn, et étalait un grand luxe, elle consentit à l'épouser et ne découvrit qu'après le mariage qu'elle avait donné sa main à un aventurier. Elle tomba dans un découragement profond dont ses amis parvinrent avec peine à la tirer. Mais ayant obtenu de faire rompre son mariage, 1768, elle reprit ses pinceaux. En 1781, elle épousa Antoine Zucchi, peintre vénitien, avec lequel elle retourna en Italie et finit par s'établir à Rome. La perte de sa fortune la plongea dans un nouveau découragement qui abrégua ses jours. Quoique ses com-

positions ne soient pas toujours d'un dessin irréprochable, on les estime pour l'élégance et la facilité qui s'y remarquent. La plus connue de toutes, peut-être, est son *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François I^{er}*.

Kaunitz (VENCESLAS - ANTOINE, comte de RIETBERG, prince de), homme d'Etat et diplomate autrichien, né à Vienne, 1711-1794. Destiné d'abord à l'Eglise, comme le plus jeune des fils de la famille, il y renonça après la mort de ses quatre frères aînés, et étudia dans le but d'embrasser la carrière diplomatique. Après avoir fréquenté les universités de Vienne, de Leipzig et de Leyde, il compléta son instruction par ses voyages en Allemagne, en Italie, en France, en Angleterre. A son retour à Vienne, il fut nommé conseiller aulique par Charles VI. Il jouit de la confiance de Marie-Thérèse, signa le traité d'Aix-la-Chapelle, 1748, et conclut à Paris, en 1756, le traité, qui assurait à l'Autriche le secours de la France contre la Prusse. Il perdit graduellement son influence sous Joseph et Léopold et se démit de toutes ses fonctions à l'avènement de François II. Voltaire a dit de lui : « C'est un homme aussi actif dans le cabinet que Frédéric l'est en campagne. » Esprit supérieur, il unissait à une profonde connaissance de la situation politique de l'Europe la probité la plus rigoureuse.

Kaurzim, autrefois *Kurim* et *Zlicsko*, v. des Etats autrichiens (Bohême), ch.-l. d'un cercle et sur une rivière du même nom, à 40 kil. S. E. de Prague; commerce de bétail; 2,500 hab.

Kavery ou **Cavery**, fleuve de l'Hindoustan, vient des Ghattes occidentales, et, après un cours de 600 kil., se jette par plusieurs bras dans le golfe du Bengale, au S. de Pondichéry. Il passe à Tandjore, Trichinopoly, et arrose le Mysore et le Karnatic.

Kayaga. V. GALAM.

Kaysersberg, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. N. O. de Colmar (H^o-Alsace), sur la Weiss. Vins estimés; filatures de coton. Ruines d'un château, construit par Frédéric I^{er}. Maitre-autel remarquable et magnifique retable, peint, dit-on, par Holbein; belles sculptures en bois à l'hôtel de ville. A 2 kil., ruines de l'abbaye d'Alspach. Elle fut longtemps ville impériale et appartint à la France depuis 1648; 3,173 hab.

Kazan, v. forte de la Russie d'Europe à l'E., ch.-l. du gouvernement de son nom, à 740 kil. E. de Moscou, par 53° 47' 24" lat. N. et 46° 47' 4" long. E., entre la rive gauche de la Kazanka et son affluent, le Bulak, occupant une langue de terre qui s'élève par degré à une grande hauteur au-dessus de la plaine environnante sujette à des inondations; la citadelle qui occupe le point culminant est d'un aspect très-pittoresque. Archevêché, palais du gouverneur, université depuis 1803, observatoire, école militaire pour les cadets, etc. Fabr. de draps, d'étoffes de coton, de cuirs, de quincaillerie, etc. Entrepôt du comm. de la Russie d'Europe avec la Sibirie et la Boukharie. Elle appartient à la Russie depuis 1552; 79,000 hab.

Kazan (Gouvernement de), division administrative de la Russie d'Europe, entre les gouvernements de Viatka au N.; Orenbourg à l'E.; Simbirsk au S., et Nijni-Novogorod à l'O.; arrosé par le Volga et la Kama; hivers rigoureux mais courts; printemps, étés et automnes généralement beaux; 61,260 kil. carr.; 1,670,000 hab., moitié Russes, le reste Tartares, Cheremisses et Chavasses; ch.-l., *Kazan*. Sol plat, très-boisé. Grains, chanvre, fruits, légumes, élève de bestiaux. Mines de fer, de cuivre, etc.

Kazbek ou **Mquinwari**, l'un des sommets les plus élevés du Caucase, en Russie, à 120 kil. N. O. de Tiflis; 4,265 mètr. Sa partie supérieure est ordinairement couverte de neiges et de glaciers, qui en étendue égalent ou dépassent même ceux de la Suisse.

Kazbin, v. de Perse (Irak-Adjémi), à 145 kil. N. O. de Téhéran. Industrie et commerce importants, vins recherchés. Climat très-chaud. Les Persans la nomment la ville de perfection, *Djemal-Abad*; 40,000 hab.

Kchatryas, **Chatrias** ou **Xathryas**, c.-à-d. *les guerriers*, 2^e caste de l'Inde, qui avait seule autrefois le droit de rendre la justice.

Kean (EDMOND), célèbre acteur anglais, né à Londres, 1787-1833. Fils d'un tailleur pauvre, il fut placé, enfant, sous la direction d'un baladin, puis, reçu au théâtre de Drury-Lane d'où une espièglerie le fit chasser. Après avoir fait un voyage à Madère, sur un bâtiment où il s'était engagé en qualité de mousse, il revint en Angleterre et se voua définitivement à la scène.

Il fit partie quelque temps d'une troupe ambulante ; mais, en 1814, il parvint à se faire recevoir au théâtre de Drury-Lane, où il débuta avec succès dans le rôle de *Shylock*. Ce succès ne fit que s'accroître dans ceux de *Richard III*, d'*Hamlet*, d'*Othello*, d'*Iago*, de *Macbeth*. Il vint donner à Paris, 1828, des représentations où il fut très-applaudi.

Keate (GEORGE), poète et littérateur anglais, né vers 1729-1779. Les plus connus de ses ouvrages sont : un *Tableau abrégé de l'histoire ancienne, du gouvernement actuel et des lois de la république de Genève*, 1761, in-8°, ouvrage qu'il dédia à Voltaire ; un poème intitulé : *les Alpes*, 1765, in-4°, chef-d'œuvre de l'auteur, et *An account of the Pelew Islands*, 1788, in-4°, relation intéressante qui a été traduite en français.

Keats (SIR RICHARD-GODWIN), marin anglais, né à Chalton (Hampshire), 1757-1854, entra à 13 ans dans la marine royale et s'éleva de grade en grade, par des actions hors ligne, jusqu'à celui de vice-amiral. En 1778, il se distingua dans l'affaire du 27 juillet contre la flotte française commandée par M. d'Orvilliers ; en 1780 et 1781, il contribua à ravitailler Gibraltar sous le feu redoutable des assiégeants ; en 1782, au combat livré le 15 septembre à l'amiral Latouche, il contribua à la prise de l'*Aigle* et de la *Sophie* ; en 1795, au désastre de Quiberon, il sauva Puyssie et 3,000 royalistes ; en 1796, il brûla, à l'embouchure de la Gironde, la frégate l'*Andromaque*, et s'empara de plusieurs corsaires français ; en 1801, il attaqua à minuit, le 9 juillet, l'escadre espagnole qui composait l'arrière-garde de la flotte de l'amiral Linois, et fit sauter le *Real-Carlos* et le *San-Hermenegildo*, et força le *San-Antonio* à amener son pavillon, etc. En 1818, il fut nommé major général d'infanterie de marine, et placé, en 1821, à la tête de l'hôtel des Invalides de Greenwich.

Kebilli, princ. ville du Nefzâoua, groupe important d'oasis, dans le Sahara tunisien, sur le Chott El-Kébir.

Ke-cho. V. KESCHO.

Keeskemet, Keskemet ou Ketskemet, v. des Etats autrichiens (Hongrie), comitat et à 80 kil. S. E. de Pesth, très-grande, mais misérablement bâtie ; rues étroites, maisons basses ; commerçante et industrielle ; 42,000 hab.

Kédah, v. de la presqu'île de Malacca, sur la côte O., à l'embouchure du Kédah, dans le détroit de Malacca ; 6,000 hab. Capitale du roy. de même nom, qui a 400 kil. sur 80, et dont les forêts sont peuplées de nombreux éléphants.

Keene (BENJAMIN), ambassadeur d'Angleterre à Madrid, de 1729 à 1742, et de 1749 à 1757, a laissé une correspondance remarquable sur les événements dont il a été le témoin en Espagne.

Kef (El). V. EL-KEF.

Keft. V. COPTOS.

Kehl, v. du grand-duché de Bade (Rhin-Moyen), au confluent de la Kinzig et du Rhin, rive dr., en face de Strasbourg ; elle fut autrefois très-importante comme place frontière ; manufactures de tapis et de tabac, commerce de transit. Prise par les Français en 1703, 1753, 1793, 1796 et 1797. Beaumarchais y fit imprimer la grande édition de Voltaire, connue sous le nom d'*édition de Kehl*. Pont fixe construit en 1860-61. Ruines du fort élevé par Vauban à la tête de l'ancien pont et rasé en 1815 ; 1,600 hab.

Ke-Hoa ou Tohan-Hoa, v. et port de l'empire d'Annam (Cochinchine), à 400 kil. N. O. de Hué ; ch.-l. d'une prov. de même nom ; 30,000 hab.

Keichme, Kichema ou Kischm, anc. *Oaracta*, île du golfe Persique, dans le détroit d'Ormuz, dépendant de l'Iman de Mascate ; 115 kil. sur 26 ; 16,600 h. Les Anglais y possèdent le port fortifié de Bassadore.

Keighley ou Kelthley, paroisse et bourg d'Angleterre, dans le comté et à 54 kil. S. O. d'York (West-Riding) ; 14,000 hab.

Keill (JOHN), mathématicien anglais, né à Edimbourg, 1671-1721, commença à se faire connaître vers 1795 par des cours de philosophie naturelle qu'il ouvrit chez lui, et où il démontrait pour la première fois les doctrines du livre des *Principes*, de Newton, et les expériences sur lesquelles ces doctrines sont fondées. Il fut nommé, en 1700, professeur suppléant de philosophie, à l'université d'Oxford, membre de la Société royale de Londres, en 1706, et professeur d'astronomie, en 1710. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Examen de la théorie de la terre* du Dr Burnet, 1698, in-8°, et une *Introduction à la vraie*

physique, etc., qui est considérée comme son meilleur ouvrage.

Keiser (REINHARD), célèbre compositeur allemand, né près de Leipzig, vers 1673-1759. Ses contemporains, dans leur admiration, le surnommèrent le *père de l'harmonie allemande*. Ses œuvres furent étudiées avec profit par Hændel, Hasse, etc. Il fit représenter plus de 100 opéras, parmi lesquels celui de *Basilius* passe pour un chef-d'œuvre, et *Ismène* pour l'œuvre la plus fraîche et la plus gracieuse de son temps.

Kelth (GEORGE), maréchal héréditaire d'Ecosse, appelé le plus souvent *Milord Maréchal*, né vers 1685, mort près de Potsdam, 1728. Il servit avec distinction sous la reine Anne ; mais ayant pris les armes, en 1713, pour soutenir le prétendant, qu'il fit proclamer roi à Edimbourg, il fut condamné à mort par le Parlement d'Angleterre, dépouillé de ses dignités et de ses biens. Il réussit à fuir et se réfugia en Prusse, où il resta jusqu'à sa mort l'ami de Frédéric II. J.-J. Rousseau, qu'il protégea, en parle avec grand éloge.

Kelth (JACQUES), général prussien, frère du précédent, 1696-1758. Il se déclara à 18 ans pour le prétendant et fut blessé à la bataille de Sheriffmuir. A l'avènement de George I^{er}, 1714, il quitta l'Angleterre et vint à Paris, où il se livra avec tant de succès à l'étude des mathématiques qu'il fut reçu membre de l'Académie des sciences. Il voyagea pour son instruction en Italie, en Suisse, en Portugal ; servit successivement en Espagne, en Russie, commanda l'armée d'Adolphe-Frédéric de Holstein, et finit par s'attacher à Frédéric II, qui le nomma feld-maréchal et gouverneur de Berlin. Il fut tué à la bataille de Hochkirchen.

Keith de Stone-Haven-Marischal (GEORGE ELPHINSTONE, lord, vicomte), célèbre amiral anglais, 1746-1823, entra dès l'âge de 15 ans dans la marine et devint capitaine en 1775 ; il prit, ayant sous ses ordres la *Pearl* et le *Peræus*, une part active à la guerre contre les colonies américaines ; il força la frégate française la *Gloire* à s'échouer dans la Delaware et s'empara de l'*Aigle*. En 1793 il contribua à la défense de Toulon, mais ne put empêcher les Français d'y rentrer. En 1795, il prit le Cap de Bonne-Espérance sur les Hollandais. En 1801, il convoya l'armée d'Abercrombie en Egypte, et, en 1815, il présida à l'embarquement de Napoléon I^{er} pour Sainte-Hélène. En 1816, sa fille unique épousa le comte de Flahaut, ancien aide de camp de l'Empereur. Lord Keith, qui ne lui avait donné son consentement qu'à regret, la déshérita.

Kelaoun ou Kalaoun (SIF EDDIN), neuvième sultan de la première dynastie des Mamelouks d'Egypte, régna de 1279 à 1290, date de sa mort. D'esclave, il devint mamelouk, à la création de cette milice si redoutable à ses maîtres, puis émir. Il détrôna deux sultans, fut proclamé sultan lui-même, et se donna le titre de *Malek el Mansour* (le roi victorieux). Son règne fut signalé par d'importantes victoires sur les Mongols et sur les chrétiens de Syrie. On lui doit la magnifique mosquée qui est encore un des monuments du Kaire.

Kélat, c.-à-d. *forteresse*, capit. du Béloutchistan, sur le versant d'une montagne. Bazars nombreux, maisons bâties en limon, rues sales ; prise par les Anglais, en 1839. Elle est la résidence d'un khan, qui prétend être le souverain de tout le Béloutchistan ; 10,000 hab.

Keller (JACQUES) ou *Cellarius*, théologien et publiciste allemand, de la Société de Jésus, né à Seckingen, 1568-1631. Il fut confesseur du prince Albert de Bavière, et employé par l'électeur Maximilien dans diverses affaires de grande importance. Il se signala par ses nombreuses controverses avec les protestants. Le plus connu de ses écrits est son *Tyrannicidium, seu scitum catholicum de tyranni internecione, adversus calumnias in Societatem Jesu jactatas*.

Keller (JEAN-BALTHAZAR), fondateur suisse, né à Zurich, 1638-1702. D'abord habile ciseleur en orfèvrerie, il fut initié par son frère, Jean-Jacques Keller, à l'art de fondre les métaux. Il réussit le premier à couler de grandes pièces. La plupart des bronzes du château de Versailles sont de lui et de son frère. Son chef-d'œuvre fut une statue de Louis XIV qui fut érigée en 1699 sur la place Vendôme, d'où la révolution la fit disparaître. Elle avait 21 pieds de haut, et fut coulée d'un seul jet, opération jusque-là sans précédent.

Kellermann (FRANÇOIS-CHRISTOPHE), duc de Valmy, maréchal de France, né à Strasbourg, 1735-1820. Entré au service comme volontaire, en 1752, il était maréchal de camp lorsque la révolution éclata. Nommé gé-